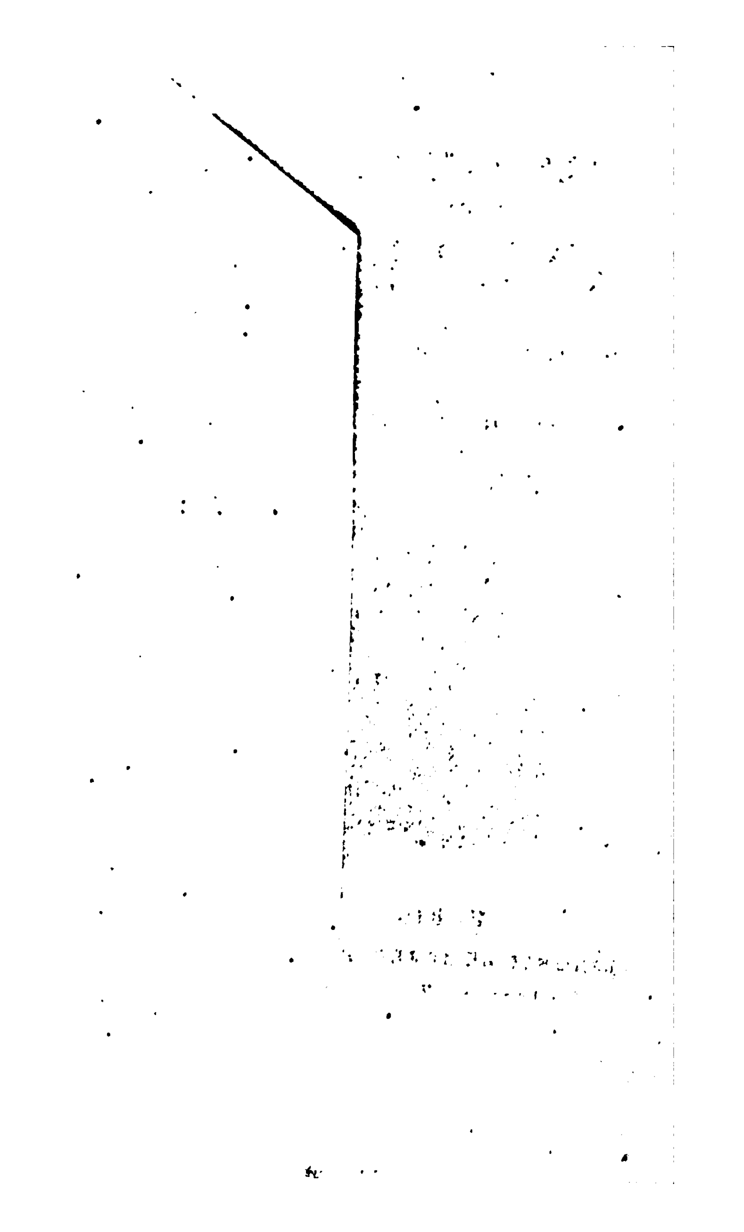
LES ŒUVRES
DE
MOLIÈRE

AVEC
NOTES & VARIANTES
PAR
ALPHONSE PAULY

TOME HUITIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, PASSAGE CHOISEUL 29



LES

E

LES ŒUVRES

DE MOLIÈRE

VIII

LES ŒUVRES

DE

MOLIÈRE

AVEC

NOTES & VARIANTES

PAR

ALPHONSE PAULY

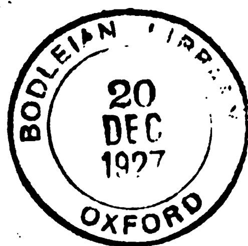
TOME HUITIÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27, PASSAGE CHOISEUL, 29


BODLEIAN
20
DEC
OXFORD

LES
FEMMES
SÇAVANTES.

COMEDIE.

PAR I. B. P. MOLIERE.



Et se vend pour l'Autheur.

A PARIS,

Au Palais, &

Chez PIERRE PROMÉ, sur le Quay des Grands Augustins, à la Charité.

M. DC. LXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

C. Plummer,
C. C. C.

LES ŒUVRES

DE MOLIÈRE

VIII

LES ŒUVRES
DE
MOLIÈRE

AVEC
NOTES & VARIANTES
PAR
ALPHONSE PAULY

TOME HUITIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, PASSAGE CHOISEUL, 29

Et je n'ay fait que prendre, au refus de voſtre ame,
Ce qu'eſt venu m'offrir l'hommage de ſa flame.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un Amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entiere ſeûreté?
Croyez-vous pour vos yeux ſa paſſion bien forte,
Et qu'en ſon cœur pour moy toute flame ſoit morte?

HENRIETTE.

Il me l'a dit, ma Sœur, & pour moy je le croy.

ARMANDE.

Ne ſoyez pas, ma Sœur, d'une ſi bonne foy,
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,
Qu'il n'y ſonge pas bien, & ſe trompe luy-meſme.

HENRIETTE.

Je ne ſçay; Mais enfin, ſi c'eſt voſtre plaiſir,
Il nous eſt bien aiſé de nous en éclaircir.
Je l'apperçoy qui vient, & ſur cette matiere
Il pourra nous donner une pleine lumiere.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma Sœur,
Entre elle & moy, Clitandre, expliquez voſtre cœur,
Découvrez-en le fond, & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux eſt en droit de pretendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à voſtre paſſion
Impoſer la rigueur d'une explication;
Je ménage les Gens, & ſçay comme embaraſſe
Le contraignant effort de ces aveus en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur qui diſſimule peu,
Ne ſent nulle contrainte à faire un libre aveu;
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
Et j'avoûray tout haut d'une ame franche & nette,
Que les tendres liens où je ſuis arreſté,
Mon amour & mes vœux, ſont tout de ce coſté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte;
Vous avez bien voulu les choſes de la ſorte,
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres ſoûpirs
Vous ont aſſez prouvé l'ardeur de mes deſirs:
Mon cœur vous conſacroit une flame immortelle,
Mais vos yeux n'ont pas crû leur conqueſte aſſez belle;
J'ay ſouffert ſous leur joug cent mépris diférens,
Ils regnoient ſur mon ame en ſuperbes tyrans,
Et je me ſuis cherché, laſſé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaînes:
Je les ay rencontrez, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me feront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont ſeché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes;
De ſi rares bontez m'ont ſi bien ſçeu toucher,
Qu'il n'eſt rien qui me puiſſe à mes fers arracher;
Et j'oſe maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort ſur ma flame,
De ne point eſſayer à rappeller un cœur
Réſolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Eh qui vous dit, Monſieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin ſi fort on ſe ſoucie?
Je vous trouve plaiſant, de vous le figurer;
Et bien impertinent, de me le déclarer.

HENRIETTE.

Eh doucement, ma Sœur. Où donc eſt la Morale
Qui ſçait ſi bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait pareſtre,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'eſtre?
Sçachez que le devoir vous ſoûmet à leurs loix,
Qu'il ne vous eſt permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont ſur voſtre cœur l'authorité ſupréme,
Et qu'il eſt criminel d'en diſpoſer vous-meſme.

HENRIETTE.

Je rens grace aux bontez que vous me faites voir,
De m'enſeigner ſi bien les choſes du devoir;
Mon cœur ſur vos leçons veut regler ſa conduite,
Et pour vous faire voir, ma Sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez ſoin d'appuyer voſtre amour
De l'agrément de ceux dont j'ay reçeu le jour,
Faites-vous ſur mes vœux un pouvoir legitime,
Et me donnez moyen de vous aimer ſans crime.

CLITANDRE.

J'y vay de tous mes ſoins travailler hautement,
Et j'attendois de vous ce doux conſentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma Sœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moy, ma Sœur, point du tout, je ſçay que ſur vos ſens
Les droits de la Raiſon ſont toûjours tout-puiſſans,
Et que par les leçons qu'on prend dans la Sageſſe,
Vous eſtes au deſſus d'une telle foibleſſe.
Loin de vous ſoupçonner d'aucun chagrin, je croy
Qu'icy vous daignerez vous employer pour moy,
Appuyer ſa demande, & de voſtre ſuffrage
Preſſer l'heureux moment de noſtre Mariage.
Je vous en ſollicite; & pour y travailler...

ARMANDE.

Voſtre petit Eſprit ſe meſle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fiere.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'eſt ce cœur, il ne vous déplaiſt guere;
Et ſi vos yeux ſur moy le pouvoient ramaſſer,
Ils prendroient aiſément le ſoin de ſe baiſſer.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne deſcendre,
Et ce ſont ſots diſcours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'eſt fort bien fait à vous, & vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Voſtre ſincére aveu ne l'a pas peu ſurpriſe.

CLITANDRE.

Elle mérite aſſez une telle franchiſe,
Et toutes les hauteurs de ſa folle fierté
Sont dignes tout au moins de ma ſincerité :
Mais puis qu'il m'eſt permis, je vais à voſtre Pere,
Madame...

HENRIETTE.

Le plus ſeûr eſt de gagner ma Mere:
Mon Pere eſt d'une humeur à conſentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choſes qu'il réſout;
Il a reçeu du Ciel certaine bonté d'ame,
Qui le ſoûmet d'abord à ce que veut ſa Femme;
C'eſt elle qui gouverne, & d'un ton abſolu
Elle dicte pour loy ce qu'elle a réſolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle, & pour ma Tante,
Une ame, je l'avouë, un peu plus complaiſante,
Un eſprit qui flattant les viſions du leur,
Vous pût de leur eſtime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pû, tant il eſt né ſincere,
Meſme dans voſtre Sœur flatter leur caractere,
Et les Femmes Docteurs ne ſont point de mon gouſt.
Je conſens qu'une Femme ait des clartez de tout,
Mais je ne luy veux point la paſſion choquante

De ſe rendre ſçavante afin d'eſtre Sçavante;
Et j'aime que ſouvent aux queſtions qu'on fait,
Elle ſçache ignorer les choſes qu'elle ſçait;
De ſon étude enfin je veux qu'elle ſe cache,
Et qu'elle ait du ſçavoir ſans vouloir qu'on le ſçache,
Sans citer les Autheurs, ſans dire de grands mots,
Et cloüer de l'eſprit à ſes moindres propos.
Je reſpecte beaucoup Madame voſtre Mere,
Mais je ne puis du tout aprouver ſa chimere,
Et me rendre l'écho des choſes qu'elle dit
Aux encens qu'elle donne à ſon Héros d'eſprit.
Son Monſieur Triſſotin me chagrine, m'aſſomme,
Et j'enrage de voir qu'elle eſtime un tel Homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux Eſprits
Un Beneſt dont par tout on ſiſle les Ecrits,
Un Pédant dont on voit la plume liberale
D'officieux papiers fournir toute la Hale.

HENRIETTE.

Ses Ecrits, ſes diſcours, tout m'en ſemble ennuyeux,
Et je me trouve aſſez voſtre gouſt & vos yeux,
Mais comme ſur ma Mere il a grande puiſſance,
Vous devez vous forcer à quelque complaiſance.
Un Amant fait ſa Cour où s'attache ſon cœur,
Il veut de tout le Monde y gagner la faveur;
Et pour n'avoir perſonne à ſa flame contraire,
Juſqu'au Chien du Logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oüy, vous avez raiſon; mais Monſieur Triſſotin
M'inſpire au fond de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis conſentir, pour gagner ſes ſuffrages,
A me deſ-honorer, en priſant ſes Ouvrages;

C'eſt par eux qu'à mes yeux il a d'abord parû,
Et je le connoiſſois avant que l'avoir vû.
Je vis dans le fatras des Ecrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux ſa pédante Perſonne,
La conſtante hauteur de ſa préſomption ;
Cette intrépidité de bonne opinion ;
Cet indolent état de confiance extréme,
Qui le rend en tout temps ſi content de ſoy-meſme,
Qui fait qu'à ſon mérite inceſſamment il rit ;
Qu'il ſe ſçait ſi bon gré de tout ce qu'il écrit ;
Et qu'il ne voudroit pas changer ſa renommée
Contre tous les honneurs d'un General d'Armée.

HENRIETTE.

C'eſt avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Juſques à ſa Figure encor la choſe alla,
Et je vis par les Vers qu'à la teſte il nous jette,
De quel air il falloit que fut fait le Poëte ;
Et j'en avois ſi bien deviné tous les traits,
Que rencontrant un Homme un jour dans le Palais,
Je gageay que c'eſtoit Triſſotin en perſonne,
Et je vis qu'en effet la gageure eſtoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non, je dis la choſe comme elle eſt :
Mais je voy voſtre Tante. Agréez, s'il vous plaiſt,
Que mon cœur luy declare icy noſtre miſtere,
Et gagne ſa faveur auprés de voſtre Mere.

SCENE IV.

CLITANDRE, BELISE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un Amant
Prenne l'occaſion de cet heureux moment,
Et ſe découvre à vous de la ſincere flame...

BELISE.

Ah tout beau, gardez vous de m'ouvrir trop voſtre ame :
Si je vous ay ſçeu mettre au rang de mes Amans,
Contentez-vous des yeux pour vos ſeuls truchemens,
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des deſirs qui chez moy paſſent pour un outrage;
Aimez-moy, ſoûpirez, brulez pour mes appas,
Mais qu'il me ſoit permis de ne le ſçavoir pas :
Je puis fermer les yeux ſur vos flames ſecrettes,
Tant que vous vous tiendrez aux müets Interpretes;
Mais ſi la bouche vient à s'en vouloir meſler,
Pour jamais de ma veuë il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme;
Henriette, Madame, eſt l'objet qui me charme,
Et je viens ardemment conjurer vos bontez
De ſeconder l'amour que j'ay pour ſes beautez.

BELISE.

Ah certes le détour eſt d'eſprit, je l'avouë,
Ce ſubtil faux-fuyant mérite qu'on le louë;
Et dans tous les Romans où j'ay jetté les yeux,
Je n'ay rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Cecy n'eſt point du tout un trait d'eſprit, Madame,
Et c'eſt un pur aveu de ce que j'ay dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immüable ardeur,
Aux beautez d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient ſous ſon aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette eſt le bien où j'aſpire;
Vous y pouvez beaucoup, & tout ce que je veux,
C'eſt que vous y daigniez favoriſer mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je ſçay ſous ce nom ce qu'il faut que j'entende;
La Figure eſt adroite, & pour n'en point ſortir,
Aux choſes que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je diray qu'Henriette à l'Hymen eſt rebelle,
Et que ſans rien prétendre, il faut bruler pour elle.

CLITANDRE.

Eh, Madame, à quoy bon un pareil embarras,
Et pourquoy voulez-vous penſer ce qui n'eſt pas?

BELISE.

Mon Dieu, point de façons; ceſſez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont ſouvent fait entendre;
Il ſuffit que l'on eſt contente du détour
Dont s'eſt adroitement aviſé voſtre amour,
Et que ſous la Figure où le reſpect l'engage,
On veut bien ſe réſoudre à ſouffrir ſon hommage,
Pourveu que ſes tranſports par l'honneur éclairez
N'offrent à mes Autels que des vœux épurez.

CLITANDRE.

Mais...

BELISE.

Adieu, pour ce coup cecy doit vous suffire,
Et je vous ay plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais vostre erreur...

BELISE.

Laissez, je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux estre pendu, si je vous aime, & sage...

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

CLITANDRE.

Diantre soit de la folle avec ses visions.
A-t-on rien veu d'égal à ces préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage Personne.

Fin du Premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE.

Oüy, je vous porteray la réponse au plutoſt;
J'appuyray, preſſeray, feray tout ce qu'il faut.
Qu'un Amant, pour un mot, a de choſes à dire!
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il deſire!
Jamais...

SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah, Dieu vous gard', mon Frere.

CHRISALE.

Et vous auſſy,
Mon Frere.

ARISTE.

Sçavez-vous ce qui m'amene icy?

CHRISALE.

Non; mais, ſi vous voulez, je ſuis preſt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis aſſez longtemps vous connoiſſez Clitandre?

CHRISALE.

Sans doute, & je le voy qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle eftime eft-il, mon Frere, auprés de vous?

CHRISALE.

D'Homme d'honneur, d'efprit, de cœur, & de conduite,
Et je voy peu de Gens qui foient de fon mérite.

ARISTE.

Certain defir qu'il a, conduit icy mes pas,
Et je me réjoüis que vous en faffiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu fon Pere en mon Voyage à Rome.

ARISTE.

Fort-bien.

CHRISALE.

C'eftoit, mon Frere, un fort bon Gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous eftions, ma foy, tous deux de Vert-Galans.

ARISTE.

Je le croy.

CHRISALE.

Nous donnions chez les Dames Romaines,
Et tout le Monde là parloit de nos fredaines;
Nous faifions des Jalous.

ARISTE.

Voila qui va des mieux:
Mais venons au fujet qui m'amene en ces lieux.

SCENE III.

BELISE, CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprés de vous me fait ſon Interprete,
Et ſon cœur eſt épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoy, de ma Fille?

ARISTE.

Oüy, Clitandre en eſt charmé,
Et je ne vis jamais Amant plus enflâmé.

BELISE.

Non, non, je vous entens, vous ignorez l'hiſtoire,
Et l'affaire n'eſt pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma Sœur?

BELISE.

Clitandre abuſe vos eſprits,
Et c'eſt d'un autre Objet que ſon cœur eſt épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'eſt pas Henriette qu'il aime?

BELISE.

Non, j'en ſuis aſſurée.

ARISTE.

Il me l'a dit luy-meſme.

BELISE.

Eh oüy.

ARISTE.

Vous me voyez, ma Sœur, chargé par luy
D'en faire la demande à son Pere aujourd'huy.

BELISE.

Fort-bien.

ARISTE.

Et son amour mesme m'a fait instance
De presser les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon Frere,
A couvrir d'autres feux dont je sçay le mistere,
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais puis que vous sçavez tant de choses, ma Sœur,
Dites-nous, s'il vous plaist, cet autre Objet qu'il aime.

BELISE.

Vous le voulez sçavoir?

ARISTE.

Oüy. Quoy?

BELISE.

Moy.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moy-mesme.

ARISTE.

Hay, ma Sœur!

BELISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce Hay,

Et qu'a de ſurprenant le diſcours que je fay?
On eſt faite d'un air je penſe à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un Cœur ſoûmis à ſon empire;
Et Dorante, Damis, Cleonte, & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces Gens vous aiment?

BELISE.

Oüy, de toute leur puiſſance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence;
Ils m'ont ſçeu revérer ſi fort juſqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour:
Mais pour m'offrir leur cœur, & voüer leur ſervice,
Les müets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit preſque point ceans venir Damis.

BELISE.

C'eſt pour me faire voir un reſpect plus ſoûmis.

ARISTE.

De mots piquans par tout Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce ſont emportemens d'une jalouſe rage.

ARISTE.

Cleonte & Licidas ont pris Femme tous deux.

BELISE.

C'eſt par un deſeſpoir où j'ay réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foy, ma chere Sœur, viſion toute claire.

CHRISALE.

De ces chimeres-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah chimeres! Ce ſont des chimeres, dit-on!
Chimeres, moy! Vrayment chimeres eſt fort bon!
Je me réjoüis fort de chimeres, mes Freres,
Et je ne ſçavois pas que j'euſſe des chimeres.

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

Noſtre Sœur eſt fole oüy.

ARISTE.

Cela croiſt tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le diſcours.
Clitandre vous demande Henriette pour Femme,
Voyez quelle réponſe on doit faire à ſa flame.

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y conſens de bon cœur,
Et tiens ſon alliance à ſingulier honneur.

ARISTE.

Vous ſçavez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRISALE.

C'eſt un intéreſt qui n'eſt pas d'importance;

Il eſt riche en vertu, cela vaut des tréſors,
Et puis ſon Pere & moy n'eſtions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à voſtre Femme, & voyons à la rendre
Favorable...

CHRISALE.

Il ſuffit, je l'accepte pour Gendre.

ARISTE.

Oüy; mais pour appuyer voſtre conſentement,
Mon Frere, il n'eſt pas mal d'avoir ſon agrément,
Allons...

CHRISALE.

Vous mocquez-vous? il n'eſt pas neceſſaire,
Je répons de ma Femme, & prens ſur moy l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRISALE.

Laiſſez faire, dy-je, & n'appréhendez pas.
Je la vais diſpoſer aux choſes de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vay là-deſſus ſonder voſtre Henriette,
Et reviendray ſçavoir...

CHRISALE.

C'eſt une affaire faite,
Et je vais à ma Femme en parler ſans delay.

SCENE V.

MARTINE, CHRISALE.

MARTINE.

Me voila bien chanceuse! Helas l'an dit bien vray,
Qui veut noyer son Chien, l'accuse de la rage,
Et service d'autruy n'est pas un heritage.

CHRISALE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ay?

CHRISALE.

Oüy?

MARTINE.

J'ay que l'an me donneaujourd'huy mon congé,
Monsieur.

CHRISALE.

Vostre congé?

MARTINE.

Oüy, Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entens pas cela. Comment?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'icy, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je suis content de vous;
Ma Femme bien-souvent a la teste un peu chaude,
Et je ne veux pas moy...

SCENE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Quoy, je vous voy, Maraude?
Viſte, ſortez, Friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous preſentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout-doux.

PHILAMINTE.

Non, ç'en eſt fait.

CHRISALE.

Eh.

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle ſorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la ſorte...

PHILAMINTE.

Quoy, vous la ſoûtenez?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous ſon party contre moy?

CHRISALE.

Mon Dieu non.
Je ne fais ſeulement que demander ſon crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chaſſer ſans cauſe légitime?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela, mais il faut de nos Gens...

PHILAMINTE.

Non, elle fortira, vous dis-je, de ceans.

CHRISALE.

Hé bien oüy. Vous dit-on quelque chofe là-contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obftacle aux defirs que je montre.

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez en raifonnable Epoux,
Eftre pour moy contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

Auffi fais-je. Oüy, mà Femme avec raifon vous chaffe,
Coquine, & voftre crime eft indigne de grace.

MARTINE.

Qu'eft-ce donc que j'ay fait?

CHRISALE.

Ma foy je ne fçay pas.

PHILAMINTE.

Elle eft d'humeur encor à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiere à voftre haine,
Caffé quelque Miroir, ou quelque Porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chaffer, & vous figurez-vous
Que pour fi peu de chofe on fe mette en courroux?

CHRISALE.

Qu'eſt-ce à dire? L'affaire eſt donc conſidérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on Femme déraiſonnable?

CHRISALE.

Eſt-ce qu'elle a laiſſé, d'un eſprit negligent,
Dérober quelque Aiguiere, ou quelque Plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne feroit rien.

CHRISALE.

Oh, oh! Peſte, la Belle!
Quoy, l'avez-vous ſurpriſe à n'eſtre pas fidelle?

PHILAMINTE.

C'eſt pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

Comment diantre, Friponne! Euh! a-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une inſolence à nulle autre pareille,
Aprés trente leçons, inſulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot ſauvage & bas,
Qu'en termes déciſifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Eſt-ce là...

PHILAMINTE.

Quoy, toûjours malgré nos remontrances,

Heurter le fondement de toutes les Sciences;
La Grammaire qui sçait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait la main haute obëir à ses loix?

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoy, vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRISALE.

Je n'ay garde.

BELISE.

Il est vray que ce sont des pitiez,
Toute construction est par elle détruite,
Et des loix du Langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous preschez est je croy bel & bon;
Mais je ne sçaurois, moy, parler vostre jargon.

PHILAMINTE.

L'Impudente! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la Raison & sur le bel Usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toûjours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien, ne voila pas encore de son stile,
Ne servent pas de rien!

BELISE.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les foins qu'on prend inceffamment,
On ne te puiffe apprendre à parler congrûment?
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'eft, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu, je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah peut-on y tenir!

BELISE.

Quel folécifme horrible!

PHILAMINTE.

En voila pour tuer une oreille fenfible.

BELISE.

Ton efprit, je l'avouë, eft bien matériel.
Ie, n'eft qu'un fingulier; *avons*, eft pluriel.
Veux-tu toute ta vie offencer la Grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offencer Grand'Mere, ny Grand Pere?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BELISE.

Grammaire eft prife à contre-fens par toy,
Et je t'ay dit déja d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foy,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Hauteüil, ou de Pontoife,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoife!
La Grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le fubftantif,
Nous enfeigne les loix.

MARTINE.

J'ay, Madame, à vous dire
Que je ne connois point ces Gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martire!

BELISE.

Ce font les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoy c'eft qu'il les faut faire enfemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou fe gourment, qu'importe?

PHILAMINTE *à fa Sœur.*

Eh, mon Dieu, finiffez un difcours de la forte.
à fon Mary.
Vous ne voulez pas, vous, me la faire fortir?

CHRISALE.

Siffait. A fon caprice il me faut confentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toy, Martine.

PHILAMINTE.

Comment? vous avez peur d'offencer la Coquine?
Vous luy parlez d'un ton tout-à-fait obligeant?

CHRISALE.

Moy? point. Allons, fortez.
bas.
Va-t-en, ma pauvre Enfant.

SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous estes fatisfaite, & la voila partie.
Mais je n'approuve point une telle fortie ;
C'eft une Fille propre aux chofes qu'elle fait,
Et vous me la chaffez pour un maigre fujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toûjours je l'aye à mon fervice,
Pour mettre inceffamment mon oreille au fuplice?
Pour rompre toute loy d'ufage & de raifon,
Par un barbare amas de vices d'Oraifon,
De mots eftropiez, coufus par intervales,
De Proverbes traifnez dans les ruiffeaux des Hales?

BELISE.

Il eft vray que l'on fuë à fouffrir fes difcours.
Elle y met Vaugelas en pieces tous les jours;
Et les moindres defauts de ce groffier génie,
Sont ou le pléonafme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourveu qu'à la Cuifine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moy, qu'en épluchant fes herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redife cent fois un bas ou méchant mot,
Que de bruler ma Viande, ou faler trop mon Pot.
Je vis de bonne Soupe, & non de beau Langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un Potage;

Et Malherbe & Balzac, si sçavans en beaux mots,
En Cuisine peut-estre auroient esté des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle Homme,
D'estre baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le Corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à meriter seulement qu'on y pense,
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRISALE.

Oüy, mon Corps est moy-mesme, & j'en veux prendre soin;
Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chere.

BELISE.

Le Corps avec l'Esprit, fait figure, mon Frere:
Mais si vous en croyez tout le Monde sçavant,
L'Esprit doit sur le Corps prendre le pas devant;
Et nostre plus grand soin, nostre premiere instance,
Doit êstre à le nourrir du suc de la Science.

CHRISALE.

Ma foy si vous songez à nourrir vostre Esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit,
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah *sollicitude* à mon oreille est rude,
Il pue étrangement son ancienneté.

BELISE.

Il est vray que le mot est bien colet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le masque, & décharge ma rate.
De folles on vous traitte, & j'ay fort sur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRISALE.

C'est à vous que je parle, ma Sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite :
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos Livres éternels ne me contentent pas,
Et hors un gros Plutarque à mettre mes Rabats,
Vous devriez bruler tout ce meuble inutile,
Et laisser la Science aux Docteurs de la Ville;
M'oster, pour faire bien, du Grenier de ceans,
Cette longue Lunette à faire peur aux Gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune :
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la Lune,
Et vous mesler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sans-dessus-dessous.
Il n'est pas bien honneste, & pour beaucoup de causes,
Qu'une Femme étudie, & sçache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses Enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses Gens,
Et régler la dépense avec œconomie,
Doit estre son étude & sa philosophie.
Nos Peres sur ce point estoient Gens bien sensez,
Qui disoient qu'une Femme en sçait toûjours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoistre un Pourpoint d'avec un Haut-de-chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien;

Leurs ménages eſtoient tout leur docte entretien,
Et leurs Livres un Dé, du Fil, & des Aiguilles,
Dont elles travailloient au trouſſeau de leurs Filles.
Les Femmes d'apreſent ſont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, & devenir Autheurs.
Nulle Science n'eſt poûr elles trop profonde,
Et ceans beaucoup plus qu'en aucun lieu du Monde.
Les ſecrets les plus hauts s'y laiſſent concevoir,
Et l'on ſçait tout chez moy, hors ce qu'il faut ſçavoir.
On y ſçait comme vont Lune, Etoile Polaire,
Vénus, Saturne, & Mars, dont je n'ay point affaire;
Et dans ce vain ſçavoir, qu'on va chercher ſi loin,
On ne ſçait comme va mon Pot dont j'ay beſoin.
Mes Gens à la Science aſpirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
Raiſonner eſt l'employ de toute ma Maiſon,
Et le raiſonnement en bannit la Raiſon;
L'un me brule mon Roſt en liſant quelque Hiſtoire,
L'autre reſve à des Vers quand je demande à boire;
Enfin je voy par eux voſtre exemple ſuivy,
Et j'ay des Serviteurs, & ne ſuis point ſervy.
Une pauvre Servante au moins m'eſtoit reſtée,
Qui de ce mauvais air n'eſtoit point infectée,
Et voila qu'on la chaſſe avec un grand fracas,
A cauſe qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma Sœur, tout ce train-là me bleſſe,
(Car c'eſt, comme j'ay dit, à vous que je m'adreſſe;)
Je n'aime point ceans tous vos Gens à Latin,
Et principalement ce Monſieur Triſſotin.
C'eſt luy qui dans des Vers vous a timpaniſées,
Tous les propos qu'il tient ſont des bille-veſées,
On cherche ce qu'il dit aprés qu'il a parlé,

Et je luy croy, pour moy, le timbre un peu feslé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, & d'ame, & de langage!

BELISE.

Est-il de petits Corps un plus lourd assemblage!
Un Esprit composé d'atomes plus Bourgeois!
Et de ce mesme sang se peut-il que je sois!
Je me veux mal-de-mort d'estre de vostre race,
Et de confusion j'abandonne la place.

SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moy? non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait;
Discourons d'autre affaire. A vostre Fille aisnée
On voit quelque dégoust pour les nœuds d'Hymenée;
C'est une Philosophe enfin, je n'en dy rien,
Elle est bien gouvernée, & vous faites fort bien.
Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,
Et je croy qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un Mary...

PHILAMINTE.

C'est à quoy j'ay songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ay.
Ce Monsieur Trissotin dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'estre dans vostre estime,

Eſt celuy que je prens pour l'Epous qu'il luy faut,
Et je ſçay mieux que vous juger de ce qu'il vaut;
La conteſtation eſt icy ſuperfluë,
Et de tout point chez moy l'affaire eſt réſoluë.
Au moins ne dites mot du choix de cet Epous,
Je veux à voſtre Fille en parler avant vous.
J'ay des raiſons à faire approuver ma conduite,
Et je connoiſtray bien ſi vous l'aurez inſtruite.

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

Hé bien? la Femme fort, mon Frere, & je voys bien
Que vous venez d'avoir enſemble un entretien.

CHRISALE.

Oüy.

ARISTE.

Quel eſt le ſuccés? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle conſenty? l'affaire eſt-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuſe-t-elle?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Eſt-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoy donc?

CHRISALE.

C'eſt que pour Gendre elle m'offre un autre Homme

ARISTE.

Un autre Homme pour Gendre!

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui ſe nomme?

CHRISALE.

Monſieur Triſſotin.

ARISTE.

Quoy, ce Monſieur Triſſotin...

CHRISALE.

Oüy, qui parle toûjours de Vers & de Latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRISALE.

Moy, point, à Dieu ne plaiſe.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu?

CHRISALE.

Rien; & je ſuis bien aiſe
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas!

ARISTE.

La raiſon eſt fort belle, & c'eſt faire un grand pas.
Avez-vous ſçeu du moins luy propoſer Clitandre?

CHRISALE.

Non : car comme j'ay veu qu'on parloit d'autre Gendre,
J'ay crû qu'il eſtoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes, voſtre prudence eſt rare au dernier point!
N'avez-vous point de honte avec voſtre moleſſe?
Et ſe peut-il qu'un Homme ait aſſez de foibleſſe
Pour laiſſer à ſa Femme un pouvoir abſolu,
Et n'oſer attaquer ce qu'elle a réſolu?

CHRISALE.

Mon Dieu, vous en parlez, mon Frere, bien à l'aiſe,
Et vous ne ſçavez pas comme le bruit me peſe.
J'aime fort le repos, la paix, & la douceur,
Et ma Femme eſt terrible avecque ſon humeur.
Du nom de Philoſophe elle fait grand miſtere,
Mais elle n'en eſt pas pour cela moins colere ;
Et ſa Morale faite à mépriſer le bien,
Sur l'aigreur de ſa bile opere comme rien.
Pour peu que l'on s'oppoſe à ce que veut ſa teſte,
On en a pour huit jours d'effroyable tempeſte.
Elle me fait trembler, dés qu'elle prend ſon ton.
Je ne ſçais où me mettre, & c'eſt un vray Dragon;
Et cependant avec toute ſa diablerie,
Il faut que je l'appelle, & mon cœur, & ma mie.

ARISTE.

Allez, c'eſt ſe moquer. Voſtre Femme, entre nous,
Eſt par vos lâchetez ſouveraine ſur vous.
Son pouvoir n'eſt fondé que ſur voſtre foibleſſe.
C'eſt de vous qu'elle prend le titre de Maiſtreſſe.
Vous-meſme à ſes hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en Beſte par le nez.

Quoy, vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir eftre un Homme?
A faire condefcendre une Femme à vos vœux,
Et prendre affez de cœur pour dire un je le veux?
Vous laifferez fans honte immoler voftre Fille
Aux foles vifions qui tiennent la Famille,
Et de tout voftre bien reveftir un Nigaut,
Pour fix mots de Latin qu'il leur fait fonner haut?
Un Pédant qu'à tous coups voftre Femme apoftrophe
Du nom de bel Efprit, & de grand Philofophe,
D'Homme qu'en Vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'eft, comme on fçait, rien moins que tout cela?
Allez, encor un coup, c'eft une moquerie,
Et voftre lâcheté merite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oüy, vous avez raifon, & je voy que j'ay tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon Frere.

ARISTE.

C'eft bien dit.

CHRISALE.

C'eft une chofe infame,
Que d'eftre fi foûmis au pouvoir d'une Femme.

ARISTE.

Fort-bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il eft vray.

CHRISALE.

Trop joüy de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je luy veux faire aujourd'huy connoiſtre
Que ma Fille eſt ma Fille, & que j'en ſuis le Maiſtre,
Pour luy prendre un Mary qui ſoit ſelon mes vœux.

ARISTE.

Vous voila raiſonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous eſtes pour Clitandre, & ſçavez ſa demeure;
Faites-le moy venir, mon Frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'eſt ſouffrir trop longtemps,
Et je m'en vais eſtre Homme à la barbe des Gens.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

Ah mettons-nous icy pour écouter à l'aiſe
Ces Vers que mot à mot il eſt beſoin qu'on peſe.

ARMANDE.

Je brule de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE.

Ce ſont charmes pour moy, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'eſt une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce ſont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de ſi preſſans deſirs.

ARMANDE.

[illegible]eſchez.

BELISE.

Faites toſt, & haſtez nos plaiſirs.

PHILAMINTE.

A noſtre impatience offrez voſtre Epigramme.

TRISSOTIN.

Helas, c'eſt un Enfant tout nouveau né, Madame.
Son ſort aſſurément a lieu de vous toucher,
Et c'eſt dans voſtre court que j'en viens d'acoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il ſuffit de ſon Pere.

TRISSOTIN.

Voſtre approbation luy peut ſervir de Mere.

BELISE.

Qu'il a d'eſprit!

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

Hola, pourquoy donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'eſt de peur de troubler un entretien ſi doux.

PHILAMINTE.

Approchez, & venez de toutes vos oreilles
Prendre part au plaiſir d'entendre des merveilles

HENRIETTE.

Je fçay peu les beautez de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'eft pas mon fait que les chofes d'efprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe; auffi-bien ay-je à vous dire en fuite
Un fecret dont il faut que vous foyez inftruite.

TRISSOTIN.

Les Sciences n'ont rien qui vous puiffe enflâmer,
Et vous ne vous piquez que de fçavoir charmer.

HENRIETTE.

Auffi peu l'un que l'autre, & je n'ay nulle envie...

BELISE.

Ah fongeons à l'Enfant nouveau né, je vous prie.

PHILAMINTE.

Allons, petit Garçon, vifte, dequoy s'affoir.

Le Laquais tombe avec la Chaife.

Voyez l'Impertinent! Eft-ce que l'on doit choir,
Aprés avoir appris l'équilibre des chofes?

BELISE.

De ta chute, Ignorant, ne vois-tu pas les caufes,
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté
Ce que nous appellons centre de gravité?

L'EPINE.

Je m'en fuis apperçeu, Madame, eftant par terre.

PHILAMINTE.

Le Lourdaut!

TRISSOTIN.

Bien luy prend de n'eftre pas de verre.

ARMANDE.

Ah de l'efprit par tout!

BELISE.

Cela ne tarit pas.

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement voftre aimable Repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expofe,
Un Plat feul de huit Vers me femble peu de chofe,
Et je penfe qu'icy je ne feray pas mal,
De joindre à l'Epigramme, ou bien au Madrigal,
Le ragouft d'un Sonnet, qui chez une Princeffe
A paffé pour avoir quelque délicateffe.
Il eft de fel attique affaiffonné par tout,
Et vous le trouverez, je croy, d'affez bon gouft.

ARMANDE.

Ah je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vifte audiance.

*BELISE. *à chaque fois qu'il veut lire elle l'interrompt.*

Je fens d'aife mon cœur treffaillir par avance.
J'aime la Poëfie avec entestement,
Et fur tout quand les Vers font tournez galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toûjours, il ne pourra rien dire:

TRISSOTIN.

SO...

BELISE.

Silence, ma Niéce.

TRISSOTIN.

SONNET,

A LA PRINCESSE URANIE,

Sur fa Fievre.

Voſtre prudence eſt endormie,
De traitter magnifiquement,
Et de loger ſuperbement
Voſtre plus cruelle Ennemie.

BELISE.

Ah le joly début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Luy ſeul des Vers aiſez poſſede le talent!

ARMANDE.

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger ſon Ennemie eſt pour moy plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *ſuperbement* & *magnifiquement*;
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BELISE.

Preſtons l'oreille au reſte.

TRISSOTIN.

Voſtre prudence eſt endormie,
De traitter magnifiquement,
Et de loger ſuperbement
Voſtre plus cruelle Ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BELISE.

Loger ſon Ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement, & magnifiquement!

TRISSOTIN.

Faites-la ſortir, quoy qu'on die,
De voſtre riche Apartement,
Où cette Ingrate inſolemment
Attaque voſtre belle vie.

BELISE.

Ah tout-doux, laiſſez-moy, de grace, reſpirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaiſt, le loiſir d'admirer.

PHILAMINTE.

On ſe ſent à ces Vers, juſques au fond de l'ame,
Couler je-ne-ſçay-quoy qui fait que l'on ſe pâme.

ARMANDE.

Faites-la ſortir, quoy qu'on die,
De voſtre riche Apartement.
Que *riche Apartement* eſt là joliment dit!
Et que la métaphore eſt miſe avec eſprit!

PHILAMINTE.

Faites-la ſortir, quoy qu'on die.
Ah que ce *quoy qu'on die* eſt d'un gouſt admirable!
C'eſt, à mon ſentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoy qu'on die* auſſi mon cœur eſt amoureux.

BELISE.

Je fuis de voftre avis, *quoy qu'on die* eft heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une Piece.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien comme moy la fineffe?

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh.

PHILAMINTE.

Faites-la fortir, quoy qu'on die.
Que de la Fievre on prenne icy les intérefts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
Faites-la fortir, quoy qu'on die,
Quoy qu'on die, quoy qu'on die.
Ce *quoy qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne femble
Je ne fçay pas, pour moy, fi chacun me reffemble;
Mais j'entens là-deffous un million de mots.

BELISE.

Il eft vray qu'il dit plus de chofes qu'il n'eft gros.

PHILAMINTE.

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoy qu'on die,*
Avez-vous compris, vous, toute fon énergie?
Songiez-vous bien vous-mefme à tout ce qu'il nous dit,
Et penfiez-vous alors y mettre tant d'efprit?

TRISSOTIN.

Hay, hay.

ARMANDE.

J'ay fort auffi l'*Ingrate* dans la tefte,

Cette ingrate de Fievre, injuste, mal-honneste,
Qui traitte mal les Gens, qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin les Quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux Tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah, s'il vous plaist, encore une fois *quoy qu'on die.*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoy qu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Quoy qu'on die!

TRISSOTIN.

De vostre riche Apartement,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Riche Appartement!

TRISSOTIN.

Où cette Ingrate insolemment

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Cette *ingrate* de Fievre!

TRISSOTIN.

Attaque vostre belle vie.

PHILAMINTE.

Vostre belle vie!

ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoy, sans respecter vostre rang,
Elle se prend à vostre sang,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit & jour vous fait outrage!

Si vous la conduisez aux Bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus!

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux Bains,

BELISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.
De vos propres mains, là, noyez-la dans les Bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos Vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par tout on s'y promene avec ravissement.

PHILAMINTE.

On ne sçauroit marcher que sur de belles choses,

ARMANDE.

Ce font petits chemins tout parfemez de rofes.

TRISSOTIN.

Le Sonnet donc vous femble...

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,
Et perfonne jamais n'a rien fait de fi beau.

BELISE.

Quoy, fans émotion pendant cette lecture?
Vous faites-la, ma Niéce, une étrange Figure!

HENRIETTE.

Chacun fait icy-bas la Figure qu'il peut,
Ma Tante; & Bel-Efprit, il ne l'eft pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-eftre que mes Vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point, je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! voyons l'Epigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE
de couleur Amarante, donné à une Dame
de fes Amies.

PHILAMINTE.

Ces Titres ont toûjours quelque chofe de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'Efprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'Amour si cherement m'a vendu son lien,

BELISE, ARMANDE & PHILAMINTE.

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en couste déja la moitié de mon bien.
Et quand tu vois ce beau Carosse
Où tant d'or se releve en bosse,
Qu'il étonne tout le Païs,
Et fait pompeusement triompher ma Lays.

PHILAMINTE.

Ah *ma Lays!* Voila de l'érudition.

BELISE.

L'envelope est jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau Carosse,
Où tant d'or se releve en bosse,
Qu'il étonne tout le Païs,
Et fait pompeusement triompher ma Lays,
Ne dy plus qu'il est Amarante,
Dy plutost qu'il est de ma Rente.

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celuy-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que luy qui puisse écrire de ce goust.

BELISE.

Ne dy plus qu'il est Amarante,
Dy plutost qu'il est de ma Rente.
Voila qui se décline, *ma Rente, de ma Rente, à ma Rente.*

PHILAMINTE.

Je ne fcay du moment que je vous ay connu,
Si fur voftre fujet j'ay l'efprit prévenu,
Mais j'admire par tout vos Vers & voftre Profe.

TRISSOTIN.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chofe,
A noftre tour auffi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ay rien fait en Vers, mais j'ay lieu d'efperer
Que je pourray bientoft vous montrer en Amie,
Huit Chapitres du Plan de noftre Académie.
Platon s'eft au projet fimplement arrefté,
Quand de fa Republique il a fait le Traitté;
Mais à l'effet entier je veux pouffer l'idée
Que j'ay fur le papier en Profe accommodée,
Car enfin je me fens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du cofté de l'Efprit,
Et je veux nous vanger toutes tant que nous fommes
De cette indigne Claffe où nous rangent les Hommes;
De borner nos talens à des futilitez,
Et nous fermer la porte aux fublimes clartez.

ARMANDE.

C'eft faire à noftre Sexe une trop grande offence,
De n'étendre l'effort de noftre intelligence,
Qu'à juger d'une Jupe, & de l'air d'un Manteau,
Ou des beautez d'un Point, ou d'un Brocard nouveau.

BELISE.

Il faut fe relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement noftre Efprit hors de Page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on fçait mon refpect en tous lieux;

Et si je rens hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le Sexe aussi vous rend justice en ces matieres;
Mais nous voulons montrer à de certains Esprits,
Dont l'orgueilleux sçavoir nous traitte avec mépris,
Que de Science aussi les Femmes sont meublées,
Qu'on peut faire comme eux de doctes Assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs,
Qu'on y veut reünir ce qu'on sépare ailleurs;
Mesler le beau Langage, & les hautes Sciences;
Découvrir la Nature en mille expériences;
Et sur les Questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque Secte, & n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au Péripatetisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions j'aime le Platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plaist, & ses Dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez pour moy des petits Corps;
Mais le Vuide à souffrir me semble difficile,
Et je gouste bien mieux la matiere subtile.

TRISSOTIN.

Descartes pour l'Ayman donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moy ses Mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir noſtre Aſſemblée ouverte,
Et de nous ſignaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartez,
Et pour vous la Nature a peu d'obſcuritez.

PHILAMINTE.

Pour moy, ſans me flatter, j'en ay déja fait une,
Et j'ay veu clairement des Hommes dans la Lune.

BELISE.

Je n'ay point encor veu d'Hommes comme je croy,
Mais j'ay veu des Clochers tout comme je vous voy.

ARMANDE.

Nous approfondirons ainſi que la Phyſique,
Grammaire, Hiſtoire, Vers, Morale, & Politique.

PHILAMINTE.

La Morale a des traits dont mon cœur eſt épris,
Et c'eſtoit autrefois l'amour des grands Eſprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de ſi beau que leur Sage.

ARMANDE.

Pour la Langue, on verra dans peu nos Reglemens,
Et nous y prétendons faire des remuëmens.
Par une antipathie ou juſte, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, ſoit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles Sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes Conférences

Par les proſcriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la Proſe & les Vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de noſtre Académie,
Une entrepriſe noble, & dont je ſuis ravie;
Un deſſein plein de gloire, & qui ſera vanté
Chez tous les beaux Eſprits de la Poſterité,
C'eſt le retranchement de ces ſillabes ſales,
Qui dans les plus beaux mots produiſent des ſcandales;
Ces joüets éternels des Sots de tous les temps;
Ces fades lieux-communs de nos méchans Plaiſans;
Ces ſources d'un amas d'équivoques infames,
Dont on vient faire inſulte à la pudeur des Femmes.

TRISSOTIN.

Voila certainement d'admirables projets!

BELISE.

Vous verrez nos Statuts quand ils ſeront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne ſçauroient manquer d'eſtre tous beaux & ſages.

ARMANDE.

Nous ferons par nos Loix les Juges des Ouvrages.
Par nos Loix, Proſe & Vers, tout nous ſera ſoûmis.
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos Amis.
Nous chercherons par tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui ſçachent bien écrire.

SCENE III.

L'EPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS.

L'EPINE.

Monſieur, un Homme eſt là qui veut parler à vous.
Il eſt veſtu de noir, & parle d'un ton doux.

TRISSOTIN.

C'eſt cet Amy ſçavant qui m'a fait tant d'inſtance
De luy donner l'honneur de voſtre connoiſſance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout crédit.
Faiſons bien les honneurs au moins de noſtre Eſprit.
Hola. Je vous ay dit en paroles bien claires,
Que j'ay beſoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire ſçavoir.

TRISSOTIN.

Voicy l'Homme qui meurt du deſir de vous voir.
En vous le produiſant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un Profane, Madame,
Il peut tenir ſon coin parmy les beaux Eſprits.

PHILAMINTE.

La main qui le preſente, en dit aſſez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux Autheurs la pleine intelligence,
Et ſçait du Grec, Madame, autant qu'Homme de France.

PHILAMINTE.

Du Grec, ô Ciel! du Grec! Il ſçait du Grec, ma Sœur!

BELISE.

Ah, ma Niéce, du Grec!

ARMANDE.

Du Grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoy, Monſieur ſçait du Grec? Ah permettez, de grace,
Que pour l'amour du Grec, Monſieur, on vous embraſſe.

Il les baiſe toutes, juſques à Henriette qui le refuſe.

HENRIETTE.

Excuſez-moy, Monſieur, je n'entens pas le Grec.

PHILAMINTE.

J'ay pour les Livres Grecs un merveilleux reſpect.

VADIUS.

Je crains d'eſtre fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'huy, Madame, mon hommage,
Et j'auray pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monſieur, avec du Grec on ne peut gaſter rien.

TRISSOTIN.

Au reſte il fait merveille en Vers ainſi qu'en Proſe,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque choſe.

VADIUS.

Le defaut des Autheurs dans leurs productions,
C'eſt d'en tyranniſer les Converſations;

D'eftre au Palais, au Cours, aux Ruelles, aux Tables,
De leurs Vers fatigans Lecteurs infatigables.
Pour moy je ne voy rien de plus fot à mon fens,
Qu'un Autheur qui par tout va gueufer des encens;
Qui des premiers-venus faififfant les oreilles,
En fait le plus fouvent les martirs de fes veilles.
On ne m'a jamais veu ce fol enteftement,
Et d'un Grec là-deffus je fuy le fentiment,
Qui par un dogme exprés défend à tous fes Sages
L'indigne empreffement de lire leurs Ouvrages.
Voicy de petits Vers pour de jeunes Amans,
Surquoy je voudrois bien avoir vos fentimens.

TRISSOTIN.

Vos Vers ont des beautez que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces & Vénus regnent dans tous les voftres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par tout chez vous l'*Ithos* & le *Pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons veu de vous des Eglogues d'un ftile,
Qui paffe en doux attraits Theocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos Odes ont un air noble, galant & dous,
Qui laiffe de bien loin voftre Horace aprés vous.

TRISSOTIN.

Eft-il rien d'amoureux comme vos Chanfonnettes?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux Sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui foit plus charmant que vos petits Rondeaux?

VADIUS.

Rien de fi plein d'efprit que tous vos Madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux Balades fur tout vous eftes admirable.

VADIUS.

Et dans les Bouts-rimez je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoiftre voftre prix,

VADIUS.

Si le Siecle rendoit juftice aux beaux Efprits,

TRISSOTIN.

En Caroffe doré vous iriez par les Ruës.

VADIUS.

On verroit le Public vous dreffer des Statuës.
Hom. C'eft une Balade, & je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN.

Avez-vous veu certain petit Sonnet
Sur la Fievre qui tiént la Princeffe Uranie?

VADIUS.

Oüy, hier il me fut leû dans une Compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en fçavez l'Autheur?

VADIUS.

Non; mais je fçay fort bien,
Qu'à ne le point flatter, fon Sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de Gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empefche pas qu'il ne foit miférable;
Et fi vous l'avez veû, vous ferez de mon gouft.

TRISSOTIN.

Je fçay que là-deffus je n'en fuis point du tout,
Et que d'un tel Sonnet peu de Gens font capables.

VADIUS.

Me préferve le Ciel d'en faire de femblables!

TRISSOTIN.

Je foûtiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raifon, c'eft que j'en fuis l'Autheur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moy.

VADIUS.

Je ne fçay donc comment fe fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'eft qu'on fut malheureux, de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aye eû l'efprit diftrait,
Ou bien que le Lecteur m'ait gafté le Sonnet.
Mais laiffons ce difcours, & voyons ma Balade.

TRISSOTIN.

La Balade, à mon gouft, eft une chofe fade.
Ce n'en eft plus la mode; Elle fent fon vieux temps.

VADIUS.

La Balade pourtant charme beaucoup de Gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empesche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les Pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaist pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualitez aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vostres.

TRISSOTIN.

Allez, petit Grimaut, Barboüilleur de Papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de Bale, opprobre du Mestier.

TRISSOTIN.

Allez, Fripier d'Ecrits, impudent Plagiaire.

VADIUS.

Allez, Cuistre...

PHILAMINTE.

Eh, Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que reclament sur toy les Grecs & les Latins

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnaffe,
D'avoir fait à tes Vers eftropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toy de ton Livre, & de fon peu de bruit.

VADIUS.

Et toy, de ton Libraire à l'Hofpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire eft établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oüy, oüy, je te renvoye à l'Autheur des Satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoye auffy.

VADIUS.

J'ay le contentement,
Qu'on voit qu'il m'a traitté plus honorablement.
Il me donne en paffant une atteinte légere
Parmy plufieurs Autheurs qu'au Palais on révere;
Mais jamais dans fes Vers il ne te laiffe en paix,
Et l'on t'y voit par tout eftre en butte à fes traits.

TRISSOTIN.

C'eft par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainfi qu'un Miférable,
Il croit que c'eft affez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler :
Mais il m'attaque à part comme un noble Averfaire
Sur qui tout fon effort luy femble néceffaire;
Et fes coups contre moy redoublez en tous lieux,
Montrent qu'il ne fe croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel Homme je puis eftre.

TRISSOTIN.

Et la mienne fçaura te faire voir ton Maiftre.

VADIUS.

Je te défie en Vers, Profe, Grec, & Latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons feul-à-feul chez Barbin.

SCENE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'eft voftre jugement que je défens, Madame,
Dans le Sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien, je me veux appliquer.
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis affez longtemps mon ame s'inquiete,
De ce qu'aucun efprit en vous ne fe fait voir,
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'eft prendre un foin pour moy qui n'eft pas néceffaire.
Les doctes entretiens ne font point mon affaire.
J'aime à vivre aifément, & dans tout ce qu'on dit

Il faut ſe trop peiner, pour avoir de l'eſprit.
C'eſt une ambition que je n'ay point en teſte.
Je me trouve fort bien, ma Mere, d'eſtre Beſte,
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oüy, mais j'y ſuis bleſſée, & ce n'eſt pas mon conte
De ſouffrir dans mon ſang une pareille honte.
La beauté du Viſage eſt un freſle ornement,
Une fleur paſſagere, un éclat d'un moment,
Et qui n'eſt attaché qu'à la ſimple épiderme;
Mais celle de l'Eſprit eſt inhérente & ferme.
J'ay donc cherché longtemps un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moiſſonner,
De faire entrer chez vous le deſir des Sciences,
De vous inſinüer les belles connoiſſances;
Et la penſée enfin où mes vœux ont ſouſcrit,
C'eſt d'attacher à vous un Homme plein d'eſprit,
Et cet Homme eſt Monſieur que je vous détermine
A voir comme l'Epous que mon choix vous deſtine.

HENRIETTE.

Moy, ma Mere?

PHILAMINTE.

Oüy, vous. Faites la Sotte un peu.

BELISE.

Je vous entens. Vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un cœur que je poſſede.
Allez, je le veux bien. A ce nœu je vous cede,
C'eſt un Hymen qui fait voſtre établiſſement.

TRISSOTIN.

Je ne ſçay que vous dire, en mon raviſſement,

Madame, & cet Hymen dont je voy qu'on m'honnore
Me met...

HENRIETTE.

Tout-beau, Monſieur, il n'eſt pas fait encore,
Ne vous preſſez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez !
Sçavez-vous bien que ſi... Suffit, vous m'entendez.
Elle ſe rendra ſage; allons, laiſſons la faire.

SCENE V.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

On voit briller pour vous les ſoins de noſtre Mere;
Et ſon choix ne pouvoit d'un plus illuſtre Epous...

HENRIETTE.

Si le chois eſt ſi beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'eſt à vous, non à moy, que ſa main eſt donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cede tout, comme à ma Sœur aiſnée.

ARMANDE.

Si l'Hymen comme à vous me paroiſſoit charmant,
J'accepterois voſtre offre avec raviſſement.

HENRIETTE.

Si j'avois comme vous les Pédans dans la teſte,
Je pourrois le trouver un Party fort honneſte.

ARMANDE.

Cependant bien qu'icy nos goufts foient diférens,
Nous devons obeïr, ma Sœur, à nos Parens;
Une Mere a fur nous une entiere puiffance,
Et vous croyez en vain par voftre refiftance...

SCENE VI.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE.

Allons, ma Fille, il faut approuver mon deffein,
Oftez ce Gand. Touchez à Monfieur dans la main,
Et le confidérez deformais dans voftre ame
En Homme dont je veux que vous foyez la Femme.

ARMANDE.

De ce cofté, ma Sœur, vos panchans font fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obeïr, ma Sœur, à nos Parens;
Un Pere a fur nos vœux une entiere puiffance.

ARMANDE.

Une Mere a fa part à noftre obeïffance.

CHRISALE.

Qu'eft-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'apprehende fort
Qu'icy ma Mere & vous ne foyez pas d'accord,
Et c'eft un autre Epoux...

CHRISALE.

Taifez vous, Peronelle!
Allez philóſopher tout le ſaoul avec elle,
Et de mes actions ne vous meſlez en rien.
Dites-luy ma penſée, & l'avertiſſez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;
Allons viſte.

ARISTE.

Fort-bien; Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel tranſport! quelle joye! ah que mon ſort eſt doux!

CHRISALE.

Allons, prenez ſa main, & paſſez devant nous,
Menez-la dans ſa Chambre. Ah les douces careſſes!
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendreſſes,
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours,
Et je me reſſouviens de mes jeunes amours.

Fin du Troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Oüy, rien n'a retenu son esprit en balance.
Elle a fait vanité de son obeïssance.
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moy
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loy,
Et sembloit suivre moins les volontez d'un Pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une Mere.

PHILAMINTE.

Je luy montreray bien aux loix de qui des deux
Les droits de la Raison soûmettent tous ses vœux;
Et qui doit gouverner ou sa Mere, ou son Pere,
Ou l'esprit, ou le corps; la forme, ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devoit bien au moins un compliment,
Et ce petit Monsieur en use étrangement,
De vouloir malgré vous devenir vostre Gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encor où son cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;

Mais dans ses procedez il m'a déplû toûjours.
Il sçait que Dieu mercy je me mesle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de luy rien lire.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne souffrirois point, si j'estois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût estre l'Epoux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée,
Que là-dessus je parle en Fille interessée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups, l'ame se fortifie
Du solide secours de la Philosophie,
Et par elle on se peut mettre au dessus de tout :
Mais vous traitter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de vostre honneur d'estre à ses vœux contraire,
Et c'est un Homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ay connu, discourant entre nous,
Qu'il eust au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit Sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que vostre gloire fasse,
Toûjours à vous loüer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le Brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme Ouvrages nouveaux,
J'ay leû des Vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux.

PHILAMINTE.

L'Impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en eftions aux prifes;
Et vous ne croiriez point de combien de fottifes...

CLITANDRE.

Eh doucement de grace. Un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnefteté.
Quel mal vous ay-je fait? & quelle eft mon offence,
Pour armer contre moy toute voftre éloquence?
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de foin
De me rendre odieux aux Gens dont j'ay befoin?
Parlez. Dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en foit Juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accufer,
Je trouverois affez dequoy l'authorifer;
Vous en feriez trop digne, & les premieres flames
S'établiffent des droits fi facrez fur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plutoft que de bruler des feux d'un autre amour;
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidelle eft un Monftre en Morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidelité,
Ce que m'a de voftre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obeïr aux loix qu'elle m'impofe

Et ſi je vous offence, elle ſeule en eſt cauſe.
Vos charmes ont d'abord poſſedé tout mon cœur.
Il a brulé deux ans d'une conſtante ardeur;
Il n'eſt ſoins empreſſez, devoirs, reſpects, ſervices,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux ſacrifices.
Tous mes feux, tous mes ſoins ne peuvent rien ſur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux;
Ce que vous refuſez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez. Eſt-ce, Madame, ou ma faute, ou la voſtre?
Mon cœur court-il au change, ou ſi vous l'y pouſſez?
Eſt-ce moy qui vous quitte, ou vous qui me chaſſez?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monſieur, eſtre à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour conſiſte la beauté?
Vous ne ſçauriez pour moy tenir voſtre penſée
Du commerce des ſens nette & débaraſſée?
Et vous ne gouſtez point dans ſes plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas?
Vous ne pouvez aimer que d'une amour groſſiere?
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere?
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un Mariage, & tout ce qui s'enſuit.
Ah quel étrange amour! & que les belles ames
Sont bien loin de bruler de ces terreſtres flames!
Les ſens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme une choſe indigne, il laiſſe là le reſte.
C'eſt un feu pur & net comme le feu celeſte,
On ne pouſſe avec luy que d'honneſtes ſoûpirs,

Et l'on ne panche point vers les sales desirs.
Rien d'impur ne se mesle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, & non pour autre chose.
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moy, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ay, ne vous déplaise, un corps tout comme une ame:
Je sens qu'il y tient trop, pour le laisser à part;
De ces détachemens je ne connois point l'art;
Le Ciel m'a dénié cette Philosophie,
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurez qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, & ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarassées:
Mais ces amours pour moy sont trop subtilisez,
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;
J'aime avec tout moy-mesme, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matiere à de grands chastimens;
Et sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je voy que dans le Monde on suit fort ma méthode,
Et que le Mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honneste & dous,
Pour avoir desiré de me voir vostre Epous,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroistre offencée.

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puis que sans m'écouter
Vos sentimens brutaux veulent se contenter;

Puis que pour vous reduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles;
Si ma Mere le veut, je réſous mon eſprit
A conſentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'eſt plus temps, Madame, une autre a pris la place;
Et par un tel retour j'aurois mauvaiſe grace
De mal-traiter l'azile, & bleſſer les bontez,
Où je me ſuis ſauvé de toutes vos fiertez.

PHILAMINTE.

Mais enfin contez-vous, Monſieur, ſur mon ſufrage,
Quand vous vous promettez cet autre Mariage?
Et dans vos viſions ſçavez-vous, s'il vous plaiſt,
Que j'ay pour Henriette un autre Epous tout preſt?

CLITANDRE.

Eh, Madame, voyez voſtre choix, je vous prie;
Expoſez-moy, de grace, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne deſtin
De me voir le Rival de Monſieur Triſſotin.
L'amour des beaux Eſprits qui chez vous m'eſt contraire
Ne pouvoit m'oppoſer un moins noble Averſaire.
Il en eſt, & pluſieurs, que pour le bel eſprit
Le mauvais gouſt du Siecle a ſçeu mettre en crédit:
Mais Monſieur Triſſotin n'a pû duper perſonne,
Et chacun rend juſtice aux Ecrits qu'il nous donne.
Hors ceans, on le priſe en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'eſt de vous voir au Ciel élever des ſornettes,
Que vous deſavoûriez, ſi vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de luy tout autrement que nous,
C'eſt que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCENE III.

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILAMINTE, CLITANDRE.

TRISSOTIN.

Ie viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madâme, échapé belle:
Un Monde prés de nous a paſſé tout du long,
Eſt cheû tout au travers de noſtre tourbillon;
Et s'il euſt en chemin rencontré noſtre terre,
Elle euſt eſté briſée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce diſcours pour une autre ſaiſon,
Monſieur n'y trouveroit ny rime, ny raiſon;
Il fait profeſſion de chérir l'ignorance,
Et de haïr ſur tout l'Eſprit & la Science.

CLITANDRE.

Cette verité veut quelque adouciſſement.
Je m'explique, Madame, & je hais ſeulement
La Science & l'Eſprit qui gaſtent les Perſonnes.
Ce ſont choſes de ſoy qui ſont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux eſtre au rang des Ignorans,
Que de me voir ſçavant comme certaines Gens.

TRISSOTIN.

Pour moy je ne tiens pas, quelque effet qu'on ſupoſe,
Que la Science ſoit pour gaſter quelque choſe.

CLITANDRE.

Et c'eſt mon ſentiment, qu'en faits, comme en propos,
La Science eſt ſujette à faire de grands Sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe eſt fort.

CLITANDRE.

Sans eſtre fort habile,
La preuve m'en feroit je penſe aſſez facile.
Si les raiſons manquoient, je ſuis ſeûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guére.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moy je ne voy pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moy, je les voy ſi bien, qu'ils me crevent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ay crû juſques icy que c'eſtoit l'Ignorance
Qui faiſoit les grands Sots, & non pas la Science.

CLITANDRE.

Vous avez crû fort mal, & je vous ſuis garant,
Qu'un Sot ſçavant eſt ſot plus qu'un Sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le ſentiment commun eſt contre vos maximes,
Puis qu'Ignorant & Sot ſont termes ſynonimes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux uſages du mot,
L'alliance eſt plus grande entre Pédant & Sot.

TRISSOTIN.

La Sottiſe dans l'un ſe fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'Etude dans l'autre adjoufte à la Nature.

TRISSOTIN.

Le Sçavoir garde en soy son mérite éminent.

CLITANDRE.

Le Sçavoir dans un Fat devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'Ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puis que pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moy l'Ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains Sçavans.

TRISSOTIN.

Ces certains Sçavans-là, peuvent à les connoistre
Valoir certaines Gens que nous voyons paroistre.

CLITANDRE.

Oüy, si l'on s'en rapporte à ces certains Sçavans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines Gens.

PHILAMINTE.

Il me semble, Monsieur...

CLITANDRE.

Eh, Madame, de grace,
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe:
Je n'ay déja que trop d'un si rude assaillant;
Et si je me défens, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offençante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre fecond, je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On fouffre aux entretiens ces fortes de combats,
Pourveu qu'à la Perfonne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Eh, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offence;
Il entend raillerie autant qu'Homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'eft fenty piquer,
Sans que jamais fa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas au combat que j'effuye,
De voir prendre à Monfieur la Thefe qu'il appuye.
Il eft fort enfoncé dans la Cour, c'eft tout dit :
La Cour, comme l'on fçait, ne tient pas pour l'Efprit,
Elle a quelque intereft d'appuyer l'Ignorance,
Et c'eft en Courtifan qu'il en prend la défence.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour,
Et fon malheur eft grand, de voir que chaque jour
Vous autres beaux Efprits, vous déclamiez contr'elle;
Que de tous vos chagrins vous luy faffiez querelle;
Et fur fon mefchant gouft luy faifant fon procez,
N'accufiez que luy feul de vos mefchans fuccés.
Permettez-moy, Monfieur Triffotin, de vous dire,
Avec tout le refpect que voftre nom m'infpire,
Que vous feriez fort bien, vos Confreres, & vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'eft pas fi befte
Que vous autres Meffieurs vous vous mettez en tefte;

Qu'elle a du ſens commun pour ſe connoiſtre à tout ;
Que chez elle on ſe peut former quelque bon gouſt ;
Et que l'Eſprit du Monde y vaut, ſans flatterie,
Tout le ſçavoir obſcur de la Pédanterie.

TRISSOTIN.

De ſon bon gouſt, Monſieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monſieur, qu'elle l'ait ſi mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je voy, Monſieur, c'eſt que pour la Science
Raſius & Baldus ſont honneur à la France,
Et que tout leur mérite expoſé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la Cour.

CLITANDRE.

Je voy voſtre chagrin, & que par modeſtie
Vous ne vous mettez point, Monſieur, de la partie :
Et pour ne vous point mettre auſſi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat vos habiles Héros?
Qu'eſt-ce que leurs Ecrits luy rendent de ſervice,
Pour accuſer la Cour d'une horrible injuſtice,
Et ſe plaindre en tous lieux que ſur leurs doctes noms
Elle manque à verſer la faveur de ſes dons?
Leur ſçavoir à la France eſt beaucoup neceſſaire,
Et des Livres qu'ils font la Cour a bien affaire.
Il ſemble à trois Grédins, dans leur petit cerveau,
Que pour eſtre imprimez, & reliez en Veau,
Les voila dans l'état d'importantes Perſonnes ;
Qu'avec leur plume ils font les deſtins des Couronnes ;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les Penſions ;

Que fur eux l'Univers a la veuë attachée;
Que par tout de leur nom la gloire eſt épanchée,
Et qu'en Science ils ſont des prodiges fameux,
Pour ſçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A ſe bien barboüiller de Grec & de Latin,
Et ſe charger l'eſprit d'un tenébreux butin
De tous les vieux fatras qui traiſnent dans les Livres;
Gens qui de leur ſçavoir paroiſſent toûjours yvres;
Riches pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de ſens-commun,
Et pleins d'un ridicule, & d'une impertinence
A décrier par tout l'Eſprit & la Science.

PHILAMINTE.

Voſtre chaleur eſt grande, & cet emportement
De la Nature en vous marque le mouvement.
C'eſt le nom de Rival qui dans voſtre ame excite...

SCENE IV.

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE.

IULIEN.

Le Sçavant qui tantoſt vous a rendu viſite,
Et de qui j'ay l'honneur de me voir le Valet,
Madame, vous exhorte à lire ce Billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que ſoit ce qu'on veut que je liſe,
Apprenez, mon Amy, que c'eſt une ſottiſe

De ſe venir jetter au travers d'un diſcours,
Et qu'aux Gens d'un Logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en Valet qui ſçait vivre.

IULIEN.

Je noteray cela, Madame, dans mon Livre.

PHILAMINTE *lit.*

TRISSOTIN s'eſt vanté, Madame, qu'il épouſeroit voſtre Fille. Ie vous donne avis que ſa Philoſophie n'en veut qu'à vos richeſſes, & que vous ferez bien de ne point conclure ce Mariage, que vous n'ayez veu le Poëme que je compoſe contre luy. En attendant cette Peinture où je prétens vous le dépeindre de toutes ſes couleurs, je vous envoye Horace, Virgile, Terence, & Catule, où vous verrez notez en marge tous les endroits qu'il a pillez.

PHILAMINTE *pourſuit.*

Voila ſur cet Hymen que je me ſuis promis
Un merite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'huy me convie,
A faire une action qui confonde l'envie;
Qui luy faſſe ſentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura preſſé l'effet.
Reportez tout cela ſur l'heure à voſtre Maiſtre;
Et luy dites, qu'afin de luy faire connoiſtre
Quel grand eſtat je fais de ſes nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'eſtre ſuivis,
Dés ce ſoir à Monſieur je mariëray ma Fille.
Vous, Monſieur, comme Amy de toute la Famille,
A ſigner leur Contract vous pourrez aſſiſter,
Et je vous y veux bien de ma part inviter.

Armande, prenez ſoin d'envoyer au Notaire,
Et d'aller avertir voſtre Sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma Sœur, il n'en eſt pas beſoin,
Et Monſieur que voila, ſçaura prendre le ſoin
De courir luy porter bientoſt cette nouvelle,
Et diſpoſer ſon cœur à vous eſtre rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui ſur elle aura plus de pouvoir,
Et ſi je la ſçauray réduire à ſon devoir.

Elle s'en va.

ARMANDE.

J'ay grand regret, Monſieur, de voir qu'à vos viſées,
Les choſes ne ſoient pas tout-à-fait diſpoſées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laiſſer ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ay peur que voſtre effort n'ait pas trop bonne iſſuë.

CLITANDRE.

Peut-eſtre verrez-vous voſtre crainte déçeuë.

ARMANDE.

Je le ſouhaite ainſi.

CLITANDRE.

J'en ſuis perſuadé,
Et que de voſtre appuy je ſeray ſecondé.

ARMANDE.

Oüy, je vais vous ſervir de toute ma puiſſance.

CLITANDRE.

Et ce ſervice eſt ſeûr de ma reconnoiſſance.

SCENE V.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans voſtre appuy, Monſieur, je ſeray malheureux.
Madame voſtre Femme a rejetté mes vœux,
Et ſon cœur prévenu, veut Triſſotin pour Gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaiſie a-t-elle donc pû prendre?
Pourquoy diantre vouloir ce Monſieur Triſſotin?

ARISTE.

C'eſt par l'honneur qu'il a de rimer à Latin,
Qu'il a ſur ſon Rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dés ce ſoir faire ce Mariage.

CHRISALE.

Dés ce ſoir?

CLITANDRE.

Dés ce ſoir.

CHRISALE.

Et dés ce ſoir je veux,
Pour la contre-quarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dreſſer le Contract, elle envoye au Notaire.

CHRISALE.

Et je vay le querir pour celuy qu'il doit faire.

CLITANDRE.

Et Madame doit eſtre inſtruite par ſa Sœur,
De l'Hymen où l'on veut qu'elle appreſte ſon cœur.

CHRISALE.

Et moy, je luy commande avec pleine puiſſance,
De preparer ſa main à cette autre Alliance.
Ah je leur feray voir, ſi pour donner la loy,
Il eſt dans ma Maiſon d'autre Maiſtre que moy.
Nous allons revenir, ſongez à nous attendre.
Allons, ſuivez mes pas, mon Frere, & vous mon Gendre.

HENRIETTE.

Helas! dans cette humeur conſervez-le toûjours.

ARISTE.

J'employray toute choſe à ſervir vos amours.

CLITANDRE.

Quelque ſecours puiſſant qu'on promette à ma flame,
Mon plus ſolide eſpoir, c'eſt voſtre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur vous pouvez vous aſſurer de luy.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'eſtre heureux, quand j'auray ſon apuy.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on pretend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il ſera pour moy je ne voy rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;
Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où nostre ame se donne,
Qui m'empeschera d'estre à toute autre Personne.

CLITANDRE.

Veüille le juste Ciel me garder en ce jour,
De recevoir de vous cette preuve d'amour.

Fin du Quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'eſt ſur le Mariage où ma Mere s'apreſte,
Que j'ay voulu, Monſieur, vous parler teſte-à-teſte;
Et j'ay crû dans le trouble où je voy la Maiſon,
Que je pourrois vous faire écouter la Raiſon.
Je ſçay qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien conſiderable :
Mais l'argent dont on voit tant de Gens faire cas,
Pour un vray Philoſophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos ſeules paroles.

TRISSOTIN.

Auſſi n'eſt-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & dous,
Voſtre grace & voſtre air, ſont les biens, les richeſſes,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendreſſes;
C'eſt de ces ſeuls tréſors que je ſuis amoureux.

HENRIETTE.

Je ſuis fort redevable à vos feux genereux;
Cet obligeant amour a dequoy me confondre,

Et j'ay regret, Monfieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous eftime autant qu'on fçauroit eftimer,
Mais je trouve un obftacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le fçavez, à deux ne fçauroit eftre,
Et je fens que du mien Clitandre s'eft fait maiftre.
Je fçay qu'il a bien moins de merite que vous,
Que j'ay de méchans yeux pour le choix d'un Epous,
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire.
Je voy bien que j'ay tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que fur moy peut le raifonnement,
C'eft de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de voftre main où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que poffede Clitandre;
Et par mille doux foins, j'ay lieu de préfumer,
Que je pourray trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non, à fes premiers vœux mon ame eft attachée,
Et ne peut de vos foins, Monfieur, eftre touchée.
Avec vous librement j'ofe icy m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureufe ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'eft point, comme l'on fçait, un effet du merite;
Le caprice y prend part, & quand quelqu'un nous plaift,
Souvent nous avons peine à dire pourquoy c'eft.
Si l'on aimoit, Monfieur, par chois & par fageffe,
Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendreffe;
Mais on voit que l'Amour fe gouverne autrement.
Laiffez-moy je vous prie à mon aveuglement,
Et ne vous fervez point de cette violence
Que pour vous on veut faire à mon obeïffance.

Quand on eſt honneſte Homme, on ne veut rien devoir
A ce que des Parens ont ſur nous de pouvoir.
On répugne à ſe faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de luy-meſme.
Ne pouſſez point ma Mere à vouloir par ſon chois,
Exercer ſur mes vœux la rigueur de ſes droits.
Oſtez-moy voſtre amour, & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur auſſi cher que le voſtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puiſſe vous contenter?
Impoſez-luy des Loix qu'il puiſſe executer.
De ne vous point aimer peut-il eſtre capable,
A moins que vous ceſſiez, Madame, d'eſtre aimable,
Et d'étaler aux yeux les celeſtes appas...

HENRIETTE.

Eh Monſieur, laiſſons-là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par tout dans vos Vers vous peignez ſi charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuſe ardeur...

TRISSOTIN.

C'eſt mon eſprit qui parle, & ce n'eſt pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en Poëte;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Eh de grace, Monſieur...

TRISSOTIN.

Si c'eſt vous offencer,
Mon offence envers vous n'eſt pas preſte à ceſſer.
Cette ardeur juſqu'icy de vos yeux ignorée,
Vous conſacre des vœux d'éternelle durée.

Rien n'en peut arrefter les aimables tranfports;
Et bien que vos beautez condamnent mes efforts,
Je ne puis refufer le fecours d'une Mere
Qui pretend couronner une flame fi chere;
Et pourveu que j'obtienne un bonheur fi charmant,
Pourveu que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais fçavez-vous qu'on rifque un peu plus qu'on ne penfe,
A vouloir fur un cœur ufer de violence.
Qu'il ne fait pas bien feûr, à vous le trancher net,
D'époufer une Fille en dépit qu'elle en ait;
Et qu'elle peut aller en fe voyant contraindre,
A des reffentimens que le Mary doit craindre.

TRISSOTIN.

Un tel difcours n'a rien dont je fois alteré.
A tous évenemens le Sage eft preparé.
Guery par la raifon des foibleffes vulgaires,
Il fe met au deffus de ces fortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennuy,
De tout ce qui n'eft pas pour dépendre de luy.

HENRIETTE.

En verité, Monfieur, je fuis de vous ravie;
Et je ne penfois pas que la Philofophie
Fut fi belle qu'elle eft, d'inftruire ainfi les Gens
A porter conftamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame à vous fi finguliere,
Merite qu'on luy donne une illuftre matiere;
Eft digne de trouver qui prenne avec amour,
Les foins continuels de la mettre en fon jour;
Et comme à dire vray, je n'oferois me croire
Bien propre à luy donner tout l'éclat de fa gloire,

Je le laiffe à quelqu'autre, & vous jure entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon Epoux.

TRISSOTIN.

Nous allons voir bien-toft comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, MARTINE, HENRIETTE.

CHRISALE.

Ah, ma Fille, je fuis bien aife de vous voir.
Allons, venez-vous-en faire voftre devoir,
Et foûmettre vos vœux aux volontez d'un Pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à voftre Mere;
Et pour mieux la braver, voila, malgré fes dents,
Martine que j'amene, & rétablis ceans.

HENRIETTE.

Vos réfolutions font dignes de loüange.
Gardez que cette humeur, mon Pere, ne vous change
Soyez ferme à vouloir ce que vous fouhaitez,
Et ne vous laiffez point féduire à vos bontez.
Ne vous relâchez pas, & faites bien en forte
D'empefcher que fur vous ma Mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment? Me prenez-vous icy pour un Beneft?

HENRIETTE.

M'en préferve le Ciel.

CHRISALE.

Suis-je un Fat, s'il vous plaift?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes ſentimens d'un Homme raiſonnable?

HENRIETTE.

Non, mon Pere.

CHRISALE.

Eſt-ce donc qu'à l'âge où je me voy,
Je n'aurois pas l'eſprit d'eſtre Maiſtre chez moy?

HENRIETTE

Siffait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foibleſſe d'ame,
De me laiſſer mener par le nez à ma Femme?

HENRIETTE.

Eh non, mon Pere.

CHRISALE.

Oüais. Qu'eſt-ce donc que cecy?
Je vous trouve plaiſante à me parler ainſi.

HENRIETTE.

Si je vous ay choqué, ce n'eſt pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté ceans doit eſtre en tout ſuivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon Pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moy, dans la Maiſon,
N'a droit de commander.

HENRIETTE

Oüy, vous avez raiſon.

CHRISALE.

C'eſt moy qui tiens le rang de Chef de la Famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'eſt moy qui dois diſpoſer de ma Fille.

HENRIETTE.

Eh oüy.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir ſur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et pour prendre un Epoux,
Je vous feray bien voir que c'eſt à voſtre Pere
Qu'il vous faut obeïr, non pas à voſtre Mere.

HENRIETTE.

Helas! vous flatez-là le plus doux de mes vœux;
Veüillez eſtre obey, c'eſt tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons ſi ma Femme à mes deſirs rebelle...

CLITANDRE.

La voicy qui conduit le Notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez moy bien tous

MARTINE.

Laiſſez-moy, j'auray ſoin
De vous encourager, s'il en eſt de beſoin

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Vous ne sçauriez changer voſtre ſtile ſauvage,
Et nous faire un Contract qui ſoit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Noſtre ſtile eſt tres-bon, & je ſerois un Sot,
Madame, de vouloir y changer un ſeul mot

BELISE.

Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monſieur, de la Science,
Veüillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en Mines & Talens,
Et dater par les mots d'Ides & de Calendes.

LE NOTAIRE

Moy? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois ſiffler de tous mes Compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monſieur, prenez la Table pour écrire.
Ah, ah! Cette Impudente oſe encor ſe produire?
Pourquoy donc, s'il vous plaiſt, la ramener chez moy?

CHRISALE.

Tantoſt avec loiſir on vous dira pourquoy.
Nous avons maintenant autre choſe à conclure.

LE NOTAIRE.

Procedons au Contract. Où donc eſt la Future?

PHILAMINTE.

Celle que je marie eſt la Cadette.

LE NOTAIRE

Bon.

CHRISALE.

Oüy. La voila, Monſieur, Henriette eſt ſon nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le Futur?

PHILAMINTE.

L'Epous que je luy donne,
Eſt Monſieur.

CHRISALE.

Et celuy, moy, qu'en propre perſonne,
Je prétens qu'elle épouſe, eſt Monſieur.

LE NOTAIRE.

Deux Epous!
C'eſt trop pour la Coûtume.

PHILAMINTE.

Où vous arreſtez-vous?
Mettez, mettez, Monſieur, Triſſotin pour mon Gendre.

CHRISALE.

Pour mon Gendre mettez, mettez, Monſieur, Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, & d'un jugement meûr
Voyez à convenir entre vous du Futur.

PHILAMINTE.

Suivez, ſuivez, Monſieur, le chois où je m'arreſte.

CHRISALE.

Faites, faites, Monſieur, les choſes à ma teſte.

LE NOTAIRE.

Dites-moy donc à qui j'obeïray des deux?

PHILAMINTE.

Quoy donc, vous combattrez les choſes que je veux?

CHRISALE.

Je ne ſçaurois ſouffrir qu'on ne cherche ma Fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma Famille.

PHILAMINTE.

Vrayment à voſtre bien on ſonge bien icy,
Et c'eſt là pour un Sage, un fort digne ſoucy!

CHRISALE.

Enfin pour ſon Epous, j'ay fait chois de Clitandre.

PHILAMINTE.

Et moy, pour ſon Epous, voicy qui je veux prendre:
Mon chois ſera ſuivy, c'eſt un point réſolu.

CHRISALE.

Oüais. Vous le prenez-là d'un ton bien abſolu?

MARTINE.

Ce n'eſt point à la Femme à preſcrire, & je ſommes
Pour ceder le deſſus en toute choſe aux Hommes,

CHRISALE.

C'eſt bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fut-il hoc,
La Poule ne doit point chanter devant le Coc.

CHRISALE.

Sans-doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un Homme on fe gauffe.
Quand fa Femme chez luy porte le Haut-de-chauffe.

CHRISALE.

Il eft vray.

MARTINE.

Si j'avois un Mary, je le dis,
Je voudrois qu'il fe fit le Maiftre du Logis.
Je ne l'aimerois point, s'il faifoit le Jocriffe.
Et fi je conteftois contre luy par caprice;
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon,
Qu'avec quelques fouflets il rabaiffaft mon ton.

CHRISALE.

C'eft parler comme il faut.

MARTINE.

Monfieur eft raifonnable,
De vouloir pour fa Fille un Mary convenable.

CHRISALE.

Oüy.

MARTINE.

Par quelle raifon, jeune, & bien fait qu'il eft,
Luy refufer Clitandre? Et pourquoy, s'il vous plaift,
Luy bailler un Sçavant, qui fans ceffe épilogue?
Il luy faut un Mary, non pas un Pédagogue:
Et ne voulant fçavoir le Grais, ny le Latin,
Elle n'a pas befoin de Monfieur Triffotin.

CHRISALE.

Fort-bien.

PHILAMINTE.

Il faut fouffrir qu'elle jafe à fon aife.

MARTINE.

Les Sçavans ne font bons que pour prefcher en Chaife ;
Et pour mon Mary, moy, mille fois je l'ay dit,
Je ne voudrois jamais prendre un Homme d'efprit.
L'Efprit n'eft point du tout ce qu'il faut en ménage ;
Les Livres quadrent mal avec le Mariage ;
Et je veux, fi jamais on engage ma foy,
Un Mary qui n'ait point d'autre Livre que moy ;
Qui ne fçache A, ne B, n'en déplaife à Madame,
Et ne foit en un mot Docteur que pour fa Femme.

PHILAMINTE.

Eft-ce fait ? & fans trouble ay-je affez écouté
Voftre digne Interprete ?

CHRISALE.

Elle a dit verité.

PHILAMINTE.

Et moy, pour trancher court toute cette difpute,
Il faut qu'abfolument mon defir s'execute.
Henriette, & Monfieur, feront joints de ce pas ;
Je l'ay dit, je le veux, ne me repliquez pas :
Et fi voftre parole à Clitandre eft donnée,
Offrez-luy le Party d'époufer fon Aifnée.

CHRISALE.

Voila dans cette affaire un accommodement.
Voyez ? y donnez-vous voftre confentement ?

HENRIETTE.

Eh mon Pere !

CLITANDRE.

Eh Monfieur !

BELISE.

On pourroit bien luy faire

Des propoſitions qui pourroient mieux luy plaire:
Mais nous établiſſons une eſpece d'amour
Qui doit eſtre épuré comme l'Aſtre du Jour;
La ſubſtance qui penſe, y peut eſtre reçeuë,
Mais nous en banniſſons la ſubſtance étenduë.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE,
BELISE, HENRIETTE,
ARMANDE, TRISSOTIN,
LE NOTAIRE,
CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'ay regret de troubler un miſtere joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en cés lieux.
Ces deux Lettres me font porteur de deux nouvelles,
Dont j'ay ſenty pour vous les atteintes cruelles:
L'une pour vous, me vient de voſtre Procureur;
L'autre pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette Lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

MADAME, j'ay prié Monſieur voſtre Frere de vous rendre cette Lettre, qui vous dira ce que je n'ay oſé vous aller dire. La grande negligence que vous avez pour vos Affaires, a eſté cauſe que

le Clerc de voſtre Rapporteur ne m'a point averty, & vous avez perdu abſolument voſtre Procez que vous deviez gagner.

CHRISALE.

Voſtre Procez perdu!

PHILAMINTE.

Vous vous troublez beaucoup!
Mon cœur n'eſt point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroiſtre une ame moins commune
A braver comme moy les traits de la Fortune.

Le peu de ſoin que vous avez vous couſte quarante mille écus, & c'eſt à payer cette ſomme, avec les dépens, que vous eſtes condamnée par Arreſt de la Cour.

Condamnée! Ah ce mot eſt choquant, & n'eſt fait
Que pour les Criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet,
Et vous vous eſtes là juſtement recriée.
Il devoit avoir mis que vous eſtes priée
Par Arreſt de la Cour, de payer au plutoſt
Quarante mille écus, & les deſpens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE *lit.*

MONSIEVR, l'amitié qui me lie à Monſieur voſtre Frere, me fait prendre intereſt à tout ce qui vous touche. Ie ſçay que vous avez mis voſtre bien entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous donne avis qu'en meſme jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel! tout à la fois perdre ainfi tout mon bien!

PHILAMINTE.

Ah quel honteux tranfport! Fy, tout cela n'eft rien.
Il n'eft pour le vray Sage aucun revers funefte,
Et perdant toute chofe, à foy-mefme il fe refte.
Achevons noftre affaire, & quittez voftre ennuy;
Son bien nous peut fuffire & pour nous, & pour luy.

TRISSOTIN.

Non, Madame, ceffez de preffer cette affaire.
Je voy qu'à cet Hymen tout le Monde eft contraire,
Et mon deffein n'eft point de contraindre les Gens.

PHILAMINTE.

Cette refléxion vous vient en peu de temps!
Elle fuit de bien pres, Monfieur, noftre difgrace.

TRISSOTIN.

De tant de refiftance à la fin je me laffe.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne fe donne pas.

PHILAMINTE.

Je voy, je voy de vous, non pas pour voftre gloire,
Ce que jufques icy j'ay refufé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moy tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez:
Mais je ne fuis point Homme à fouffrir l'infamie
Des refus offençans qu'il faut qu'icy j'effuye;
Je vaux bien que de moy l'on faffe plus de cas,
Et je baife les mains à qui ne me veut pas.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert fon ame mercenaire!
Et que peu philofophe eft ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'eſtre; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout voſtre deſtin;
Et j'oſe vous offrir, avecque ma perſonne,
Ce qu'on ſçait que de bien la Fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monſieur, par ce trait genéreux,
Et je veux couronner vos deſirs amoureux.
Oüy, j'accorde Henriette à l'ardeur empreſſée...

HENRIETTE.

Non, ma Mere, je change à preſent de penſée.
Souffrez que je reſiſte à voſtre volonté.

CLITANDRE

Quoy, vous vous oppoſez à ma felicité?
Et lors qu'à mon amour je voy chacun ſe rendre...

HENRIETTE.

Je ſçay le peu de bien que vous avez, Clitandre,
Et je vous ay toûjours ſouhaité pour Epous,
Lors qu'en ſatisfaiſant à mes vœux les plus dous,
J'ay veû que mon Hymen ajuſtoit vos affaires :
Mais lors que nous avons les Deſtins ſi contraires,
Ie vous chéris aſſez dans cette extremité,
Pour ne vous charger point de noſtre averſité.

CLITANDRE.

Tout Deſtin avec vous me peut eſtre agreable;
Tout Deſtin me feroit ſans vous inſuportable.

HENRIETTE.

L'Amour dans ſon tranſport parle toûjours ainſy.
Des retours importuns évitons le ſoucy.
Rien n'uſe tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,

Que les fâcheux befoins des chofes de la vie;
Et l'on en vient fouvent à s'accufer tous deux,
De tous les noirs chagrins qui fuivent de tels feux.

ARISTE.

N'eft-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait refifter à l'Hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir;
Et je ne fuy fa main, que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laiffez-vous donc lier par des chaînes fi belles.
Je ne vous ay porté que de fauffes nouvelles;
Et c'eft un ftratagéme, un furprenant fecours,
Que j'ay voulu tenter pour fervir vos amours;
Pour détromper ma Sœur, & luy faire connoiftre
Ce que fon Philofophe à l'effay pouvoit eftre.

CHRISALE.

Le Ciel en foit loüé.

PHILAMINTE.

J'en ay la joye au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche Deferteur.
Voila le chaftiment de fa baffe avarice,
De voir qu'avec éclat cet Hymen s'accompliffe.

CHRISALE.

Je le fçavois bien, moy, que vous l'épouferiez.

ARMANDE.

Ainfi donc à leurs vœux vous me facrifiez?

PHILAMINTE.

Ce ne fera point vous que je leur facrifie,

Et vous avez l'appuy de la Philofophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je fuis dans fon cœur.
Par un prompt defefpoir fouvent on fe marie,
Qu'on s'en repent apres tout le temps de fa vie.

CHRISALE.

Allons, Monfieur, fuivez l'ordre que j'ay prefcrit,
Et faites le Contract ainfi que je l'ay dit.

FIN.





LE
MALADE
IMAGINAIRE,

COMEDIE

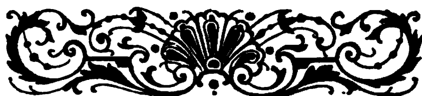
MESLÉE DE MUSIQUE
ET
DE DANSES.

Par Monſieur de MOLIERE.

Corrigée ſur l'original de l'Autheur, de toutes les fauſſes additions & ſuppoſitions de Scenes entieres, faites dans les Editions precedentes.

Repreſentée pour la premiere fois, ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal, le dixiéme Février 1673.

Par la Troupe du Roy.



LE MALADE IMAGINAIRE,

COMEDIE MESLÉE DE MUSIQUE ET DE DANSES.

LE PROLOGUE.

PRES les glorieuſes fatigues, & les Exploits victorieux de noſtre Auguſte Monarque; il eſt bien juſte que tous ceux qui ſe meſlent d'écrire, travaillent ou à ſes loüanges, ou à ſon divertiſſement. C'eſt ce qu'icy l'on a voulu faire, & ce Prologue eſt un eſſay des Loüanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la Comedie du *Malade Imaginaire,* dont le projet a eſté fait pour le délaſſer de ſes nobles travaux.

La Decoration repreſente un lieu Champeſtre, & neantmoin fort agreable.

ECLOGUE

en Musique & en Danse.

FLORE, PAN, CLIMENE,
DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS,
DEUX ZEPHIRS,
TROUPPE DE BERGERES,
ET DE BERGERS.

FLORE.

Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergeres,
Accourez, accourez sous ces tendres Ormeaux;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien cheres,
Et réjoüir tous ces Hameaux.
Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergeres,
Accourez, accourez sous ces tendres Ormeaux.

CLIMENE, ET DAPHNÉ.

Berger laissons-là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, ET DORILAS.

Mais au moins dy-moy, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux?

DORILAS.

Si tu seras sensible à mon ardeur fidelle?

CLIMENE, ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, ET DORILAS.

Ce n'eſt qu'un mot, un mot, un ſeul mot que je veux.

TIRCIS.

Languiray-je toûjours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je eſperer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE, ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

ENTRÉE DE BALLET.

Toute la Trouppe des Bergers & des Bergeres, va ſe placer en cadence autour de Flore.

CLIMENE.

Quelle nouvelle parmy nous,
Déeſſe, doit jetter tant de réjoüiſſance?

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en ſoûpirons tous.

TOUS ENSEMBLE.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voicy, ſilence, ſilence.
Vos vœux ſont exaucez, LOUIS eſt de retour,
Il ramene en ces lieux les Plaiſirs & l'Amour.
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes,

Par ses vastes Exploits son bras voit tout soûmis,
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

TOUS.

Ah quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande! qu'elle est belle!
Que de plaisirs! que de ris! que de jeux!
Que de succez heureux!
Et que le Ciel a bien remply nos vœux,
Ah quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande! qu'elle est belle!

AUTRE ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Bergers & Bergeres, expriment par des Danses les transports de leur joye.

FLORE.

De vos Flutes bocageres
Réveillez les plus beaux sons;
LOUIS offre à vos Chansons
La plus belle des matieres.
Aprés cent combats,
Où cueille son bras
Une ample victoire:
Formez entre vous
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

TOUS.

Formons entre-nous
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune Amant dans ce bois,
Des presens de mon empire
Prepare un prix à la voix,
Qui sçaura le mieux nous dire
Les vertus & les Exploits
Du plus Auguste des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage.

DAPHNÉ.

Si Dorilas est vainqueur.

CLIMENE.

A le cherir je m'engage.

DAPHNÉ.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chere esperance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TOUS DEUX.

Plus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un cœur?

Les Violons joüent un Air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore comme Juge va se placer au pied d'un bel arbre, qui est au milieu du Theatre, avec deux Zephirs, & que le reste comme Spectateurs va occuper les deux costez de la Scene.

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux

Il n'eſt rien d'aſſez ſolide ;
Digues, Chaſteaux, Villes, & Bois,
Hommes, & Troupeaux à la fois,
Tout cede au courant qui le guide,
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ſes Exploits.

BALLET.

Les Bergers & Bergeres du coſté de Tircis, danſent autour de luy, ſur une Ritornelle, pour exprimer leurs applaudiſſemens.

DORILAS.

Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuſe obſcurité de la nuë enflammée,
Fait d'épouvente & d'horreur
Trembler le plus ferme cœur :
Mais à la teſte d'une armée
LOUIS jette plus de terreur.

BALLET.

Les Bergers & Bergeres du coſté de Dorilas, font de meſme que les autres.

TIRCIS.

Des fabuleux Exploits que la Grece a chantez,
Par un brillant amas de belles veritez
Nous voyons la gloire effacée,
Et tous ces fameux demy-dieux,
Que vante l'Hiſtoire paſſée
Ne ſont point à noſtre penſée,
Ce que LOVIS eſt à nos yeux.

BALLET.

Les Bergers & Bergeres de son costé, font encore la mesme chose.

DORILAS.

LOVIS fait à nos temps par ses faits inoüis
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des Siecles évanoüis :
Mais nos Neveux dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOVIS.

BALLET.

Les Bergeres de son costé font encore de même, aprés quoy les deux partis se meslent.

PAN, *suivy de six Faunes.*

Laissez, laissez, Bergers, ce dessein temeraire,
Hé, que voulez-vous faire?
Chanter sur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon sur sa Lyre
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire?
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,
C'est monter vers les Cieux sur des aisles de cire,
Pour tomber dans le fonds des Eaux.
Pour chanter de LOVIS l'intrepide courage,
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'Image;
Le silence est le langage
Qui doit loüer ses Exploits.
Consacrez d'autres soins à sa pleine Victoire,
Vos loüanges n'ont rien qui flate ses desirs,

Laiſſez, laiſſez-là ſa gloire
Ne ſongez qu'à ſes plaiſirs.

TOUS.

Laiſſons, laiſſons-là ſa gloire
Ne ſongeons qu'à ſes plaiſirs.

FLORE.

Bien que pour étaler ſes vertus immortelles
La force manque à vos eſprits,
Ne laiſſez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choſes grandes & belles
Il ſuffit d'avoir entrepris

ENTRÉE DE BALLET.

Les deux Zephirs danſent avec deux couronnes de Fleurs à la main, qu'ils viennent donner enſuite aux deux Bergers.

CLIMENE ET DAPHNÉ, *en leur donnant la main.*

Dans les choſes grandes & belles
Il ſuffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS.

Ha! que d'un doux ſuccés noſtre audace eſt ſuivie!

FLORE ET PAN.

Ce qu'on fait pour LOVIS, on ne le perd jamais.

LES QUATRE AMANS.

Au ſoin de ſes plaiſirs donnons-nous deſormais.

FLORE ET PAN.

Heureux, heureux, qui peut luy conſacrer ſa vie.

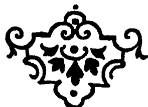
TOUS.

Joignons tous dans ces bois
Nos flutes & nos voix,

Ce jour nous y convie,
Et faiſons aux Echos redire mille fois,
LOVIS eſt le plus grand des Rois.
Heureux, heureux, qui peut luy conſacrer ſa vie.

DERNIERE ET GRANDE ENTRÉE DE BALLET.

Faunes, Bergers & Bergeres tous ſe meſlent, & il ſe fait entr'eux des jeux de danſe, aprés quoy ils ſe vont preparer pour la Comedie.



AUTRE PROLOGUE.

Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere,
Vains & peu sages Medecins,
Vous ne pouvez guerir par vos grands mots Latins
La douleur qui me desespere.
Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere.

-oo-

Helas! helas! je n'ose découvrir
Mon amoureux martyre,
Au Berger pour qui je soûpire,
Et qui seul peut me secourir.
Ne pretendez pas le finir,
Ignorans Medecins, vous ne sçauriez le faire,
Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere.

-oo-

Ces remedes peu seurs, dont le simple vulgaire
Croit que vous connoissez l'admirable vertu,
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire,
Et tout vostre caquet ne peut estre reçû,
Que d'un MALADE IMAGINAIRE.
Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere,
Vains & peu sages, &c.

Le Theatre change & represente une Chambre.



LE

MALADE IMAGINAIRE

COMEDIE

ACTEURS

ARGAN, Malade Imaginaire.

BELINE, seconde femme d'Argan.

ANGELIQUE, Fille d'Argan & Amante de Cleante.

LOUISON, petite Fille d'Argan, & Sœur d'Angelique.

BERALDE, Frere d'Argan.

CLEANTE, Amant d'Angelique.

MONSIEUR DIAFOIRUS, Medecin.

THOMAS DIAFOIRUS, son Fils, & Amant d'Angelique.

MONSIEUR PURGON, Medecin d'Argan.

MONSIEUR FLEURANT, Apotiquaire.

MONSIEUR BONNEFOY, Notaire.

TOINETTE, Servante.

La Scene est à Paris.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ARGAN *seul dans sa chambre assis, une table devant luy, compte des Parties d'Apotiquaire avec des jettons; il fait parlant à luy-mesme les dialogues suivans.*

Trois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Trois & deux font cinq. Plus du vingt-quatriéme, un petit Clystere insinuatif, préparatif, & remolliant pour amollir, humecter, & rafraîchir les entrailles de Monsieur. Ce qui me plaist, de Monsieur Fleurant mon Apothiquaire, c'est que ses parties sont toûjours fort civiles. Les entrailles de Monsieur, trente sols. Oüy, mais Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'estre civil, il faut estre aussi raisonnable, & ne pas écorcher les Malades. Trente sols un lavement, je suis vostre Serviteur, je vous l'ay déja dit. Vous ne me les avez mis dans les autres Parties qu'à vingt sols, & vingt sols en langage d'Apothiquaire, c'est à dire dix sols; les voilà dix sols. Plus dudit jour, un bon Clystere déterssif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, & autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, & nettoyer le bas ventre de Monsieur, trente sols; avec vôtre permission dix sols. Plus dudit jour le soir un julep

hepatique, foporatif, & fomnifere, compofé pour faire dormir Monfieur, trente cinq fols; je ne me plains pas de celuy-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, feize & dix fept fols fix deniers. Plus du vingt-cinquiéme, une bonne medecine purgative & corroborative, compofée de caffe récente avec fené levantin, & autres, fuivant l'ordonnance de Monfieur Purgon, pour expulfer & évacuer la bile de Monfieur, quatre livres. Ah! Monfieur Fleurant, c'eft fe mocquer, il faut vivre avec les Malades. Monfieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaift. Vingt & trente fols. Plus dudit jour, une potion anodine, & aftringente pour faire repofer Monfieur, trente fols. Bon... dix, & quinze fols. Plus du vingt-fixiéme, un clyftere carminatif pour chaffer les vents de Monfieur, trente fols. Dix fols, Monfieur Fleurant. Plus le clyftere de Monfieur reïteré le foir, comme deffus, trente fols. Monfieur Fleurant, dix fols. Plus du vingt-feptiéme, une bonne medecine compofée pour hafter d'aller, & chaffer dehors les mauvaifes humeurs de Monfieur, trois livres. Bon, vingt, & trente fols; je fuis bien aife que vous foyez raifonnable. Plus du vingt-huitiéme, une prife de petit lait clarifié, & dulcoré, pour adoucir, lenifier, temperer, & rafraîchir le fang de Monfieur, vingt fols. Bon, dix fols. Plus une potion cordiale & préfervative, compofée avec douze grains de bezoard, firops de limon & grenade, & autres fuivant l'ordonnance, cinq livres. Ah! Monfieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaift, fi vous en ufez comme cela, on ne

voudra plus eftre malade, contentez-vous de quatre francs; vingt & quarante fols. Trois, & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Soixante & trois livres quatre fols fix deniers. Si bien donc, que de ce mois j'ay pris une, deux, trois, quatre, cinq, fix, fept & huit medecines; & un, deux, trois, quatre, cinq, fix, fept, huit, neuf, dix, onze, & douze lavemens; & l'autre mois il y avoit douze medecines, & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas, fi je ne me porte pas fi bien ce mois-cy, que l'autre. Je le diray à Monfieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ofte tout cecy, il n'y a perfonne; j'ay beau dire, on me laiffe toûjours feul; il n'y a pas moyen de les arrefter icy. *Il fonne une fonnette pour faire venir fes gens.* Ils n'entendent point, & ma fonnette ne fait pas affez de bruit. Drelin, drelin, drelin, point d'affaire. Drelin, drelin, drelin, ils font fourds. Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme fi je ne fonnois point. Chienne, coquine, drelin, drelin, drelin; j'enrage. *Il ne fonne plus, mais il crie.* Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Eft-il poffible qu'on laiffe comme cela un pauvre malade tout feul! Drelin, drelin, drelin; voilà qui eft pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu, ils me laifferont icy mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

TOINETTE, ARGAN.

TOINETTE *en entrant dans la chambre.*

On y va.

ARGAN.

Ah! chienne! ah carogne...

TOINETTE *faisant semblant de s'estre cognée la teste.*

Diantre soit fait de vostre impatience, vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la teste contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colere.*

Ah! traistresse...

TOINETTE *pour l'interrompre & l'empescher de crier, se plaint toûjours, en disant.*

Ha!

ARGAN.

Il y a...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Il y a une heure...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Tu m'as laissé...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Tay toy donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

C'amon, ma foy, j'en ſuis d'avis, aprés ce que je me ſuis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égoſiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, caſſer la teſte, l'un vaut bien l'autre. Quitte, à quitte, ſi vous voulez.

ARGAN.

Quoy, coquine...

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleureray.

ARGAN.

Me laiſſer, traiſtreſſe...

TOINETTE *toûjours pour l'interrompre.*

Ha!

ARGAN.

Chienne, tu veux...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Quoy il faudra encore que je n'aye pas le plaiſir de la quereller?

TOINETTE.

Querellez tout voſtre ſoû, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empeſches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaiſir de quereller, il faut bien

que de mon cofté j'aye le plaifir de pleurer; chacun le fien ce n'eft pas trop. Ha!

ARGAN.

Allons, il faut en paffer par-là. Ofte-moy cecy, coquine, ofte-moy cecy. *Argan fe leve de fa chaife.* Mon lavement d'aujourd'huy a-t-il bien operé?

TOINETTE.

Voftre lavement?

ARGAN.

Oüy. Ay-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foy je ne me mefle point de ces affaires-là, c'eft à Monfieur Fleurant à y mettre le nez, puis qu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait foin de me tenir un boüillon preft, pour l'autre que je dois tantoft prendre.

TOINETTE.

Ce Monfieur Fleurant-là, & ce Monfieur Purgon s'égayent bien fur voftre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remedes.

ARGAN.

Taifez-vous, ignorante, ce n'eft pas à vous à contrôler les ordonnances de la Medecine. Qu'on me faffe venir ma fille Angelique, j'ay à luy dire quelque chofe.

TOINETTE.

La voicy qui vient d'elle-mefme; elle a deviné voftre penfée

SCENE III.

ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Angelique, vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prefte à vous oüir.

ARGAN *courant au baffin.*

Attendez. Donnez-moy mon bâton. Je vay revenir tout à l'heure.

TOINETTE *en le raillant.*

Allez vifte, Monfieur, allez. Monfieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE *la regardant d'un œil languiffant, luy dit confidemment.*

Toinette.

TOINETTE.

Quoy?

ANGELIQUE.

Regardez-moy un peu.

TOINETTE.

Hé bien je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoy, Toinette ?

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point dequoy je veux parler ?

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de nostre jeune Amant ; car c'est sur luy depuis six jours que roulent tous nos entretiens ; & vous n'estes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la premiere à m'en entretenir, & que ne m'épargnes-tu la peine de te jetter sur ce discours ?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps, & vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avouë, que je ne sçaurois me lasser de te parler de luy, & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toy. Mais dy-moy, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ay pour luy ?

TOINETTE.

Je n'ay garde.

ANGELIQUE.

Ay-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moy?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise.

ANGELIQUE.

Dy-moy un peu, ne trouves-tu pas comme moy, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'avanture inopinée de nostre connoissance?

TOINETTE.

Oüy.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défence sans me connoistre, est tout à fait d'un honneste homme?

TOINETTE.

Oüy.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus genereusement?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde?

TOINETTE.

Oh, oüy.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

TOINETTE.

Affurement.

ANGELIQUE.

Qu'il a l'air le meilleur du monde.

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que fes difcours, comme fes actions, ont quelque chofe de noble.

TOINETTE.

Cela eft feur.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus paffionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.

Il eft vray.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'eft rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empreffemens de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous infpire?

TOINETTE.

Vous avez raifon.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'ayme autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Eh, eh, ces chofes-là par fois font un peu fujettes à caution. Les grimaces d'amour reffemblent fort à la verité; & j'ay veu de grands Comediens là-deffus.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, que dis-tu-là? helas! de la façon qu'il parle, feroit-il bien possible qu'il ne me dist pas vray?

TOINETTE.

En tout cas vous en ferez bien-tost éclaircie; & la resolution où il vous écrivit hier, qu'il estoit de vous faire demander en Mariage, est une prompte voye à vous faire connoistre s'il vous dist vray, ou non. C'en sera-là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, si celuy-là me trompe, je ne croyray de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà vostre Pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN *se met dans sa chaise.*

O c'a, ma Fille, je vay vous dire une nouvelle, où peut-estre ne vous attendez-vous pas. On vous demande en Mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez. Cela est plaisant, oüy, ce mot de Mariage. Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes Filles. Ah! nature, nature! A ce que je puis voir, ma Fille, je n'ay que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon Pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien aise d'avoir une Fille si obeïssante, la chose est donc concluë, & je vous ay promise.

ANGELIQUE.

C'est à moy, mon Pere, de suivre aveuglement toutes vos volontez.

ARGAN.

Ma femme, vostre belle-Mere, avoit envie que je vous fisse Religieuse, & vostre petite sœur Louyson aussi; & de tout temps elle a esté aheurtée à cela.

TOINETTE *tout bas.*

La bonne beste a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce Mariage, mais je l'ay emporté, & ma parole est donnée.

ANGELIQUE.

Ah! mon Pere, que je vous suis obligée de toutes vos bontez.

TOINETTE.

En verité je vous sçay bon gré de cela, & voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de vôtre vie.

ARGAN.

Je n'ay point encore veu la personne; mais on m'a dit que j'en serois content, & toy aussi.

ANGELIQUE.

Assurement, mon Pere.

ARGAN.

Comment l'as-tu veu ?

ANGELIQUE.

Puiſque voſtre conſentement m'authoriſe à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindray point de vous dire, que le hazard nous a fait connoiſtre il y a ſix jours, & que la demande qu'on vous a faite, eſt un effet de l'inclination, que dés cette premiere veuë nous avons priſe l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en ſuis bien aiſe, & c'eſt tant mieux que les choſes ſoient de la ſorte. Ils diſent que c'eſt un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oüy, mon Pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agreable de ſa perſonne.

ANGELIQUE.

Aſſurement.

ARGAN.

De bonne phiſionomie.

ANGELIQUE.

Tres-bonne.

ARGAN.

Sage, & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honneste.

ANGELIQUE.

Le plus honneste du monde.

ARGAN.

Qui parle bien Latin, & Grec.

ANGELIQUE.

C'est ce que je ne sçay pas.

ARGAN.

Et qui sera receu Medecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Luy, mon Pere ?

ARGAN.

Oüy. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non vrayment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGELIQUE.

Est-ce que Monsieur Purgon le connoist?

ARGAN.

La belle demande; il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.

ANGELIQUE.

Cleante, neveu de Monsieur Purgon?

ARGAN.

Quel Cleante? Nous parlons de celuy pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, oüy.

ARGAN.

Hé bien, c'eſt le neveu de Monſieur Purgon, qui eſt le fils de ſon beaufrere le Medecin, Monſieur Dyafoirus; & ce fils s'appelle Thomas Dyafoirus, & non pas Cleante; & nous avons conclu ce Mariage-là ce matin, Monſieur Purgon, Monſieur Fleurant & moy, & demain ce gendre prétendu doit m'eſtre amené par ſon Pere. Qu'eſt-ce? vous voilà toute ébaubie?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon Pere, que je connois que vous avez parlé d'une perſonne, & que j'ay entendu une autre.

TOINETTE.

Quoy, Monſieur, vous auriez fait ce deſſein burleſque? & avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier voſtre Fille avec un Medecin?

ARGAN.

Oüy. Dequoy te meſles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE.

Mon Dieu tout doux, vous allez d'abord aux invectives. Eſt-ce que nous ne pouvons pas raiſonner enſemble ſans nous emporter? Là, parlons de ſang froid. Quelle eſt voſtre raiſon, s'il vous plaiſt, pour un tel Mariage?

ARGAN.

Ma raiſon eſt que, me voyant infirme, & ma-

lade comme je fuis, je veux me faire un gendre, & des alliez Medecins, afin de m'appuyer de bons fecours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les fources des remedes qui me font neceffaires, & d'eftre à mefme des confultations, & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien, voilà dire une raifon, & il y a plaifir à fe répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monfieur, mettez la main à la confcience. Eft-ce que vous eftes malade?

ARGAN.

Comment, coquine, fi je fuis malade? fi je fuis malade, impudente?

TOINETTE.

Hé bien oüy, Monfieur, vous eftes malade, n'ayons point de querelle là-deffus. Oüy, vous eftes fort malade, j'en demeure d'accord, & plus malade que vous ne penfez; voilà qui eft fait. Mais voftre Fille doit époufer un mary pour elle; & n'eftant point malade, il n'eft pas neceffaire de luy donner un Medecin.

ARGAN.

C'eft pour moy que je luy donne ce Medecin; & une Fille de bon naturel doit eftre ravie d'époufer ce qui eft utile à la fanté de fon Pere.

TOINETTE.

Ma foy, Monfieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un confeil?

ARGAN.

Quel eft-il ce confeil?

TOINETTE.

De ne point fonger à ce Mariage-là.

ARGAN.

Hé la raifon?

TOINETTE.

La raifon, c'eſt que voſtre Fille n'y confentira point.

ARGAN.

Elle n'y confentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma Fille?

TOINETTE.

Voſtre Fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monfieur Dyafoirus, ny de fon fils Thomas Dyafoirus, ny de tous les Dyafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ay affaire, moy, outre que le party eſt plus avantageux qu'on ne penfe, Monfieur Dyafoirus n'a que ce fils-là pour tout heritier; & de plus Monfieur Purgon, qui n'a ny femme, ny enfans, luy donne tout fon bien, en faveur de ce Mariage; & Monfieur Purgon eſt un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'eſtre fait fi riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente font quelque chofe, fans conter le bien du Pere.

TOINETTE.

Monfieur, tout cela eft bel & bon; mais j'en reviens toûjours-là. Je vous confeille entre-nous de luy choifir un autre mary, & elle n'eft point faite pour eftre Madame Dyafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moy, que cela foit.

TOINETTE.

Eh fy, ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment, que je ne dife pas cela?

TOINETTE.

Hé non.

ARGAN.

Et pourquoy ne le diray-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne fongez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle execute la parole que j'ay donnée.

TOINETTE.

Non, je fuis feure qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forceray bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dy-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettray dans un Convent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moy.

TOINETTE.

Bon.

ARGAN.

Comment, bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un Convent.

ARGAN.

Je ne la mettray point dans un Convent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Oüais, voicy qui eſt plaiſant. Je ne mettray pas ma Fille dans un Convent, ſi je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empeſchera?

TOINETTE.

Vous-meſme.

ARGAN.

Moy?

TOINETTE.

Oüy. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'auray.

TOINETTE.

Vous vous mocquez.

ARGAN.

Je ne me mocque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme, ou deux, des bras jettez au coû, un mon petit Papa mignon, prononcé tendrement, fera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oüy, oüy.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordray point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu je vous connois, vous estes bon naturellement.

ARGAN *avec emportement.*

Je ne suis point bon, & je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monſieur, vous ne ſongez pas que vous eſtes malade.

ARGAN.

Je luy commande abſolument de ſe preparer à prendre le mary que je dis.

TOINETTE.

Et moy je luy défens abſolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où eſt-ce donc que nous ſommes? & quelle audace eſt-ce-là à une coquine de Servante, de parler de la ſorte devant ſon Maiſtre?

TOINETTE.

Quand un Maiſtre ne ſonge pas à ce qu'il fait, une Servante bien ſenſée eſt en droit de le redreſſer.

ARGAN *court après Toinette.*

Ah! inſolente, il faut que je t'aſſomme.

TOINETTE *ſe ſauve de luy.*

Il eſt de mon devoir de m'oppoſer aux choſes qui vous peuvent des-honorer.

ARGAN *en colere, court après elle autour de ſa chaiſe ſon bâton à la main.*

Vien, vien, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *courant, & ſe ſauvant du coſté de la chaiſe où n'eſt pas Argan.*

Je m'intereſſe, comme je doy, à ne vous point laiſſer faire de folie.

ARGAN.

Chienne!

TOINETTE.

Non, je ne confentiray jamais à ce Mariage.

ARGAN.

Pendarde!

TOINETTE.

Je ne veux point qu'elle époufe voftre Thomas Dyafoirus.

ARGAN.

Carogne!

TOINETTE.

Et elle m'obeïra plûtoft qu'à vous.

ARGAN.

Angelique, tu ne veux pas m'arrefter cette coquine-là?

ANGELIQUE.

Eh, mon Pere, ne vous faites point malade.

ARGAN.

Si tu ne me l'arreftes, je te donneray ma malediction.

TOINETTE.

Et moy je la desheriteray, fi elle vous obeït.

ARGAN *fe jette dans fa chaife, eftant las de courir aprés elle.*

Ah! ah! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCENE VI.

BELINE, ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

Ah! ma femme approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mary?

ARGAN.

Venez-vous en icy à mon ſecours.

BELINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon amy.

ARGAN.

On vient de me mettre en colere.

BELINE.

Helas! pauvre petit mary. Comment donc mon amy?

ARGAN.

Voſtre coquine de Toinette eſt devenuë plus inſolente que jamais.

BELINE.

Ne vous paſſionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré une heure durant les chofes que je veux faire.

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne fuis point malade.

BELINE.

C'eft une impertinente.

ARGAN.

Vous fçavez, mon cœur, ce qui en eft.

BELINE.

Oüy, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Eh là, eh là.

ARGAN.

Elle eft caufe de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne fçay combien que je vous dis de me la chaffer.

BELINE.

Mon Dieu, mon fils, il n'y a point de Serviteurs, & de Servantes qui n'ayent leurs défauts.

On eſt contraint parfois de ſouffrir leurs mauvaiſes qualitez, à cauſe des bonnes. Celle-cy eſt adroite, ſoigneuſe, diligente, & ſur tout fidelle; & vous ſçavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Hola, Toinette.

TOINETTE.

Madame.

BELINE.

Pourquoy donc eſt-ce que vous mettez mon mary en colere?

TOINETTE *d'un ton doucereux.*

Moy, Madame, helas? je ne ſçay pas ce que vous me voulez dire, & je ne ſonge qu'à complaire à Monſieur en toutes choſes.

ARGAN.

Ah! la traiſtreſſe.

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner ſa Fille en mariage au fils de Monſieur Dyafoirus; je luy ay répondu que je trouvois le party avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un Convent.

BELINE.

Il n'y a pas grand mal à cela, & je trouve qu'elle a raiſon.

ARGAN.

Ah! mamour, vous la croyez; c'eſt une ſcelerate. Elle m'a dit cent inſolences.

BELINE.

Hé bien je vous crois, mon amy. Là remettez-

vous. Ecoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mary, je vous mettray dehors. C'a, donnez-moy son manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sçay comment. Enfoncez bien vostre bonnet jusques sur vos oreilles; il n'y a rien qui enrhume tant, que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moy.

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous que je mette cecy sous vous. Mettons celuy-cy pour vous appuyer, & celuy-là de l'autre costé. Mettons celuy-cy derriere vostre dos, & cet autre-là pour soûtenir vostre teste.

TOINETTE *luy mettant rudement un oreiller sur la teste, & puis fuyant.*

Et celuy-cy pour vous garder du serein.

ARGAN *se leve en colere, & jette tous les oreillers à Toinette.*

Ah! coquine, tu veux m'étouffer.

BELINE.

Eh là, eh là. Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN *tout essoufflé se jette dans sa chaise.*

Ah, ah, ah! je n'en puis plus.

BELINE

Pourquoy vous emporter ainsi? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoiſſez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moy; & il faudra plus de huit medecines, & de douze lavemens, pour reparer tout cecy.

BELINE.

Là, là, mon petit amy, appaiſez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous eſtes toute ma conſolation.

BELINE.

Pauvre petit fils.

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoiſtre l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ay dit, faire mon Teſtament.

BELINE.

Ah! mon amy, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne ſçaurois ſouffrir cette penſée; & le ſeul mot de Teſtament me fait treſſaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à voſtre Notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans, que j'ay amené avec moy.

ARGAN.

Faites-le donc entrer mamour.

BELINE.

Helas! mon amy, quand on ayme bien un mary, on n'eſt gueres en eſtat de ſonger à tout cela.

SCENE VII.

Cette Scene entiere n'est point dans les Editions precedentes de la Prose de Monsieur Moliere, la voicy restablie sur l'original de l'Autheur.

LE NOTAIRE, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siege, s'il vous plaist. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous estiez fort honneste homme, & tout-à-fait de ses amis; & je l'ay chargée de vous parler, pour un Testament que je veux faire.

BELINE.

Helas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

LE NOTAIRE.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, & le dessein où vous estes pour elle; & j'ay à vous dire là-dessus, que vous ne sçauriez rien donner à vostre femme par vostre Testament.

ARGAN.

Mais pourquoy?

LE NOTAIRE.

La Coûtume y resiste. Si vous estiez en païs de Droit écrit, cela se pourroit faire; mais à Paris, & dans les païs Coûtumiers, au moins dans la pluspart, c'est ce qui ne se peut, & la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme

conjoints par Mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du decés du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une Coûtume bien impertinente, qu'un mary ne puisse rien laisser à une femme, dont il est aymé tendrement, & qui prend de luy tant de soin. J'aurois envie de consulter mon Avocat, pour voir comment je pourrois faire.

LE NOTAIRE.

Ce n'est point à des Avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire severes là-dessus, & s'imaginent que c'est un grand crime, que de disposer en fraude de la Loy. Ce sont gens de difficultez, & qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes; qui ont des expediens pour passer doucement par dessus la Loy, & rendre juste ce qui n'est pas permis; qui sçavent applanir les difficultez d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la Coûtume, par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours; il faut de la facilité dans les choses, autrement nous ne ferions rien, & je ne donnerois pas un soû de nostre mestier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous estiez fort habile, & fort honneste homme. Com-

ment puis-je faire, s'il vous plaiſt, pour luy dôn-ner mon bien, & en fruſtrer mes enfans?

LE NOTAIRE.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choiſir doucement un amy intime de voſtre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par vôtre Teſtament tout ce que vous pouvez; & cet amy en ſuite luy rendra tout. Vous pouvez encore con-tracter un grand nombre d'obligations, non ſuſ-pectes, au profit de divers Creanciers, qui preſte-ront leur nom à voſtre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a eſté que pour luy faire plaiſir. Vous pouvez auſſi, pendant que vous eſtes en vie, mettre entre ſes mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu, il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus reſter au monde.

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Oüy, mon amy, ſi je ſuis aſſez mal-heureuſe, pour vous perdre.

ARGAN.

Ma chere femme!

BELINE.

La vie ne me ſera plus de rien.

ARGAN.

Mamour!

BELINE.

Et je ſuivray vos pas, pour vous faire connoiſtre la tendreſſe que j'ay pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Conſolez-vous je vous en prie.

LE NOTAIRE.

Ces larmes ſont hors de ſaiſon, & les choſes n'en ſont point encore-là.

BELINE.

Ah! Monſieur, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un mary, qu'on ayme tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'auray, ſi je meurs, mamie, c'eſt de n'avoir point un enfant de vous. Monſieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

LE NOTAIRE.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon Teſtament, mamour, de la façon que Monſieur dit; mais par précaution je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ay dans le lambris de mon alcove, & deux billets payables au porteur, qui me ſont dûs, l'un par Monſieur Damon, & l'autre par Monſieur Gerante.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah! combien dites-vous qu'il y a dans voſtre alcove?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah! de combien font les deux billets?

ARGAN.

Ils font, mamie, l'un de quatre mille francs, & l'autre de six.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon amy, ne me font rien, au prix de vous.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous que nous procedions au Testament?

ARGAN.

Oüy, Monsieur; mais nous ferons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moy, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCENE VIII.

Cette Scene n'est point dans les Editions precedentes de la Prose de Monsieur Moliere; la voicy restablie sur l'original de l'Autheur.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

Les voilà avec un Notaire, & j'ay oüy parler de Testament. Vostre belle-Mere ne s'endort point,

& c'eſt ſans doute quelque conſpiration contre vos intereſts, où elle pouſſe voſtre Pere.

ANGELIQUE.

Qu'il diſpoſe de ſon bien à ſa fantaiſie, pourveu qu'il ne diſpoſe point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les deſſeins violens que l'on fait ſur luy. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extremité où je ſuis.

TOINETTE.

Moy? vous abandonner, j'aymerois mieux mourir. Voſtre belle-Mere a beau me faire ſa confidente, & me vouloir jetter dans ſes intereſts, je n'ay jamais pû avoir d'inclination pour elle, & j'ay toûjours eſté de voſtre party. Laiſſez-moy faire, j'employray toute choſe pour vous ſervir; mais pour vous ſervir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zele que j'ay pour vous, & feindre d'entrer dans les ſentimens de voſtre Pere, & de voſtre belle-Mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cleante du Mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ay perſonne à employer à cet office, que le vieux uſurier Polichinelle, mon Amant, & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien deſpencer pour vous. Pour aujourd'huy il eſt trop tard; mais demain du grand matin, je l'envoiray querir, & il ſera ravy de...

BELINE.

Toinette.

TOINETTE.

Voilà qu'on m'appelle. Bonfoir. Repofez-vous fur moy.

Fin du premier Acte.

Le Theatre change & reprefente une Ville.





PREMIER INTERMEDE.

Polichinelle dans la nuit vient pour donner une Serenade à ſa Maiſtreſſe. Il eſt interrompu d'abord par des Violons, contre leſquels il ſe met en colere, & enſuite par le Guet composé de Muſiciens & de Danceurs.

POLICHINELLE.

O Amour, amour, amour, amour! pauvre Polichinelle, quelle Diable de fantaiſie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoy t'amuſes-tu, miſerable inſenſé que tu es? Tu quittes le ſoin de ton negoce, & tu laiſſes aller tes affaires à l'abandon. Tu ne manges plus, tu ne bois preſque plus, tu pers le repos de la nuit, & tout cela pour qui? Pour une Dragonne, franche Dragonne; une Diableſſe qui te rembarre, & ſe mocque de tout ce que tu peux luy dire. Mais il n'y a point à raiſonner là-deſſus: Tu le veux, amour; il faut eſtre fou comme beaucoup d'autres. Cela n'eſt pas le mieux du monde à un homme de mon âge: mais qu'y faire? on n'eſt pas ſage quand on veut, & les vieilles cervelles ſe démontent comme les jeunes.

Je viens voir ſi je ne pourray point adoucir ma tigreſſe par une Serenade. Il n'y a rien par fois qui ſoit ſi touchant qu'un Amant qui vient chanter ſes doleances aux gons & aux verroux

de la porte de sa Maiſtreſſe. Voicy dequoy accompagner ma voix. O nuit, ô chere nuit, porte mes plaintes amoureuſes juſques dans le lit de mon Inflexible.

Il chante ces paroles.

Notte e di v'amo e v'adoro,
Cerco un ſi per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò
Bell'ingrata jo morirò.

-oo-

Fra la ſperanza
S'affige il cuore,
In lontananza
Conſuma l'hore;
Si dolce inganno
Che mi figura
Breve l' affanno,
Ahi troppo dura.
Coſi per tropp' amar languiſco e muoro
Notte e dì v'amo e v'adoro,
Cerco un ſi per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata jo morirò,

-oo-

Se non dormite,
Almen penſate
Alle ferite
Ch'al cuor mi fate;
Deh almen fingete
ꝑ mio conforto,

Se m'uccidete,
D'haver il torto :
Vostra pietà mi scemarà il martoro.
Notte e dì v'amo e v'adoro,
Cerco un si per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata jo morirò.

Une vieille se presente à la feneſtre, & répond au Seignor Polichinelle en se mocquant de luy.

Zerbinetti ch'ogn' hor con finti sguardi,
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah che non m'ingannate.
Che gia so per prova,
Ch'in voi non si trova
Costanza ne fede ;
Oh quanto è pazza colei che vi crede.

-oo-

Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir fervidi
Più non m'infiammano ;
Vel'giuro a fe.
Zerbino misero,
Del vostro piangere
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere.
Credet' a me

Che già so per prova
Ch'in voi non si trova
Costanza ne fede;
Oh quanto è pazza colei che vi crede.

Violons.

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre icy ma voix?

Violons.

POLICHINELLE.

Paix-là, taisez-vous, Violons. Laissez-moy me plaindre à mon aise des cruautez de mon Inexorable.

Violons.

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je. C'est moy qui veux chanter.

Violons.

POLICHINELLE.

Paix-donc.

Violons.

POLICHINELLE.

Oüais!

Violons.

POLICHINELLE.

Ahy.

Violons.

POLICHINELLE.

Est-ce pour rire?

Violons.

POLICHINELLE.

Ah que de bruit.

Violons.

POLICHINELLE.

Le Diable vous emporte.

Violons.

POLICHINELLE.

J'enrage.

Violons.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas? Ah Dieu ſoit loüé.

Violons.

POLICHINELLE.

Encore?

Violons.

POLICHINELLE.

Peſte des Violons.

Violons.

POLICHINELLE.

La ſotte Muſique que voilà!

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE avec un Luth, dont il ne jouë que des lévres & de la langue, en disant, plin tan plan, &c.

Par ma foy cela me divertit. Poursuivez, Messieurs les Violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez. Je vous en prie. Voilà le moyen de les faire taire. La Musique est accoûtumée à ne point faire ce qu'on veut. Hò sus à nous. Avant que de chanter il faut que je prélude un peu, & jouë quelque piece, afin de mieux prendre mon ton. Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un Luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entens du bruit. Mettons mon Luth contre la porte.

ARCHERS, passans dans la ruë accourent au bruit qu'ils entendent, & demandent :

Qui va là, qui va là?

POLICHINELLE, tout bas.

Qui diable est-ce là? est-ce que c'est la mode de parler en Musique?

ARCHERS.

Qui va là, qui va là, qui va là?

POLICHINELLE épouvanté.

Moy, moy, moy.

ARCHERS.

Qui va là, qui va là? vous dis-je.

POLICHINELLE.

Moy, moy, vous dis-je.

ARCHERS.

Et qui toy, & qui toy?

POLICHINELLE.

Moy, moy, moy, moy, moy, moy.

ARCHERS.

Dy ton nom, dy ton nom, ſans davantage attendre.

POLICHINELLE, feignant d'eſtre bien hardy.

Mon nom eſt, va te faire pendre.

ARCHERS.

Icy camarades, icy.
Saiſiſſons l'inſolent qui nous répond ainſi.

ENTRÉE DE BALLET.

Tout le Guet vient qui cherche Polichinelle dans la nuit.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Qui va là?

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Qui ſont les coquins que j'entens?

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Euh!

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Holà mes laquais, mes gens.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Par la mort.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Par la ſang.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

J'en jetteray par terre.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Champagne, Poitevin, Picard, Baſque, Breton.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Donnez-moy mon Mouſqueton.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE fait ſemblant de tirer un coup de Piſtolet.

Pouë.

Ils tombent tous & s'enfuyent.

POLICHINELLE, en ſe mocquant.

Ah, ah, ah, ah, comme je leur ay donné l'épouvante. Voilà de ſottes gens d'avoir peur de moy qui ay peur des autres. Ma foy il n'eſt que de

jouër d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand Seigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper : Ah, ah, ah.

Les Archers se rapprochent, & ayant entendu ce qu'il disoit, ils le saisissent au collet.

ARCHERS.

Nous le tenons, à nous, Camarades, à nous,
Depeschez, de la lumiere.

BALLET.

Tout le Guet vient avec des lanternes.

ARCHERS.

Ah traistre, ah fripon, c'est donc vous,
Faquin, maraut, pendart, impudent, temeraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'estois yvre.

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre,
En prison viste, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Ie suis un Bourgeois de la Ville.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ay-je fait?

ARCHERS.

En prison viste, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moy aller.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Ie vous prie.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Eh!

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs...

ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaist.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Misericorde.

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre,
En prison viste, en prison.

POLICHINELLE.

Eh, n'est-il rien; Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames?

ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher,
Et nous sommes humains plus qu'on ne sçauroit croire,
Donnez-nous doucement six pistoles pour boire;
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Helas, Messieurs, je vous assure que je n'ay pas un sol sur moy.

ARCHERS.

Au deffaut de six pistoles,
Choisissez donc sans façon
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'est une necessité, & qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.

ARCHERS.

Allons, preparez-vous,
Et comptez bien les coups.

BALLET.

Les Archers Danſeurs luy donnent des croquignoles en cadence.

POLICHINELLE.

Un & deux. Trois & quatre. Cinq & ſix. Sept & huit. Neuf & dix. Onze & douze & treize, & quatorze & quinze.

ARCHERS.

Ah! ah! vous en voulez paſſer;
Allons, c'eſt à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah, Meſſieurs, ma pauvre teſte n'en peut plus, & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. I'ayme mieux encore les coups de bâtons, que de recommencer.

ARCHERS.

Soit, puiſque le bâton eſt pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

BALLET.

Les Archers Danſeurs luy donnent des coups de bâtons en cadence.

POLICHINELLE.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ah, ah, ah, je n'y ſçaurois plus reſiſter. Tenez, Meſſieurs, voilà ſix piſtoles que je vous donne.

ARCHERS.

Ah l'honneste homme! ah l'ame noble & belle!
Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bon-soir.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Vostre serviteur.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Tres-humble valet.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Iusqu'au revoir.

BALLET.

Ils dansent tous en réjoüissance de l'argent qu'ils ont receu.

Le Theatre change, & represente encore une Chambre.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TOINETTE, CLEANTE.

TOINETTE.

Que demandez-vous, Monſieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah, c'eſt vous? Quelle ſurpriſe! Que venez-vous faire ceans?

CLEANTE.

Sçavoir ma deſtinée; parler à l'aymable Angelique; conſulter les ſentimens de ſon cœur; & luy demander ſes reſolutions ſur ce Mariage fatal, dont on m'a averty.

TOINETTE.

Oüy, mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angelique; il y faut des myſteres, & l'on vous a dit l'étroite garde où elle eſt retenuë. Qu'on ne la laiſſe, ny ſortir, ny parler à perſonne, & que ce ne fut que la curioſité d'une vieille Tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette Comedie, qui donna lieu à la naiſſance

de voſtre paſſion, & nous nous ſommes bien gardez de parler de cette avanture.

CLEANTE.

Auſſi ne viens-je pas icy comme Cleante, & ſous l'apparence de ſon Amant, mais comme amy de ſon Maiſtre de Muſique, dont j'ay obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoye à ſa place.

TOINETTE.

Voicy ſon Pere. Retirez-vous un peu, & me laiſſez luy dire que vous eſtes-là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE, CLEANTE.

ARGAN.

Monſieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées, & douze venuës; mais j'ay oublié à luy demander, ſi c'eſt en long, ou en large.

TOINETTE.

Monſieur, voilà un...

ARGAN.

Parle bas, pendarde, tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne ſonges pas qu'il ne faut point parler ſi haut à des malades.

TOINETTE.

Je voulois vous dire Monſieur...

ARGAN.

Parle bas, te dy-je.

TOINETTE.

Monſieur...

Elle fait ſemblant de parler.

ARGAN.

Eh?

TOINETTE.

Je vous dis que...

Elle fait ſemblant de parler.

ARGAN.

Qu'eſt-ce que tu dis?

TOINETTE *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

Toinette fait ſigne à Cleante d'avancer.

CLEANTE.

Monſieur...

TOINETTE *raillant.*

Ne parlez pas ſi haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monſieur.

CLEANTE.

Monſieur, je ſuis ravy de vous trouver debout & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE *feignant d'eſtre en colere.*

Comment qu'il ſe porte mieux? cela eſt faux, Monſieur ſe porte toûjours mal.

CLEANTE.

J'ay oüy dire que Monſieur eſtoit mieux, & je luy trouve bon viſage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec voſtre bon viſage? Monſieur l'a fort mauvais, & ce ſont des impertinens qui vous ont dit qu'il eſtoit mieux. Il ne s'eſt jamais ſi mal porté.

ARGAN.

Elle a raiſon.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange, & boit tout comme les autres; mais cela n'empeſche pas qu'il ne ſoit fort malade.

ARGAN.

Cela eſt vray.

CLEANTE.

Monſieur, j'en ſuis au deſeſpoir. Je viens de la part du Maiſtre à chanter de Mademoiſelle vôtre Fille. Il s'eſt veu obligé d'aller à la Campagne pour quelques jours; & comme ſon amy intime, il m'envoye à ſa place pour luy continuer ſes leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vinſt à oublier ce qu'elle ſçait déja.

ARGAN.

Fort bien. Appellez Angelique.

TOINETTE.

Je croy, Monſieur, qu'il ſera mieux de mener Monſieur à ſa chambre.

ARGAN.

Non, faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra luy donner leçon, comme il faut, s'ils ne ſont en particulier.

ARGAN.

Si fait, ſi fait.

TOINETTE.

Monſieur, cela ne ſera que vous étourdir, & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'eſtat où vous eſtes, & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point, j'ayme la Muſique, & je ſeray bien aiſe de... Ah! la voicy. Allez vous-en voir, vous, ſi ma femme eſt habillée.

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

Venez, ma Fille, voſtre Maiſtre de Muſique eſt allé aux champs, & voilà une perſonne qu'il envoye à ſa place pour vous montrer.

ANGELIQUE.

Ah, Ciel!

ARGAN.

Qu'eſt-ce? D'où vient cette ſurpriſe?

ANGELIQUE.

C'eſt...

ARGAN.

Quoy? Qui vous émeut de la ſorte?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon Pere, une avanture ſurprenante qui ſe rencontre icy.

ARGAN.

Comment?

ANGELIQUE.

J'ay ſongé cette nuit que j'eſtois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une perſonne faite tout comme Monſieur, s'eſt preſentée à moy, à qui j'ay demandé ſecours, & qui m'eſt venu tirer de la peine où j'eſtois; & ma ſurpriſe a eſté grande, de voir inopinément en arrivant icy, ce que j'ay eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'eſt pas eſtre mal-heureux que d'occuper vôtre penſée, ſoit en dormant, ſoit en veillant; & mon bon-heur ſeroit grand ſans doute, ſi vous eſtiez dans quelque peine, dont vous me jugeaſſiez digne de vous tirer; & il n'y a rien que je ne fiſſe pour...

SCENE IV.

TOINETTE, CLEANTE, ANGELIQUE, ARGAN.

TOINETTE *par dériſion.*

Ma foy, Monſieur, je ſuis pour vous maintenant, & je me dédis de tout ce que je diſois hier. Voicy Monſieur Dyafoirus le Pere, & Monſieur Dyafoirus le Fils, qui viennent vous rendre viſite Que vous ſerez bien engendré! vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus ſpirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, & voſtre Fille va eſtre charmée de luy.

ARGAN *à Cleante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monſieur. C'eſt que je marie ma Fille, & voilà qu'on luy ameine ſon prétendu mary, qu'elle n'a point encore veu.

CLEANTE.

C'eſt m'honorer beaucoup, Monſieur, de vouloir que je ſois témoin d'une entrevëue ſi agreable.

ARGAN.

C'eſt le fils d'un habile Medecin, & le Mariage ſe fera dans quatre jours.

CLEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à ſon Maiſtre de Muſique, afin qu'il ſe trouve à la Nopce.

CLEANTE.

Je n'y manqueray pas.

ARGAN.

Je vous y prie auſſi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons qu'on ſe range, les voicy.

SCENE V.

MONSIEUR DYAFOIRUS, THOMAS DYAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

ARGAN *mettant la main à ſon bonnet ſans l'oſter.*

Monſieur Purgon, Monſieur, m'a défendu de découvrir ma teſte. Vous eſtes du métier, vous ſçavez les conſequences.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous ſommes dans toutes nos viſites pour porter ſecours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN.

Je reçois, Monſieur.

Ils parlent tous deux en meſme temps, s'interrompent & confondent.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous venons icy, Monſieur...

ARGAN.

Avec beaucoup de joye.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Mon fils Thomas, & moy.

ARGAN.

L'honneur que voûs me faites.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Vous témoigner, Monſieur.

ARGAN.

Et j'aurois fouhaité.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Le raviffement où nous fommes.

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites.

ARGAN.

Pour vous en affurer.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir.

ARGAN.

Mais vous fçavez, Monfieur.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monfieur.

ARGAN.

Ce que c'eft qu'un pauvre malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De voftre alliance.

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chofe.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Et vous affurer.

ARGAN.

Que de vous dire icy.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Que dans les chofes qui dépendront de noftre meftier.

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occaſions.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

De meſme qu'en toute autre.

ARGAN.

De vous faire connoiſtre, Monſieur.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous ferons toûjours preſts, Monſieur.

ARGAN.

Qu'il eſt tout à voſtre ſervice.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

A vous témoigner noſtre zele. *Il ſe retourne vers ſon fils, & luy dit :* Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DYAFOIRUS *eſt un grand beneſt nouvellement ſorty des Eſcoles, qui fait toutes choſes de mauvaiſe grace, & à contre-temps.*

N'eſt-ce pas par le Pere qu'il convient commencer ?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Oüy.

THOMAS DYAFOIRUS.

Monſieur, je viens ſalüer, reconnoiſtre, cherir, & reverer en vous un ſecond Pere ; mais un ſecond Pere, auquel j'oſe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choiſy. Il m'a reçeu par neceſſité ; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de luy eſt un ouvrage de ſon corps ; mais ce que je tiens de vous eſt un ouvrage de voſtre volonté ; & d'autant plus que les

facultez ſpirituelles, ſont au deſſus des corporelles, d'autant plus je vous dois, & d'autant plus je tiens precieuſe cette future filiation, dont je viens aujourd'huy vous rendre par avance les tres-humbles, & tres-reſpectueux hommages.

TOINETTE.

Vive les Colleges, d'où l'on ſort ſi habile homme.

THOMAS DYAFOIRUS.

Cela a-t-il bien eſté, mon Pere?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Optime.

ARGAN *à Angelique.*

Allons, ſaluez Monſieur.

THOMAS DYAFOIRUS.

Baiſeray-je?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Oüy, oüy.

THOMAS DYAFOIRUS *à Angelique.*

Madame, c'eſt avec juſtice, que le Ciel vous a concedé le nom de Belle-Mere, puiſque l'on...

ARGAN.

Ce n'eſt pas ma femme, c'eſt ma Fille à qui vous parlez.

THOMAS DYAFOIRUS.

Où donc eſt-elle?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DYAFOIRUS.

Attendray-je, mon Pere, qu'elle ſoit venuë?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Faites toûjours le compliment de Mademoiselle.

THOMÀS DYAFOIRUS.

Mademoiselle, ne plus, ne moins que la ſtatuë de Memnon, rendoit un ſon harmonieux, lors qu'elle venoit à eſtre éclairée des rayons du Soleil : Tout de meſme me ſens-je animé d'un doux tranſport à l'apparition du Soleil de vos beautez. Et comme les Naturaliſtes remarquent que la fleur nommée Heliotrope tourne ſans ceſſe vers cet Aſtre du jour, auſſi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toûjours vers les Aſtres reſplandiſſans de vos yeux adorables, ainſi que vers ſon Pôle unique. Souffrez donc, Mademoiſelle, que j'apende aujourd'huy à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne reſpire, & n'ambitionne autre gloire, que d'eſtre toute ſa vie, Mademoiſelle, voſtre tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidelle ſerviteur, & mary.

TOINETTE *en le raillant.*

Voilà ce que c'eſt que d'étudier, on apprend à dire de belles choſes.

ARGAN.

Eh! que dites-vous de cela?

CLEANTE.

Que Monſieur fait merveilles, & que s'il eſt auſſi bon Medecin, qu'il eſt bon Orateur, il y aura plaiſir à eſtre de ſes malades.

TOINETTE.

Aſſurement. Ce ſera quelque choſe d'admirable

s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons viste ma chaise, & des sieges à tout le monde. Mettez-vous-là, ma Fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur vostre fils, & je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas par ce que je suis son Pere, mais je puis dire que j'ay sujet d'estre content de luy, & que tous ceux qui le voyent, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ny ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns, mais c'est par-là que j'ay toûjours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de nostre Art. Lors qu'il estoit petit, il n'a jamais esté, ce qu'on appelle miévre, & éveillé. On le voyoit toûjours doux, paisible, & taciturne, ne disant jamais mot, & ne joüant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à luy apprendre à lire, & il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moy-mesme; les arbres tardifs, sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus mal-aisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus long-temps, & cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir Lors

que je l'envoyay au College il trouva de la peine; mais il ſe roidiſſoit contre les difficultez, & ſes Regens ſe loüoient toûjours à moy de ſon aſſiduité, & de ſon travail. Enfin, à force de battre le fer, il en eſt venu glorieuſement à avoir ſes Licences; & je puis dire ſans vanité, que depuis deux ans qu'il eſt ſur les bancs, il n'y a point de Candidat qui ait fait plus de bruit que luy dans toutes les diſputes de noſtre Ecole. Il s'y eſt rendu redoutable, & il ne s'y paſſe point d'Acte où il n'aille argumenter à outrance pour la propoſition contraire. Il eſt ferme dans la diſpute, fort comme un Turc ſur ſes principes; ne démord jamais de ſon opinion, & pourſuit un raiſonnement juſques dans les derniers recoins de la logique. Mais ſur toute choſe, ce qui me plaiſt en luy, & en quoy il ſuit mon exemple, c'eſt qu'il s'attache aveuglement aux opinions de nos Anciens, & que jamais il n'a voulu comprendre, ny écouter les raiſons, & les experiences des prétenduës découvertes de noſtre ſiecle, touchant la Circulation du ſang, & autres opinions de meſme farine.

THOMAS DYAFOIRUS. *Il tire une grande Theſe roulée de ſa poche, qu'il preſente à Angelique.*

J'ay contre les Circulateurs ſoûtenu une Theſe, qu'avec la permiſſion de Monſieur, j'oſe preſenter à Mademoiſelle, comme un hommage que je luy dois des prémices de mon eſprit.

ANGELIQUE.

Monſieur, c'eſt pour moy un meuble inutile, & je ne me connois pas à ces choſes-là.

TOINETTE.

Donnez, donnez, elle eſt toûjours bonne à prendre pour l'image, cela ſervira à parer noſtre chambre.

THOMAS DYAFOIRUS.

Avec la permiſſion auſſi de Monſieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours pour vous divertir la diſſection d'une Femme, ſurquoy je dois raiſonner.

TOINETTE.

Le divertiſſement ſera agreable. Il y en a qui donnent la Comedie à leurs Maiſtreſſes, mais donner une diſſection, eſt quelque choſe de plus galand.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Au reſte, pour ce qui eſt des qualitez requiſes, pour le Mariage & la propagation, je vous aſſure que ſelon les regles de nos Docteurs, il eſt tel qu'on le peut ſouhaiter. Qu'il poſſede en un degré loüable la vertu prolifique, & qu'il eſt du temperamment qu'il faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnez.

ARGAN.

N'eſt-ce pas voſtre intention, Monſieur, de le pouſſer à la Cour, & d'y ménager pour luy une charge de Medecin?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

A vous en parler franchement, noſtre Meſtier auprés des Grands ne m'a jamais paru agreable, & j'ay toûjours trouvé, qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public eſt

commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à perſonne, & pourveu que l'on ſuive le courant des regles de l'Art, on ne ſe met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprés des Grands, c'eſt que quand ils viennent à eſtre malades, ils veulent abſolument que leurs Medecins les gueriſſent.

TOINETTE.

Cela eſt plaiſant, & ils ſont bien impertinens de vouloir que vous autres Meſſieurs vous les gueriſſiez; vous n'eſtes point auprés d'eux pour cela; vous n'y eſtes que pour recevoir vos penſions, & leur ordonner des remedes, c'eſt à eux à guerir s'ils peuvent.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Cela eſt vray. On n'eſt obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN *à Cleante.*

Monſieur, faites un peu chanter ma Fille, devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monſieur, & il m'eſt venu en penſée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiſelle, une Scene d'un petit Opera qu'on a fait depuis peu. Tenez voilà vôtre Partie.

ANGELIQUE.

Moy?

CLEANTE.

Ne vous défendez point, s'il vous plaiſt, & me laiſſez vous faire comprendre ce que c'eſt que la

Scene que nous devons chanter. Je n'ay pas une voix à chanter; mais icy il fuffit que je me faffe entendre, & l'on aura la bonté de m'excufer par la neceffité où je me trouve, de faire chanter Mademoifelle.

ARGAN.

Les Vers en font-ils beaux?

CLEANTE.

C'eft proprement icy un petit Opera impromptu, & vous n'allez entendre chanter, que de la Profe cadencée, ou des manieres de Vers libres, tels que la paffion, & la neceffité peuvent faire trouver à deux perfonnes, qui difent les chofes d'eux-mefmes, & parlent fur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE *fous le nom d'un Berger, explique à fa Maiftreffe fon amour depuis leur rencontre, & enfuite ils s'appliquent leurs penfées l'un à l'autre, en chantant.*

Voicy le fujet de la Scene. Un Berger eftoit attentif aux beautez d'un Spectacle, qui ne faifoit que de commencer, lors qu'il fut tiré de fon attention, par un bruit qu'il entendit à fes coftez. Il fe retourne, & voit un brutal, qui de paroles infolentes mal-traitoit une Bergere. D'abord il prend les interefts d'un fexe à qui tous les hommes doivent hommage; & aprés avoir donné au brutal le chaftiment de fon infolence, il vient à la Bergere, & voit une jeune perfonne, qui des deux plus beaux yeux qu'il euft jamais veus, verfoit des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde.

Helas! dit-il en luy-mefme, eft-on capable d'outrager une perfonne fi aymable? Et quel inhumain, quel barbare ne feroit touché par de telles larmes? Il prend foin de les arrefter, ces larmes, qu'il trouve fi belles; & l'aymable Bergere prend foin en mefme temps de le remercier de fon leger fervice; mais d'une maniere fi charmante, fi tendre, & fi paffionnée, que le Berger n'y peut refifter, & chaque mot, chaque regard, eft un trait plein de flâme, dont fon cœur fe fent penetré. Eft-il, difoit-il, quelque chofe qui puiffe meriter les aymables paroles d'un tel remerciment? Et que ne voudroit-on pas faire; à quels fervices, à quels dangers, ne feroit-on pas ravy de courir, pour s'attirer un feul moment des touchantes douceurs d'une ame fi reconnoiffante? Tout le Spectacle paffe fans qu'il y donne aucune attention; mais il fe plaint qu'il eft trop court, parce qu'en finiffant il le fepare de fon adorable Bergere, & de cette premiere veuë, de ce premier moment il emporte chez luy tout ce qu'un amour de plufieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà auffi-toft à fentir tous les maux de l'abfence, & il eft tourmenté de ne plus voir ce qu'il a fi peu veu. Il fait tout ce qu'il peut pour fe redonner cette veuë, dont il conferve nuit & jour, une fi chere idée; mais la grande contrainte où l'on tient fa Bergere, luy en ofte tous les moyens. La violence de fa paffion le fait refoudre à demander en Mariage l'adorable beauté, fans laquelle il ne peut plus vivre, & il en obtient d'elle la permiffion, par un billet qu'il a l'adreffe de luy faire tenir. Mais

dans le mefme temps on l'avertit que le Pere de cette belle a conclu fon Mariage avec un autre, & que tout fe difpofe pour en celebrer la ceremonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce trifte Berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut fouffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il ayme entre les bras d'un autre, & fon amour au defefpoir luy fait trouver moyen de s'introduire dans la maifon de fa Bergere pour apprendre fes fentimens, & fçavoir d'elle la deftinée à laquelle il doit fe refoudre. Il y rencontre les apprefts de tout ce qu'il craint; il y voit venir l'indigne Rival, que le caprice d'un Pere oppofe aux tendreffes de fon amour. Il le voit triomphant, ce Rival ridicule auprés de l'aymable Bergere, ainfi qu'auprés d'une conquefte qui luy eft affurée, & cette veuë le remplit d'une colere, dont il a peine à fe rendre le maiftre. Il jette de douloureux regards fur celle qu'il adore, & fon refpect, & la prefence de fon Pere, l'empefchent de luy rien dire que des yeux. Mais enfin, il force toute contrainte, & le tranfport de fon amour l'oblige à luy parler ainfi.

Il chante.

Belle Philis, c'eft trop, c'eft trop fouffrir,
Rompons ce dur filence, & m'ouvrez vos penfées,
Apprenez-moy ma deftinée,
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGELIQUE *répond en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, trifte & mélancolique,
Aux apprefts de l'Hymen, dont vous vous allarmez,

Je leve au Ciel les yeux, je vous regarde, je soûpire,
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Oüais, je ne croyois pas que ma Fille fust si habile, que de chanter ainsi à Livre ouvert sans hesiter.

CLEANTE.

Helas! belle Philis,
Se pourroit-il, que l'amoureux Tircis,
Eust assez de bon-heur,
Pour avoir quelque place dans vostre cœur?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême,
Oüy, Tircis, je vous ayme.

CLEANTE.

Oh! parole pleine d'appas,
Ay-je bien entendu, helas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oüy, Tircis, je vous ayme.

CLEANTE.

De grace encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous ayme.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGELIQUE.

Je vous ayme, je vous ayme,
Oüy, Tircis, je vous ayme.

CLEANTE.

Dieux, Roys, qui ſous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer voſtre bon-heur au mien?
Mais, Philis, une penſée,
Vient troubler ce doux tranſport,
Un Rival, un Rival...

ANGELIQUE.

Ah! je le hay plus que la mort,
Et ſa preſence, ainſi qu'à vous
M'eſt un cruel ſupplice.

CLEANTE.

Mais un Pere à ſes vœux vous veut aſſujettir.

ANGELIQUE.

Plûtoſt, plûtoſt mourir,
Que de jamais y conſentir,
Plûtoſt, plûtoſt mourir, plûtoſt mourir.

ARGAN.

Et que dit le Pere à tout cela?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un ſot Pere, que ce Pere-là, de ſouffrir toutes ces ſottiſes-là, ſans rien dire.

CLEANTE.

Ah! mon amour...

ARGAN.

Non, non, en voilà aſſez. Cette Comedie-là eſt de fort mauvais exemple. Le Berger Tircis eſt un impertinent, & la Bergere Philis, une impudente, de parler de la ſorte devant ſon Pere.

Montrez-moy ce papier. Ha, ha. Où sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la Musique écrite?

CLEANTE.

Est-ce que vous ne sçavez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les Notes mesmes?

ARGAN.

Fort bien. Je suis vostre serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passez de vostre impertinent d'Opera.

CLEANTE.

J'ay creu vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah! voicy ma femme.

SCENE VI.

BELINE, ARGAN, TOINETTE, ANGELIQUE, MONSIEUR DYAFOIRUS, THOMAS DYAFOIRUS.

ARGAN.

Mamour, voilà le fils de Monsieur Dyafoirus.

THOMAS DYAFOIRUS *commence un compliment qu'il avoit étudié, & la memoire luy manquant il ne peut le continuer.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a

concedé le nom de belle-Mere, puisque l'on voit sur vostre visage...

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'estre venuë icy à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DYAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur vostre visage... puisque l'on voit sur vostre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma Periode, & cela m'a troublé la memoire.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Thomas, reservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, mamie, que vous eussiez esté icy tantost.

TOINETTE.

Ah ! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point esté au second Pere, à la statuë de Memnon, & à la fleur nommée Heliotrope.

ARGAN.

Allons, ma Fille, touchez dans la main de Monsieur, & luy donnez vostre foy comme à vostre mary.

ANGELIQUE.

Mon Pere.

ARGAN.

Hé bien, mon Pere. Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANGELIQUE.

De grace, ne precipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoistre, & de

voir naiſtre en nous l'un pour l'autre, cette inclination ſi neceſſaire à compoſer une union parfaite.

THOMAS DYAFOIRUS.

Quant à moy, Mademoiſelle, elle eſt déja toute née en moy, & je n'ay pas beſoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous eſtes ſi prompt, Monſieur, il n'en eſt pas de meſme de moy, & je vous avouë que voſtre merite n'a pas encore fait aſſez d'impreſſion dans mon ame.

ARGAN.

Ho bien, bien, cela aura tout le loiſir de ſe faire, quand vous ſerez mariez enſemble.

ANGELIQUE.

Eh mon Pere, donnez-moy du temps, je vous prie. Le Mariage eſt une chaîne, où l'on ne doit jamais ſoûmettre un cœur par force ; & ſi Monſieur eſt honneſte homme, il ne doit point vouloir accepter une perſonne, qui ſeroit à luy par contrainte.

THOMAS DYAFOIRUS.

Nego conſequentiam, Mademoiſelle ; & je puis eſtre honneſte homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monſieur voſtre Pere.

ANGELIQUE.

C'eſt un méchant moyen de ſe faire aymer de quelqu'un, que de luy faire violence.

THOMAS DYAFOIRUS.

Nous liſons, des Anciens, Mademoiſelle, que leur coûtume eſtoit d'enlever par force de la mai-

ſon des Peres les Filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne ſemblaſt pas que ce fuſt de leur conſentement, qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les Anciens, Monſieur, ſont les Anciens, & nous ſommes les gens de maintenant. Les grimaces ne ſont point neceſſaires dans noſtre ſiecle, & quand un Mariage nous plaiſt, nous ſçavons fort bien y aller, ſans qu'on nous y traiſne. Donnez-vous patience, ſi vous m'aymez, Monſieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DYAFOIRUS.

Oüy, Mademoiſelle, juſqu'aux intereſts de mon amour excluſivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'eſt d'eſtre ſoûmis aux volontez de celle qu'on ayme.

THOMAS DYAFOIRUS.

Diſtingo, Mademoiſelle ; dans ce qui ne regarde point ſa poſſeſſion, *Concedo ;* mais dans ce qui la regarde, *Nego.*

TOINETTE.

Vous avez beau raiſonner. Monſieur eſt frais émoulu du College, & il vous donnera toûjours voſtre reſte. Pourquoy tant reſiſter, & refuſer la gloire d'eſtre attachée au Corps de la Faculté?

BELINE.

Elle a peut-eſtre quelque inclination en teſte.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle ſeroit telle que la

raiſon, & l'honneſteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Oüais, je jouë icy un plaiſant perſonnage.

BELINE.

Si j'eſtois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à ſe marier, & je ſçay bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je ſçay, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontez que vous avez pour moy; mais peut-eſtre que vos conſeils ne feront pas aſſez heureux pour eſtre executez.

BELINE.

C'eſt que les Filles bien ſages, & bien honneſtes comme vous, ſe mocquent d'eſtre obeïſſantes, & ſoûmiſes aux volontez de leurs Peres. Cela eſtoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une Fille a des bornes, Madame, & la raiſon & les loix ne l'étendent point à toutes ſortes de choſes.

BELINE.

C'eſt à dire que vos penſées ne ſont que pour le Mariage; mais vous voulez choiſir un époux à voſtre fantaiſie.

ANGELIQUE.

Si mon Pere ne veut pas me donner un mary qui me plaiſe, je le conjureray, au moins, de ne me point forcer à en épouſer un que je ne puiſſe pas aymer.

ARGAN.

Meſſieurs, je vous demande pardon de tout cecy.

ANGELIQUE.

Chacun a ſon but en ſe mariant. Pour moy qui ne veux un mary que pour l'aymer veritablement, & qui pretends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avouë que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris ſeulement pour ſe tirer de la contrainte de leurs Parens, & ſe mettre en eſtat de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du Mariage un commerce de pur intereſt; qui ne ſe marient que pour gagner des Doüaires; que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épouſent, & courent ſans ſcrupule de mary en mary, pour s'approprier leurs dépoüilles. Ces perſonnes-là à la verité n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la perſonne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'huy bien raiſonnante, & je voudrois bien ſçavoir ce que vous voulez dire par-là.

ANGELIQUE.

Moy, Madame, que voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous eſtes ſi ſotte, mamie, qu'on ne ſçauroit plus vous ſouffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence, mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

Il n'eſt rien d'égal à voſtre inſolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgüeil, une impertinente preſomption qui fait hauſſer les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne ſervira de rien, je feray ſage en dépit de vous ; & pour vous oſter l'eſperance de pouvoir reüſſir dans ce que vous voulez, je vais m'oſter de voſtre veuë.

ARGAN.

Ecoute, il n'y a point de milieu à cela. Choiſy d'épouſer dans quatre jours, ou Monſieur, ou un Convent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangeray bien.

BELINE.

Je ſuis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ay une affaire en Ville, dont je ne puis me diſpenſer. Je reviendray bien-toſt.

ARGAN.

Allez mamour, & paſſez chez voſtre Notaire, afin qu'il expedie ce que vous ſçavez.

BELINE.

Adieu, mon petit amy.

ARGAN.

Adieu, mamie. Voilà une femme qui m'ayme... Cela n'eſt pas croyable.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous allons, Monſieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monſieur, de me dire un peu comment je ſuis.

MONSIEUR DYAFOIRUS *luy taſte le poux.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monſieur, pour voir ſi vous ſçaurez porter un bon jugement de ſon poux. *Quid dicis?*

THOMAS DYAFOIRUS.

Dico, que le poux de Monſieur, eſt le poux d'un homme qui ne ſe porte point bien.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DYAFOIRUS.

Qu'il eſt duriuſcule, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DYAFOIRUS.

Repouſſant.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Bene.

THOMAS DYAFOIRUS.

Et meſme un peu capriſant.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Optime.

THOMAS DYAFOIRUS.

Ce qui marque une intemperie dans le paranchyme ſplenique, c'eſt à dire la ratte.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non, Monfieur Purgon dit que c'eft mon foye, qui eft malade.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Eh oüy, qui dit paranchyme, dit l'un & l'autre, à caufe de l'étroite fympathie qu'ils ont enfemble, par le moyen du *vas breve du pylore,* & fouvent des *meats cholidoques.* Il vous ordonne fans doute de manger force rofty.

ARGAN.

Non, rien que du boüilly.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Eh oüy, rofty, boüilly, mefme chofe. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez eftre en de meilleures mains.

ARGAN.

Monfieur, combien eft-ce qu'il faut mettre de grains de fel dans un œuf?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les medicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Jufqu'au revoir, Monfieur.

SCENE VII.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

Je viens, mon fils, avant que de fortir, vous donner avis d'une chofe, à laquelle il faut que

vous preniez garde. En paſſant pardevant la chambre d'Angelique, j'ay veu un jeune homme avec elle, qui s'eſt ſauvé d'abord qu'il m'a veuë.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma Fille ?

BELINE.

Oüy. Voſtre petite Fille Loüyſon eſtoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la icy, mamour; envoyez-la icy. Ah! l'éfrontée; je ne m'étonne plus de ſa reſiſtance.

SCENE VIII.

LOUYSON, ARGAN.

LOUYSON.

Qu'eſt-ce que vous voulez, mon Papa, ma belle Maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oüy, venez ça. Avancez-là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moy. Eh!

LOUYSON.

Quoy, mon Papa ?

ARGAN.

La ?

LOUYSON.

Quoy ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUYSON.

Je vous diray, si vous voulez, pour vous desennuyer, le conte de peau-d'Asne, ou bien la Fable du Corbeau, & du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas-là ce que je demande.

LOUYSON.

Quoy donc?

ARGAN.

Ah! rusée, vous sçavez bien ce que je veux dire.

LOUYSON.

Pardonnez-moy, mon Papa.

ARGAN.

Est-ce-là comme vous m'obeïssez?

LOUYSON.

Quoy?

ARGAN.

Ne vous ay-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUYSON.

Oüy, mon Papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUYSON.

Oüy, mon Papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ay veu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien veu aujourd'huy?

LOUYSON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Non ?

LOUYSON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Aſſurement ?

LOUYSON.

Aſſurement.

ARGAN.

Oh ça, je m'en vay vous faire voir quelque choſe, moy.

Il va prendre une poignée de verges.

LOUYSON.

Ah ! mon Papa.

ARGAN.

Ah, ah, petite maſque, vous ne me dites pas que vous avez veu un homme dans la chambre de voſtre Sœur ?

LOUYSON.

Mon Papa.

ARGAN.

Voicy qui vous apprendra à mentir.

LOUYSON *ſe jette à genoux.*

Ah ! mon Papa, je vous demande pardon. C'eſt que ma Sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vay vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premierement que vous ayez le foüet pour avoir menty. Puis aprés nous verrons au reſte.

LOUYSON.

Pardon, mon Papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUYSON.

Mon pauvre Papa, ne me donnez pas le foüet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUYSON.

Au nom de Dieu, mon Papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN *la prenant pour la foüetter.*

Allons, allons.

LOUYSON.

Ah! mon Papa, vous m'avez blessée. Attendez je suis morte.

Elle contrefait la morte.

ARGAN.

Hola. Qu'est-ce-là? Loüyson, Loüyson. Ah! mon Dieu; Loüyson. Ah! ma Fille. Ah! malheureux, ma pauvre Fille est morte. Qu'ay-je fait, miserable? Ah! chiennes de verges. La peste soit des verges. Ah! ma pauvre Fille; ma pauvre petite Loüyson.

LOUYSON.

Là, là, mon Papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée. Oh ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-cy, pourveu que vous me disiez bien tout.

LOUYSON.

Ho, oüy, mon Papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins, car voilà un petit doigt qui ſçait tout, qui me dira ſi vous mentez.

LOUYSON.

Mais, mon Papa, ne dites pas à ma ſœur que je vous l'ay dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUYSON.

C'eſt, mon Papa, qu'il eſt venu un homme dans la chambre de ma Sœur comme j'y eſtois.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUYSON.

Je luy ay demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il eſtoit ſon Maiſtre à chanter.

ARGAN.

Hon, hon. Voilà l'affaire. Hé bien ?

LOUYSON.

Ma Sœur eſt venuë aprés.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUYSON.

Elle luy a dit ſortez, ſortez, ſortez, mon Dieu ſortez, vous me mettez au deſeſpoir.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUYSON.

Et luy, il ne vouloit pas ſortir.

ARGAN.

Qu'eſt-ce qu'il luy diſoit ?

LOUYSON.

Il luy disoit je ne sçay combien de choses.

ARGAN.

Et quoy encore?

LOUYSON.

Il luy disoit tout-cy, tout-ça, qu'il l'amoit bien, & qu'elle estoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis aprés?

LOUYSON.

Et puis aprés, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis aprés?

LOUYSON.

Et puis aprés, il luy baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis aprés?

LOUYSON.

Et puis aprés, ma belle Maman est venuë à la porte, & il s'est enfuy.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUYSON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. *Il met son doigt à son oreille.* Attendez. Eh! ah, ah; oüy? oh, oh; voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez veu, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUYSON.

Ah! mon Papa. Voſtre petit doigt eſt un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUYSON.

Non, mon Papa, ne le croyez pas, il ment, je vous aſſure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez vous-en, & prenez bien garde à tout, allez. Ah! il n'y a plus d'enfans. Ah! que d'affaires; je n'ay pas ſeulement le loiſir de ſonger à ma maladie. En verité je n'en puis plus.

Il ſe remet dans ſa chaiſe.

SCENE IX.

BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

Hé bien, mon Frere, qu'eſt-ce, comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah! mon Frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal?

ARGAN.

Oüy, je ſuis dans une foibleſſe ſi grande, que cela n'eſt pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui eſt fâcheux.

ARGAN.

Je n'ay pas feulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'eftois venu icy, mon Frere, vous propofer un party pour ma Niéce Angelique.

ARGAN *parlant avec emportement, & fe levant de fa chaife.*

Mon Frere, ne me parlez point de cette coquine-là. C'eft une frippone, une impertinente, une effrontée, que je mettray dans un Convent avant qu'il foit deux jours.

BERALDE.

Ah! voilà qui eft bien. Je fuis bien aife que la force vous revienne un peu, & que ma vifite vous faffe du bien. Oh ça, nous parlerons d'affaires tantoft. Je vous amene icy un divertiffement, que j'ay rencontré, qui diffipera voftre chagrin, & vous rendra l'ame mieux difpofée aux chofes que nous avons à dire. Ce font des Egyptiens veftus en Mores, qui font des danfes meflées de chanfons, où je fuis feur que vous prendrez plaifir, & cela vaudra bien une ordonnance de Monfieur Purgon. Allons.

Fin du fecond Acte.





SECOND INTERMEDE.

Le Frere du *Malade Imaginaire* luy améne pour le divertir, plusieurs Egyptiens & Egyptiennes vêtus en Mores, qui font des Danses entre-meslées de Chansons.

PREMIERE FEMME MORE.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

-oo-

Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flâme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

-oo-

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

-oo-

Ne perdez point ces precieux momens;
La beauté passe,

Le temps l'efface,
L'âge de glace
Vient à ſa place,
Qui nous oſte le gouſt de ces doux paſſe-temps.

-oo-

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeuneſſe ;
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendreſſe.

SECONDE FEMME MORE.

Quand d'aimer on nous preſſe,
A quoy ſongez-vous ?
Nos cœurs dans la jeuneſſe
N'ont vers la tendreſſe
Qu'un panchant trop doux ;
L'amour a pour nous prendre
De ſi doux attraits,
Que de ſoy, ſans attendre,
On voudroit ſe rendre
A ſes premiers traits :
Mais tout ce qu'on écoute,
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous couſte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

TROISIÉME FEMME MORE.

Il eſt doux à noſtre âge
D'aimer tendrement

Un Amant
Qui s'engage :
Mais s'il eſt volage
Helas! quel tourment!

QUATRIÉME FEMME MORE.

L'Amant qui ſe dégage
N'eſt pas le mal-heur,
La douleur
Et la rage;
C'eſt que le volage
Garde noſtre cœur.

SECONDE FEMME MORE.

Quel party faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs?

QUATRIÉME FEMME MORE.

Devons-nous nous y rendre
Malgré ſes rigueurs?

ENSEMBLE.

Oüy, ſuivons ſes ardeurs,
Ses tranſports, ſes caprices,
Ses douces langueurs;
S'il a quelques ſupplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Mores danſent enſemble, & font ſauter des Singes qu'ils ont amenez avec eux.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Cet Acte entier n'est point dans les Editions precedentes de la Prose de Monsieur Moliere ; le voicy restably sur l'original de l'Autheur.

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

Hé bien, mon Frere, qu'en dites-vous ? cela ne vaut-il pas bien une prise de caffe?

TOINETTE.

Hon, de bonne caffe est bonne.

BERALDE.

Oh ça, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble ?

ARGAN.

Un peu de patience, mon Frere, je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sçauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'abandonnez pas, s'il vous plaiſt, les intereſts de voſtre Niéce.

BERALDE.

J'emploiray toutes choſes pour luy obtenir ce qu'elle ſouhaite.

TOINETTE.

Il faut abſolument empeſcher ce Mariage extravagant, qu'il s'eſt mis dans la fantaiſie, & j'avois ſongé en moy-meſme, que ç'auroit eſté une bonne affaire, de pouvoir introduire icy un Medecin à noſtre poſte, pour le dégoûter de ſon Monſieur Purgon, & luy décrier ſa conduite. Mais comme nous n'avons perſonne en main pour cela, j'ay reſolu de joüer un tour de ma teſte.

BERALDE.

Comment?

TOINETTE.

C'eſt une imagination burleſque. Cela ſera peut-eſtre plus heureux que ſage. Laiſſez-moy faire; agiſſez de voſtre coſté. Voicy noſtre homme.

SCENE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous voulez bien, mon Frere, que je vous demande avant toute chofe, de ne vous point échauffer l'efprit dans noftre converfation.

ARGAN.

Voilà qui eft fait.

BERALDE.

De répondre fans nulle aigreur aux chofes que je pourray vous dire.

ARGAN.

Oüy.

BERALDE.

Et de raifonner enfemble fur les affaires dont nous avons à parler, avec un efprit détaché de toute paffion.

ARGAN.

Mon Dieu oüy. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient, mon Frere, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une Fille; car je ne conte pas la petite : D'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un Convent?

ARGAN.

D'où vient, mon Frere, que je fuis maiftre dans ma famille, pour faire ce que bon me femble?

BERALDE.

Voftre femme ne manque pas de vous confeiller de vous défaire ainfi de vos deux Filles, & je ne doute point, que par un efprit de charité elle ne fuft ravie de les voir toutes deux bonnes Religieufes.

ARGAN.

Oh ça, nous y voicy. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'eft elle qui fait tout le mal, & tout le monde luy en veut.

BERALDE.

Non, mon Frere, laiffons-la là; c'eft une femme qui a les meilleures intentions du monde pour voftre famille, & qui eft détachée de toute forte d'intereft; qui a pour vous une tendreffe merveilleufe, & qui montre pour vos enfans, une affection & une bonté, qui n'eft pas concevable, cela eft certain. N'en parlons point, & revenons à voftre Fille. Sur quelle penfée, mon Frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un Medecin?

ARGAN.

Sur la penfée, mon Frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'eft point-là, mon Frere, le fait de voftre Fille, & il fe prefente un party plus fortable pour elle.

ARGAN.

Oüy, mais celuy-cy mon Frere, eft plus fortable pour moy.

BERALDE.

Mais le mary qu'elle doit prendre, doit-il eftre, mon Frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit eftre, mon Frere, & pour elle, & pour moy, & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ay befoin.

BERALDE.

Par cette raifon-là, fi voftre petite eftoit grande, vous luy donneriez en mariage un Apothiquaire.

ARGAN.

Pourquoy non?

BERALDE.

Eft-il poffible que vous ferez toûjours embeguiné de vos Apothiquaires, & de vos Medecins, & que vous vouliez eftre malade en dépit des gens, & de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon Frere?

BERALDE.

J'entens, mon Frere, que je ne vois point d'homme, qui foit moins malade que vous, & que je ne demanderois point une meilleure conftitution que la voftre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien compofé; c'eft qu'avec tous les foins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de voftre temperamment, & que vous n'eftes point crevé de toutes les medecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais ſçavez-vous, mon Frere, que c'eſt cela qui me conſerve, & que Monſieur Purgon dit que je ſuccomberois, s'il eſtoit ſeulement trois jours, ſans prendre ſoin de moy?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de ſoin de vous, qu'il vous envoyera en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raiſonnons un peu, mon Frere. Vous ne croyez donc point à la Medecine?

BERALDE.

Non, mon Frere, & je ne voy pas que pour ſon ſalut, il ſoit neceſſaire d'y croire.

ARGAN.

Quoy vous ne tenez pas veritable une choſe établie par tout le monde, & que tous les ſiecles ont reverée?

BERALDE.

Bien loin de la tenir veritable, je la trouve entre nous, une des plus grandes folies qui ſoit parmy les hommes; & à regarder les choſes en Philoſophe, je ne voy point de plus plaiſante mommerie; je ne voy rien de plus ridicule, qu'un homme qui ſe veut meſler d'en guerir un autre.

ARGAN.

Pourquoy ne voulez-vous pas, mon Frere, qu'un homme en puiſſe guerir un autre?

BERALDE.

Par la raiſon, mon Frere, que les reſſorts de

nôtre machine font des myfteres jufques icy, où les hommes ne voyent goute; & que la nature nous a mis au devant des yeux des voiles trop épais pour y connoiftre quelque chofe.

ARGAN.

Les Medecins ne fçavent donc rien à voftre conte?

BERALDE.

Si fait, mon Frere. Ils fçavent la plufpart de fort belles humanitez; fçavent parler en beau Latin, fçavent nommer en Grec toutes les maladies, les definir, & les divifer; mais pour ce qui eft de les guerir, c'eft ce qu'ils ne fçavent point du tout.

ARGAN.

Mais toûjours faut-il demeurer d'accord, que fur cette matiere les Medecins en fçavent plus que les autres.

BERALDE.

Ils fçavent, mon Frere, ce que je vous ay dit, qui ne guerit pas de grand'chofe, & toute l'excellence de leur Art confifte en un pompeux galimatias, en un fpecieux babil, qui vous donne des mots pour des raifons, & des promeffes pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon Frere, il y a des gens auffi fages, & auffi habiles que vous; & nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux Medecins.

BERALDE.

C'eft une marque de la foibleffe humaine, & non pas de la verité de leur Art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les Medecins croyent leur Art veritable, puis qu'ils s'en fervent pour eux-mefmes.

BERALDE.

C'eft qu'il y en a parmy eux, qui font eux-mefmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, & d'autres qui en profitent fans y eftre. Voftre Monfieur Purgon, par exemple, n'y fçait point de fineffe; c'eft un homme tout Medecin, depuis la tefte jufqu'aux pieds. Un homme qui croit à fes regles, plus qu'à toutes les démonftrations des Mathematiques, & qui croyroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obfcur dans la Medecine, rien de douteux, rien de difficile; & qui avec une impetuofité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de fens commun & de raifon, donne au travers des purgations & des faignées, & ne balance aucune chofe. Il ne luy faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'eft de la meilleure foy du monde, qu'il vous expediera, & il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à fa femme & à fes enfans, & ce qu'en un befoin il feroit à luy-mefme.

ARGAN.

C'eft que vous avez, mon Frere, une dent de ait côntre luy. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on eft malade?

BERALDE.

Rien, mon Frere.

ARGAN.

Rien?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-mesme, quand nous la laiffons faire, fe tire doucement du defordre où elle eft tombée. C'eft noftre inquietude, c'eft noftre impatience qui gafte tout, & prefque tous les hommes meurent de leurs remedes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon Frere, qu'on peut ayder cette nature par de certaines chofes.

BERALDE.

Mon Dieu, mon Frere, ce font pures idées, dont nous aymons à nous repaiftre; & de tout temps il s'eft gliffé parmy les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, & qu'il feroit à fouhaiter qu'elles fuffent veritables. Lors qu'un Medecin vous parle d'ayder, de fecourir, de foulager la nature, de luy ofter ce qui luy nuit, & luy donner ce qui luy manque, de la reftablir, & de la remettre dans une pleine facilité de fes fonctions : Lors qu'il vous parle de rectifier le fang, de temperer les entrailles, & le cerveau, de dégonfler la ratte, de racommoder la poitrine, de reparer le foye, de fortifier le cœur, de rétablir & conferver la chaleur naturelle, & d'avoir des fecrets pour étendre la vie à de longues années; il vous dit juftement le Roman de la Medecine. Mais quand vous en

venez à la verité, & à l'experience, vous ne trouvez rien de tout cela, & il en eſt comme de ces beaux ſonges, qui ne vous laiſſent au réveil que le déplaiſir de les avoir creus.

ARGAN.

C'eſt à dire, que toute la ſcience du monde eſt renfermée dans voſtre teſte, & vous voulez en ſçavoir plus que tous les grands Medecins de nôtre ſiecle.

BERALDE.

Dans les diſcours, & dans les choſes, ce ſont deux ſortes de perſonnes, que vos grands Medecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Hoy. Vous eſtes un grand Docteur, à ce que je voy, & je voudrois bien qu'il y euſt icy quelqu'un de ces Meſſieurs pour rembarrer vos raiſonnemens, & rabaiſſer voſtre caquet.

BERALDE.

Moy, mon Frere, je ne prens point à tâche de combatre la Medecine, & chacun à ſes perils, & fortune, peut croire tout ce qu'il luy plaiſt. Ce que j'en dis n'eſt qu'entre nous, & j'aurois ſouhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous eſtes; & pour vous divertir vous mener voir ſur ce chapitre quelqu'une des Comedies de Moliere.

ARGAN.

C'eſt un bon impertinent que voſtre Moliere

avec ses Comedies, & je le trouve bien plaisant d'aller joüer d'honnestes gens comme les Medecins.

BERALDE.

Ce ne sont point les Medecins qu'il jouë, mais le ridicule de la Medecine.

ARGAN.

C'est bien à luy à faire de se mesler de contrôler la Medecine; voilà un bon nigaut, un bon impertinent, de se mocquer des consultations & des ordonnances, de s'attaquer au Corps des Medecins, & d'aller mettre sur son Theatre des personnes venerables comme ces Messieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses Professions des hommes? On y met bien tous les jours les Princes & les Roys, qui sont d'aussi bonne maison que les Medecins.

ARGAN.

Par la mort-non-de-diable, si j'estois que des Medecins, je me vangerois de son impertinence, & quand il sera malade je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne luy ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement; & je luy dirois, creve, creve, cela t'apprendra une autre fois à te joüer à la Faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colere contre luy.

ARGAN.

Oüy, c'est un mal-avisé, & si les Medecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il fera encore plus fage que vos Medecins, car il ne leur demandera point de fecours.

ARGAN.

Tant pis pour luy, s'il n'a point recours aux remedes.

BERALDE.

Il a fes raifons pour n'en point vouloir, & il foûtient que cela n'eft permis qu'aux gens vigoureux & robuftes, & qui ont des forces de refte pour porter les remedes avec la maladie; mais que pour luy il n'a juftement de la force, que pour porter fon mal.

ARGAN.

Les fottes raifons que voilà. Tenez, mon Frere, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon Frere, & pour changer de difcours, je vous diray que fur une petite repugnance que vous témoigne voftre Fille, vous ne devez point prendre les refolutions violentes de la mettre dans un Convent. Que pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas fuivre aveuglement la paffion qui vous emporte, & qu'on doit fur cette matiere s'accommoder un peu à l'inclination d'une Fille, puifque c'eft pour toute la vie, & que de-là dépend tout le bon-heur d'un Mariage.

SCENE IV.

MONSIEUR FLEURANT *une ſeringue à la main*, ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Ah! mon Frere, avec voſtre permiſſion.

BERALDE.

Comment, que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là, ce ſera bien-toſt fait.

BERALDE.

Vous vous moquez. Eſt-ce que vous ne ſçauriez eſtre un moment ſans lavement, ou ſans medecine? Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monſieur Fleurant, à ce ſoir, ou à demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT *à Beralde.*

Dequoy vous meſlez-vous de vous oppoſer aux ordonnances de la Medecine, & d'empeſcher Monſieur de prendre mon clyſtere; vous eſtes bien plaiſant d'avoir cette hardieſſe-là?

BERALDE.

Allez, Monſieur, on voit bien que vous n'avez pas accoûtumé de parler à des viſages.

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainſi ſe joüer des remedes,

& me faire perdre mon temps. Je ne ſuis venu icy que ſur une bonne ordonnance, & je vay dire à Monſieur Purgon, comme on m'a empeſché d'executer ſes ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

ARGAN.

Mon Frere, vous ſerez cauſe icy de quelque mal-heur.

BERALDE.

Le grand mal-heur de ne pas prendre un lavement, que Monſieur Purgon a ordonné. Encore un coup, mon Frere, eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas moyen de vous guerir de la maladie des Medecins, & que vous vouliez eſtre toute voſtre vie enſevely dans leurs remedes?

ARGAN.

Mon Dieu, mon Frere, vous en parlez comme un homme qui ſe porte bien; mais ſi vous eſtiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il eſt aiſé de parler contre la Medecine, quand on eſt en pleine ſanté.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous?

ARGAN.

Vous me feriez enrager; Je voudrois que vous l'euſſiez, mon mal, pour voir ſi vous jaſeriez tant. Ah! voicy Monſieur Purgon.

SCENE V.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON.

Je viens d'apprendre là bas à la porte de jolies nouvelles. Qu'on ſe mocque icy de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le remede que j'avois preſcrit.

ARGAN.

Monſieur, ce n'eſt pas...

MONSIEUR PURGON.

Voilà une hardieſſe bien grande, une étrange rebellion d'un malade contre ſon Medecin.

TOINETTE.

Cela eſt épouvantable.

MONSIEUR PURGON.

Un clyſtere que j'avois pris plaiſir à compoſer moy-meſme.

ARGAN.

Ce n'eſt pas moy...

MONSIEUR PURGON.

Inventé, & formé dans toutes les regles de l'Art.

TOINETTE.

Il a tort.

MONSIEUR PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon Frere?

MONSIEUR PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN.

C'eſt luy...

MONSIEUR PURGON.

C'eſt une action exorbitante.

TOINETTE.

Cela eſt vray.

MONSIEUR PURGON.

Un attentat énorme contre la Medecine.

ARGAN.

Il eſt cauſe...

MONSIEUR PURGON.

Un crime de leze-Faculté, qui ne ſe peut aſſez punir.

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

MONSIEUR PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'eſt mon Frere...

MONSIEUR PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.

Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON.

Et que pour finir toute liaiſon avec vous, voilà

la donation que je faisois à mon Neveu en faveur du Mariage.

ARGAN.

C'est mon Frere qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON.

Méprifer mon clystere?

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vay le prendre.

MONSIEUR PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fust peu.

TOINETTE.

Il ne le merite pas.

MONSIEUR PURGON.

J'allois nettoyer vostre corps, & en évacuer entierement les mauvaises humeurs.

ARGAN.

Ah mon Frere!

MONSIEUR PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de medecines, pour vuider le fond du sac.

TOINETTE.

Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON.

Mais puisque vous n'avez pas voulu guerir par mes mains.

ARGAN.

Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON.

Puisque vous vous estes soustrait de l'obeïssance que l'on doit à son Medecin.

TOINETTE.

Cela crie vangeance.

MONSIEUR PURGON.

Puisque vous vous estes déclaré rebelle aux remedes que je vous ordonnois.

ARGAN.

Hé point du tout.

MONSIEUR PURGON.

J'ay à vous dire que je vous abandonne à vostre mauvaise constitution, à l'intemperie de vos entrailles, à la corruption de vostre sang, à l'acreté de vostre bile, & à la fœculence de vos humeurs.

TOINETTE.

C'est fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

MONSIEUR PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un estat incurable.

ARGAN.

Ah! misericorde.

MONSIEUR PURGON.

Que vous tombiez dans la Bradypépsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De la Bradypépsie dans la Dyspépsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De la Dyfpépfie dans l'Apépfie.

ARGAN.

Monfieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De l'Apépfie dans la Lienterie.

ARGAN.

Monfieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De la Lienterie dans la Dyffenterie.

ARGAN.

Monfieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De la Dyffenterie dans l'Hidropifie

ARGAN.

Monfieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

Et de l'Hidropifie dans la privation de la vie, où vous aura conduit voftre folie.

SCENE VI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Ah! mon Dieu, je fuis mort. Mon Frere vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoy? qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je fens déja que la Medecine fe vange.

BERALDE.

Ma foy, mon Frere, vous eftes fou, & je ne voudrois pas pour beaucoup de chofes qu'on vous vift faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-mefme; & ne donnez point tant à voftre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon Frere, les étranges maladies, dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le fimple homme que vous eftes!

ARGAN.

Il dit que je deviendray incurable avant qu'il foit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la chofe? Eft-ce un Oracle qui a parlé? Il femble à vous entendre, que Monfieur Purgon tienne dans fes mains le filet de vos jours, & que d'authorité fuprême il vous l'allonge, & vous le racourciffe comme il luy plaift. Songez que les principes de voftre vie font en vous-mefme, & que le courroux de Monfieur Purgon eft auffi peu capable de vous faire mourir, que fes remedes de vous faire vivre. Voicy une avanture fi vous voulez à vous défaire des Medecins, ou fi vous eftes né à ne pouvoir vous en paffer, il eft aifé d'en avoir un autre,

avec lequel, mon Frere, vous puiſſiez courir un peu moins de riſque.

ARGAN.

Ah! mon Frere, il ſçait tout mon temperamment, & la maniere dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avoüer que vous eſtes un homme d'une grande prévention, & que vous voyez les choſes avec d'étranges yeux.

SCENE VII.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Monſieur, voilà un Medecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel Medecin?

TOINETTE.

Un Medecin de la Medecine.

ARGAN.

Je te demande qui il eſt?

TOINETTE.

Je ne le connois pas; mais il me reſſemble comme deux goutes d'eau, & ſi je n'eſtois ſeure que ma Mere eſtoit honneſte femme, je dirois que ce ſeroit quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fay-le venir.

BERALDE.

Vous eftes fervy à fouhait. Un Medecin vous quitte, un autre fe prefente.

ARGAN.

J'ay bien peur que vous ne foyez caufe de quelque mal-heur.

BERALDE.

Encore! Vous en revenez toûjours-là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ay fur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces...

SCENE VIII.

TOINETTE *en Medecin.* ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Monfieur, agréez que je vienne vous rendre vifite, & vous offrir mes petits fervices pour toutes les faignées, & les purgations, dont vous aurez befoin.

ARGAN.

Monfieur, je vous fuis fort obligé. Par ma foy, voilà Toinette elle-mefme.

TOINETTE.

Monfieur, je vous prie de m'excufer, j'ay oublié de donner une commiffion à mon Valet, je reviens tout à l'heure.

ARGAN.

Eh! ne diriez-vous pas que c'eft effectivement Toinette?

BERALDE.

Il eſt vray que la reſſemblance eſt tout-à-fait grande. Mais ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a veu de ces ſortes de choſes, & les Hiſtoires ne ſont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moy j'en ſuis ſurpris, &...

SCENE IX.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE *quitte ſon habit de Medecin ſi promptement, qu'il eſt difficile de croire que ce ſoit elle qui a paru en Medecin.*

Que voulez-vous, Monſieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appellée?

ARGAN.

Moy? non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu icy pour voir comme ce Medecin te reſſemble.

TOINETTE *en ſortant dit:*

Oüy, vrayment, j'ay affaire là bas, & je l'ay aſſez veu.

ARGAN.

Si je ne les voyois tous deux, je croyrois que ce n'eſt qu'un.

BERALDE.

J'ay leu des choſes ſurprenantes de ces ſortes de reſſemblances, & nous en avons veu de nôtre temps, où tout le monde s'eſt trompé.

ARGAN.

Pour moy j'aurois eſté trompé à celle-là, & j'aurois juré que c'eſt la meſme perſonne.

SCENE X.

TOINETTE *en Medecin.* ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Monſieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN.

Cela eſt admirable!

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaiſt, la curioſité que j'ay euë de voir un illuſtre malade comme vous eſtes, & voſtre reputation qui s'étend par tout, peut excuſer la liberté que j'ay priſe.

ARGAN.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur.

TOINETTE.

Je voy, Monſieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARGAN.

Je croy que tout au plus vous pouvez avoir vingt-fix, ou vingt-fept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ay quatre vingt-dix.

ARGAN.

Quatre vingt-dix?

TOINETTE.

Oüy. Vous voyez un effet des fecrets de mon Art, de me conferver ainfi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foy voilà un beau jeune Vieillard pour quatre vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je fuis Medecin paffager, qui vais de Ville en Ville, de Province en Province, de Royaume en Royaume, pour chercher d'illuftres matieres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands, & beaux fecrets que j'ay trouvez dans la Medecine. Je dédaigne de m'amufer à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatifme & défluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs, & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fiévres continuës, avec des tranfports au cerveau, de bonnes fiévres pourprées, de bonnes peftes, de bonnes hidropifies formées, de bonnes pleurefies, avec des inflammations de poitrine, c'eft-là que je me plais, c'eft-là que je triomphe; & je voudrois, Monfieur, que vous euf-

ſiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fuſſiez abandonné de tous les Medecins, deſeſperé, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remedes, & l'envie que j'aurois de vous rendre ſervice.

ARGAN.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, des bontez que vous avez pour moy.

TOINETTE.

Donnez-moy voſtre poux. Allons donc que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous feray bien aller comme vous devez. Hoy, ce poux-là fait l'impertinent; je voy bien que vous ne me connoiſſez pas encore. Qui eſt voſtre Medecin?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'eſt point écrit ſur mes tablettes entre les grands Medecins. Dequoy, dit-il, que vous eſtes malade?

ARGAN.

Il dit que c'eſt du foye, & d'autres diſent que c'eſt de la ratte.

TOINETTE.

Ce ſont tous des ignorans, c'eſt du poulmon que vous eſtes malade.

ARGAN.

Du poulmon?

TOINETTE.

Oüy. Que ſentez-vous?

ARGAN.

Je ſens de temps en temps des douleurs de teſte.

TOINETTE.

Juftement, le poulmon.

ARGAN.

Il me femble parfois que j'ay un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poulmon.

ARGAN.

J'ay quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poulmon.

ARGAN.

Je fens parfois des laffitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poulmon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme fi c'eftoit des coliques.

TOINETTE.

Le poulmon. Vous avez appetit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Oüy, Monfieur.

TOINETTE.

Le poulmon. Vous aymez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oüy, Monfieur.

TOINETTE.

Le poulmon. Il vous prend un petit fommeil

aprés le repas, & vous estes bien aise de dormir?

ARGAN.

Oüy, Monsieur.

TOINETTE.

Le poulmon, le poulmon, vous dis-je. Que vous ordonne vostre Medecin pour vostre nourriture?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des boüillons.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et ſur tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire voſtre vin pur; & pour épaiſſir voſtre ſang qui eſt trop ſubtil, il faut manger de bon gros Bœuf, de bon gros Porc, de bon fromage de Hollande, du gruau & du ris, & des marons & des oublies, pour coler & conglutiner. Voſtre Medecin eſt une beſte. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendray vous voir de temps en temps, tandis que je feray en cette Ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, ſi j'eſtois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoy?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à ſoy toute la nourriture, & qu'il empeſche ce coſté-là de profiter?

ARGAN.

Oüy, mais j'ay beſoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez-là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'estois en vostre place.

ARGAN.

Crever un œil?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & luy dérobe sa nourriture? Croyez-moy, faites-vous-le crever au plûtost, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter si-tost, mais il faut que je me trouve à une grande Consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oüy, pour aviser, & voir ce qu'il auroit falu luy faire pour le guerir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous sçavez que les malades ne reconduisent point.

BERALDE.

Voilà un Medecin vrayment, qui paroist fort habile.

ARGAN.

Oüy, mais il va un peu bien viste.

BERALDE.

Tous les grands Medecins font comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux? J'ayme bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle operation, de me rendre borgne & manchot!

SCENE XI.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Allons, allons, je suis vostre servante. Je n'ay pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Vostre Medecin, ma foy, qui me vouloit tâter le poux.

ARGAN.

Voyez un peu à l'âge de quatre-vingt dix ans.

BERALDE.

Oh ça, mon Frere, puisque voilà vostre Monsieur Purgon broüillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du party, qui s'offre pour ma Niéce?

ARGAN.

Non, mon Frere, je veux la mettre dans un Convent, puis qu'elle s'est opposée à mes volontez. Je voy bien qu'il y a quelque amourette là-

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il? Etendez-vous-là seulement. *Bas.* Il y aura plaisir à confondre vostre Frere. Voicy Madame. Tenez-vous bien.

SCENE XII.

BELINE, TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE *s'écrie.*

Ah! mon Dieu! ah mal-heur! quel étrange accident!

BELINE.

Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE.

Ah, Madame!

BELINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Vostre mary est mort.

BELINE.

Mon mary est mort?

TOINETTE.

Helas oüy. Le pauvre défunt est trépassé.

BELINE.

Assurement?

TOINETTE.

Assurement. Personne ne sçait encore cet accident-là, & je me suis trouvé icy toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BELINE.

Le Ciel en soit loüé. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE.

Je pensois, Madame, qu'il falust pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, & dequoy servoit-il sur la terre? un homme incommode à tout le monde, mal propre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une medecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toûjours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatigant sans cesse les gens, & grondant jour & nuit Servantes, & Valets.

TOINETTE.

Voilà une belle Oraison funebre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aydes à executer mon dessein, & tu peux croire qu'en me servant ta recompense est seure. Puisque par un bon-heur personne n'est encore averty de la chose, portons-le dans son lit, & tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir, & il n'est pas juste que j'aye passé sans fruit auprés

de luy mes plus belles années. Vien, Toinette, prenons auparavant toutes ſes clefs.

ARGAN *ſe levant bruſquement.*

Doucement.

BELINE *ſurpriſe, & épouvantée.*

Ahy!

ARGAN.

Oüy, Madame ma femme, c'eſt ainſi que vous m'aymez?

TOINETTE.

Ah, ah, le défunt n'eſt pas mort.

ARGAN *à Beline qui ſort.*

Je ſuis bien aiſe de voir voſtre amitié, & d'avoir entendu le beau Panégyrique que vous avez fait de moy. Voilà un avis au Lecteur, qui me rendra ſage à l'avenir, & qui m'empeſchera de faire bien des choſes.

BERALDE *ſortant de l'endroit où il eſtoit caché.*

Hé bien, mon Frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foy, je n'aurois jamais creu cela. Mais j'entens voſtre Fille, remettez-vous comme vous eſtiez, & voyons de quelle maniere elle recevra voſtre mort. C'eſt une choſe qu'il n'eſt pas mauvais d'éprouver; & puiſque vous eſtes en train, vous connoiſtrez par là les ſentimens que voſtre famille a pour vous.

SCENE XIII.

ANGELIQUE, ARGAN, TOINETTE, BERALDE.

TOINETTE *s'écrie.*

O Ciel ! ah fâcheuſe avanture ! mal-heureuſe journée !

ANGELIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & dequoy pleures-tu ?

TOINETTE.

Helas ! j'ay de triſtes nouvelles à vous donner.

ANGELIQUE.

Hé quoy ?

TOINETTE.

Voſtre Pere eſt mort.

ANGELIQUE.

Mon Pere eſt mort, Toinette ?

TOINETTE.

Oüy, vous le voyez-là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une foibleſſe qui luy a priſe.

ANGELIQUE.

O Ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Helas ! faut-il que je perde mon Pere, la ſeule choſe qui me reſtoit au monde ; & qu'encore pour un ſurcroiſt de deſeſpoir, je le perde dans un moment où il eſtoit irrité contre moy ? Que deviendray-je, mal-heureuſe, & quelle conſolation trouver aprés une ſi grande perte ?

SCENE XIV. ET DERNIERE.

CLEANTE, ANGELIQUE, ARGAN, TOINETTE, BERALDE.

CLEANTE.

Qu'avez-vous donc belle Angelique? & quel mal-heur pleurez-vous?

ANGELIQUE.

Helas! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher, & de plus precieux. Je pleure la mort de mon Pere.

CLEANTE.

O Ciel! quel accident! quel coup inopiné! helas! aprés la demande que j'avois conjuré vostre Oncle de luy faire pour moy, je venois me presenter à luy, & tâcher par mes respects & par mes prieres, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah! Cleante, ne parlons plus de rien. Laissons-là toutes les pensées du Mariage. Aprés la perte de mon Pere, je ne veux plus estre du monde, & j'y renonce pour jamais. Oüy, mon Pere, si j'ay resisté tantost à vos volontez, je veux suivre du moins une de vos intentions, & reparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon Pere, que je vous en donne icy ma parole, & que je vous embrasse, pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN *se leve.*

Ah! ma Fille.

ANGELIQUE *épouvantée.*

Ahy.

ARGAN.

Vien. N'aye point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vray sang, ma veritable Fille, & je suis ravy d'avoir veu ton bon naturel.

ANGELIQUE.

Ah ! quelle surprise agreable, mon Pere, puisque par un bon-heur extrême le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'icy je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'estes pas favorable au panchant de mon cœur, si vous me refusez Cleante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *se jette à genoux.*

Eh, Monsieur, laissez-vous toucher à ses prieres & aux miennes ; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination.

BERALDE.

Mon Frere, pouvez-vous tenir là-contre ?

TOINETTE.

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN.

Qu'il se fasse Medecin, je consens au Mariage. Oüy, faites-vous Medecin, je vous donne ma Fille.

CLEANTE.

Tres-volontiers, Monsieur, s'il ne tient qu'à

cela pour eſtre voſtre gendre, je me feray Medecin, Apothiquaire meſmes, ſi vous voulez. Ce n'eſt pas une affaire que cela, & je ferois bien d'autres choſes pour obtenir la belle Angelique.

BERALDE.

Mais, mon Frere, il me vient une penſée. Faites-vous Medecin vous-meſme. La commodité ſera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela eſt vray. Voilà le vray moyen de vous guerir bien-toſt ; & il n'y a point de maladie ſi oſée, que de ſe joüer à la perſonne d'un Medecin.

ARGAN.

Je penſe, mon Frere, que vous vous mocquez de moy. Eſt-ce que je ſuis en âge d'étudier ?

BERALDE.

Bon, étudier. Vous eſtes aſſez ſçavant ; & il y en a beaucoup parmy eux, qui ne ſont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut ſçavoir bien parler Latin, connoiſtre les maladies, & les remedes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de Medecin, vous apprendrez tout cela, & vous ſerez aprés plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoy l'on ſçait diſcourir ſur les maladies quand on a cet habit-là ?

BERALDE.

Oüy. L'on n'a qu'à parler, avec une robe, & un bonnet, tout galimatias devient ſçavant, & toute ſottiſe devient raiſon.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur, quand il n'y auroit que voſtre barbe, c'eſt déja beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un Medecin.

CLEANTE.

En tout cas, je ſuis preſt à tout.

BERALDE.

Voulez-vous que l'affaire ſe faſſe tout à l'heure?

ARGAN.

Comment tout à l'heure?

BERALDE.

Oüy, & dans voſtre maiſon.

ARGAN.

Dans ma maiſon?

BERALDE.

Oüy. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la ceremonie dans voſtre ſale. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moy que dire, que répondre?

BERALDE.

On vous inſtruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit decent, je vay les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

CLEANTE.

Que voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette faculté de vos amies...

TOINETTE.

Quel eſt donc voſtre deſſein ?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce ſoir. Les Comediens ont fait un petit Intermede de la reception d'un Medecin, avec des danſes & de la Muſique, je veux que nous en prenions enſemble le divertiſſement, & que mon Frere y faſſe le premier Perſonnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon Oncle, il me ſemble que vous vous joüez un peu beaucoup de mon Pere.

BERALDE.

Mais, ma Niéce, ce n'eſt pas tant le joüer, que s'accommoder à ſes fantaiſies. Tout cecy n'eſt qu'entre-nous. Nous y pouvons auſſi prendre chacun un Perſonnage, & nous donner ainſi la Comedie les uns aux autres. Le Carnaval authoriſe cela. Allons viſte preparer toutes choſes.

CLEANTE *à Angelique.*

Y conſentez-vous ?

ANGELIQUE.

Oüy, puiſque mon Oncle nous conduit.

Fin du dernier Acte.



TROISIÉME INTERMEDE.

C'eſt une Ceremonie Burleſque d'un homme qu'on fait Medecin, en Recit, Chant & Danſe.

ENTRÉE DE BALLET.

Pluſieurs Tapiſſiers viennent preparer la Salle, & placer les bancs en cadence. Enſuite dequoy toute l'Aſſemblée, compoſée de huit Porte-Seringues, ſix Apotiquaires, vingt-deux Doćteurs, & celuy qui ſe fait recevoir Medecin, huit Chirurgiens danſans, & deux chantans, chacun entre & prend ſes places ſelon ſon rang.

PRÆSES.

Scavantiſſimi Doćtores,
Medicinæ Profeſſores,
Qui hic aſſemblati eſtis ;
Et vos altri Meſſiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles execútores,
Chirurgiani & Apothicari,
Atque tota Compania auſſi,
Salus, honor, & argentum,
Atque bonum appetitum.

—co—

Non poſſum Doćti confréri,
En moy ſatis admirari,
Qualis bona inventio,
Eſt Medici profeſſio :

Quam bella chosa est & bene trovata,
Medecina illa benedicta,
Quæ suo nomine solo
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

-∞-

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus;
Et quod grandes & petiti
Sunt de nobis infatuti:
Totus mundus currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut Deos,
Et nostris Ordonnanciis
Principes & Reges soumissos videtis.

-∞-

Donque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare,
A nos bene conservare
In tali credito, voga, & honore;
Et prandere gardam à non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,
Et totas dignas ramplire
Has plaças honorabiles.

-∞-

C'est pour cela que nunc convocati estis,
Et credo quod trovabitis

Dignam matieram medici,
In ſçavanti homine que voicy :
Lequel in choſis omnibus
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Voſtris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licenciam dat Dominus Præſes,
Et tanti docti Doctores,
Et aſſiſtantes illuſtres,
Tres-ſçavanti Bacheliero
Quem eſtimo & honoro,
Domandabo cauſam & rationem, quare
Opium facit dormire?

BACHELIERUS.

Mihi à docto Doctore
Domandatur cauſam & rationem, quare
Opium facit dormire?
A quoy reſpondeo,
Quia eſt in eo
Virtus dormitiva,
Cujus eſt natura
Senſus aſſoupire.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene reſpondere :
Dignus, dignus eſt entrare
In noſtro docto corpore.
Bene, bene reſpondere.

SECUNDUS DOCTOR.

Cum permiſſione Domini Præſidis,

Doctissimæ facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia,
Quæ in maladia
Ditte hidropisia
Convenit facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

Si bonum semblatur Domino Præsidi,
Doctissimæ facultati
Et Companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia Eticis,
Pulmonicis atque Asmaticis
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR.

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit maravillas :
Mais si non ennuyo Dominum Præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam écoutantem ;
Faciam illi unam questionem,
Dez hiero maladus unus
Tombavit in meas manus :
Habet grandam fiévram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au costé,
Cum granda difficultaté
Et pena à respirare :
Veillas mihi dire,
Docte Bacheliere,
Quid illi facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais si maladia
Opiniatria,
Non vult se garire,
Quid illi facere ?

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare,
Reseignare, repurgare, & reclisterisare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

PRÆSES.

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu & jugeamento ?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso ;
Aut bono,
Aut mauvaiso ?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement doctæ facultatis ;
Maladus deust-il crevare
Et mori de suo malo ?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Ego cum iſto boneto
Venerabili & docto,
Dono tibi & concedo
Virtutem & puiſſanciam,
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Chirurgiens & Apotiquaires viennent luy faire la reverence en cadence.

BACHELIERUS.

Grandes Doctores doctrinæ,
De la Rhubarbe & du Sené :
Ce ſeroit ſans douta à moy choſa folla,
Inepta & ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis loüangeas donare,
Et entreprenoibam adjoûtare
Des lumieras au Soleillo,
Et des Etoilas au Cielo,

Des Ondas à l'Oceano;
Et des Rosas au Printanno;
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Rendam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ, & qu'à patri meo,
Natura & pater meus
Hominem me habent factum:
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum Medicum,
Honor, favor, & gratia,
Qui in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlát,
Mille, mille annis, & manget & bibat,
Et seignet & tuat.

ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Chirurgiens & les Apotiquaires dansent au son des Instrumens & des Voix, & des battemens de mains, & des Mortiers d'Apotiquaires.

CHIRURGUS.

Puisse-t'il voir doctas
Suas Ordonnancias,
Omnium Chirurgorum,

Et Apotiquarum
Remplire boutiquas.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, & manget & bibat,
Et feignet & tuat.

CHIRURGUS.

Puisse toti anni,
Luy essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fiévras, pluresias,
Fluxus de sang & dissenterias.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, & manget & bibat,
Et feignet & tuat.

DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

Des Medecins, des Chirurgiens & des Apotiquaires, qui fortent tous felon leur rang en Ceremonie comme ils font entrez.

Fin du Malade Imaginaire.





LA JALOUSIE
DU BARBOUILLÉ.

COMÉDIE

Imprimée pour la première fois
en 1819.

PERSONNAGES.

LE BARBOUILLÉ, mari d'Angélique.

LE DOCTEUR.

ANGÉLIQUE, fille de Gorgibus.

VALÈRE, amant d'Angélique.

CATHAU, ſuivante d'Angélique.

GORGIBUS, père d'Angélique.

VILLEBREQUIN.



LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARBOUILLÉ.

Il faut avouer que je fuis le plus malheureux de tous les hommes ! J'ai une femme qui me fait enrager : au lieu de me donner du foulagement, & de faire les chofes à mon fouhait, elle me fait donner au diable vingt fois le jour ; au lieu de fe tenir à la maifon, elle aime la promenade, la bonne chère, & fréquente je ne fais quelle forte de gens. Ah ! pauvre Barbouillé, que tu es miférable ! Il faut pourtant la punir. Si tu la tuois... l'intention ne vaut rien, car tu ferois pendu. Si tu la faifois mettre en prifon... la carogne en fortiroit avec fon paffe-partout. Que diable faire donc ? Mais voilà monfieur le docteur qui paffe par ici, il faut que je lui demande un bon confeil fur ce que je dois faire.

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, LE BARBOUILLÉ.

LE BARBOUILLÉ.

Je m'en allois vous chercher pour vous faire une prière fur une chofe qui m'eft d'importance.

LE DOCTEUR.

Il faut que tu fois bien mal appris, bien lourdaud & bien mal morigéné, mon ami, puifque tu m'abordes fans ôter ton chapeau, fans obferver *rationem loci, temporis & perfonæ*. Quoi! débuter d'abord par un difcours mal digéré, au lieu de dire : *falve, vel falvus fis, doctor doctorum eruditiffime*. Hé! pour qui me prends-tu, mon ami?

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, excufez-moi, c'eft que j'avois l'efprit en écharpe, & je ne fongeois pas à ce que je faifois; mais je fais bien que vous êtes galant homme.

LE DOCTEUR.

Sais-tu bien d'où vient le mot de galant homme?

LE BARBOUILLÉ.

Qu'il vienne de Villejuif ou d'Aubervilliers, je ne m'en foucie guère.

LE DOCTEUR.

Sache que le mot de galant homme vient d'élégant, prenant le *g* & l'*a* de la dernière fyllabe, cela fait *ga*, & puis prenant *l*, ajoutant un *a* & leurs deux dernières lettres, cela fait *galant*, & puis ajoutant *homme*, cela fait *galant homme*. Mais, encore, pour qui me prends-tu?

LE BARBOUILLÉ.

Je vous prends pour un docteur. Or çà, parlons un peu de l'affaire que je vous veux propofer : il faut que vous fachiez...

LE DOCTEUR.

Sache auparavant que je ne fuis pas feulement une fois docteur, mais que je fuis une, deux, trois, quatre, cinq, fix, fept, huit, neuf & dix fois docteur. 1° Parce que, comme l'unité eft la bafe, le fondement, & le premier de tous les nombres ; auffi, moi, je fuis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes. 2° Parce qu'il y a deux facultés néceffaires pour la parfaite connoiffance de toutes chofes, le fens & l'entendement ; &, comme je fuis tout fens & tout entendement, je fuis deux fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

D'accord. C'eft que...

LE DOCTEUR.

3° Parce que le nombre de trois eft celui de la perfection, felon Ariftote ; &, comme je fuis parfait, & que toutes mes productions le font auffi, je fuis trois fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Hé bien, monfieur le docteur...

LE DOCTEUR.

4° Parce que la philofophie a quatre parties, la logique, la morale, la phyfique & la métaphyfique ; & comme je les poffède toutes quatre, & que je fuis parfaitement verfé en icelles, je fuis quatre fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Que diable! je n'en doute pas. Écoutez-moi donc.

LE DOCTEUR.

5° Parce qu'il y a cinq univerſaux, le genre, l'eſpèce, la différence, le propre & l'accident, ſans la connoiſſance deſquels il eſt impoſſible de faire aucun bon raiſonnement; &, comme je m'en ſers avec avantage, & que j'en connois l'utilité, je ſuis cinq fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Il faut que j'aie bonne patience.

LE DOCTEUR.

6° Parce que le nombre de ſix eſt le nombre du travail; &, comme je travaille inceſſamment pour ma gloire, je ſuis ſix fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Ho! parle tant que tu voudras.

LE DOCTEUR.

7° Parce que le nombre de ſept eſt le nombre de la félicité; &, comme je poſſéde une parfaite connoiſſance de tout ce qui peut rendre heureux, & que je le ſuis en effet par mes talens, je me ſens obligé de dire de moi-même: *O ter quaterque beatum!* 8° Parce que le nombre de huit eſt le nombre de la juſtice à cauſe de l'égalité qui ſe rencontre en lui, & que la juſtice & la prudence avec leſquelles je meſure & pèſe toutes mes actions, me rendent huit fois docteur. 9° Parce qu'il y a neuf Muſes, & que je ſuis également chéri d'elles. 10° Parce que, comme on ne peut paſſer le nombre

de dix fans faire une répétition des autres nombres, & qu'il eft le nombre univerfel ; auffi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur univerfel ; je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainfi, tu vois par des raifons plaufibles, vraies, démonftratives & convaincantes, que je fuis une, deux, trois, quatre, cinq, fix, fept, huit, neuf, dix fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Que diable eft ceci? je croyois trouver un homme bien favant, qui me donneroit un bon confeil, & je trouve un ramoneur de cheminées, qui, au lieu de me parler, s'amufe à jouer à la mourre. Une, deux, trois, quatre ; ha, ha, ha ! Oh bien ! ce n'eft pas cela ; c'eft que je vous prie de m'écouter, & croyez que je ne fuis pas un homme à vous faire perdre vos peines, & que, fi vous me fatisfaites fur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez ; de l'argent, fi vous en voulez.

LE DOCTEUR.

Hé ! de l'argent ?

LE BARBOUILLÉ.

Oui, de l'argent, & toute autre chofe que vous pourriez demander.

LE DOCTEUR, *trouffant fa robe derrière fon cul.*

Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire ? Sache, mon ami, que, quand tu me donnerois une bourfe pleine de piftoles, & que cette bourfe feroit dans

une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffre admirable, ce coffre dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie floriffante, cette monarchie dans tout le monde; & que tout le monde, où feroit cette monarchie floriffante, où feroit cette province opulente, où feroit cette île fertile, où feroit cette ville célèbre, où feroit cette citadelle incomparable, où feroit ce château pompeux, où feroit cet appartement agréable, où feroit ce cabinet curieux, où feroit ce coffre admirable, où feroit cet étui précieux, où feroit cette riche boîte dans laquelle feroit enfermée la bourfe pleine de piftoles, que je me foucierois auffi peu de ton argent & de toi que de cela.

Il s'en va.

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi je m'y fuis mépris : à caufe qu'il eft vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui falloit parler d'argent; mais puifqu'il n'en veut point, il n'y a rien de plus aifé que de le contenter : je m'en vais courir après lui.

Il fort.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, CATHAU.

ANGÉLIQUE.

Monfieur, je vous affure que vous m'obligerez beaucoup de me tenir quelquefois compagnie; mon mari eſt ſi mal bâti, ſi débauché, ſi ivrogne, que ce m'eſt un ſupplice d'être avec lui, & je vous laiſſe à penſer quelle ſatisfaction on peut avoir d'un ruſtre comme lui.

VALÈRE.

Mademoiſelle, vous me faites trop d'honneur de me vouloir ſouffrir. Je vous promets de contribuer de tout mon pouvoir à votre divertiſſement; &, puiſque vous témoignez que ma compagnie ne vous eſt point déſagréable, je vous ferai connoître par mes empreſſemens combien j'ai de joie de la bonne nouvelle que vous m'apprenez.

CATHAU.

Ah! changez de diſcours, voyez porte-guignon qui arrive.

SCÈNE IV.

LE BARBOUILLÉ, VALÈRE, ANGÉLIQUE, CATHAU.

VALÈRE.

Mademoiſelle, je ſuis au déſeſpoir de vous apporter de ſi méchantes nouvelles; mais auſſi-

bien les auriez-vous apprifes de quelqu'autre; &, puifque votre frère eft fort malade...

ANGÉLIQUE.

Monfieur, ne m'en dites pas davantage; je fuis votre fervante, & vous rends grâce de la peine que vous avez prife.

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, fans aller chez le notaire, voilà le certificat de mon cocuage. Ha! ha! madame la carogne, je vous trouve avec un homme, après toutes les défenfes que je vous ai faites, & vous me voulez envoyer de Gemini en Capricorne!

ANGÉLIQUE.

Hé bien! faut-il gronder pour cela? Ce monfieur vient de m'apprendre que mon frère eft bien malade: où eft le fujet de querelle?

CATHAU.

Ah! le voilà venu; je m'étonnois bien fi nous aurions long-temps du repos.

LE BARBOUILLÉ.

Vous vous gâtez, par ma foi, toutes deux, mefdames les carognes; toi, Cathau, tu corromps ma femme; depuis que tu la fers, elle ne vaut pas la moitié de ce qu'elle valoit.

CATHAU.

Vraiment oui, vous nous la baillez bonne.

ANGÉLIQUE.

Laiffe là cet ivrogne; ne vois-tu pas qu'il eft fi foûl qu'il ne fait ce qu'il dit?

SCÈNE V.

GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, CATHAU, LE BARBOUILLÉ.

GORGIBUS.

Ne voilà pas encore mon maudit gendre qui querelle ma fille!

VILLEBREQUIN.

Il faut favoir ce que c'eft.

GORGIBUS.

Hé quoi! toujours fe quereller! vous n'aurez pas la paix dans votre ménage?

LE BARBOUILLÉ.

Cette coquine-là m'appelle ivrogne. *A Angélique.* Tiens, je fuis bien tenté de te bailler une quinte major, en préfence de tes parens.

GORGIBUS.

Au diable l'efcarcelle, fi vous l'aviez fait.

ANGÉLIQUE.

Mais auffi c'eft lui qui commence toujours à...

CATHAU.

Que maudite foit l'heure où vous avez choifi ce grigou!

VILLEBREQUIN.

Allons, taifez-vous; la paix.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Qu'eſt ceci? quel déſordre! quelle querelle! quel grabuge! quel vacarme! quel bruit! quel différent! quelle combuſtion! Qu'y a-t-il, meſſieurs, Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? Çà, çà, voyons s'il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord; que je ſois votre pacificateur, que j'apporte l'union chez vous.

GORGIBUS.

C'eſt mon gendre & ma fille qui ont eu bruit enſemble.

LE DOCTEUR.

Et qu'eſt-ce que c'eſt? voyons, dites-moi un peu la cauſe de leur différent.

GORGIBUS.

Monſieur...

LE DOCTEUR.

Mais en peu de paroles.

GORGIBUS.

Oui dà : mettez donc votre bonnet.

LE DOCTEUR.

Savez-vous d'où vient le mot bonnet?

GORGIBUS.

Nenni.

LE DOCTEUR.

Cela vient de *bonum eſt*, bon eſt, voilà qui eſt bon, parce qu'il garantit des catarrhes & fluxions.

GORGIBUS.

Ma foi, je ne favois pas cela.

LE DOCTEUR.

Dites donc vite cette querelle.

GORGIBUS.

Voici ce qui eft arrivé.

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas que vous foyez homme à me tenir long-temps, puifque je vous en prie. J'ai quelques affaires preffantes qui m'appellent à la ville; mais, pour remettre la paix dans votre famille, je veux bien m'arrêter un moment.

GORGIBUS.

J'aurai fait en un moment.

LE DOCTEUR.

Soyez donc bref.

GORGIBUS.

Voilà qui eft fait incontinent.

LE DOCTEUR.

Il faut avouer, monfieur Gorgibus, que c'eft une belle qualité que de dire les chofes en peu de paroles, & que les grands parleurs, au lieu de fe faire écouter, fe rendent le plus fouvent fi importuns, qu'on ne les entend point; *virtutem primam effe puta compefcere linguam*. Oui, la plus belle qualité d'un honnête homme, c'eft de parler peu.

GORGIBUS.

Vous faurez donc...

LE DOCTEUR.

Socrate recommandoit trois chofes fort foigneufement à fes difciples : la retenue dans les actions, la fobriété dans le manger, & de dire les chofes en peu de paroles. Commencez donc, monfieur Gorgibus.

GORGIBUS.

C'eft ce que je veux faire.

LE DOCTEUR.

En peu de mots; fans façon, fans vous amufer à beaucoup de difcours, tranchez-moi d'un apophthegme, vite, vite, monfieur Gorgibus, dépêchons, évitez la prolixité.

GORGIBUS.

Laiffez-moi donc parler.

LE DOCTEUR.

Monfieur Gorgibus, touchez là, vous parlez trop; il faut que quelque autre me dife la caufe de leur querelle.

VILLEBREQUIN.

Monfieur le docteur, vous faurez que...

LE DOCTEUR.

Vous êtes un ignorant, un indocte, un homme ignare de toutes les bonnes difciplines, un âne en bon françois. Hé quoi! vous commencez la narration fans avoir fait un mot d'exorde! Il faut que quelque autre me conte le défordre. Mademoifelle, contez-moi un peu le détail de ce vacarme.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous bien là mon gros coquin, mon fac à vin de mari?

LE DOCTEUR.

Doucement, s'il vous plaît : parlez avec respect de votre époux, quand vous êtes devant la moustache d'un docteur comme moi.

ANGÉLIQUE.

Ah vraiment oui, docteur ! Je me moque bien de vous & de votre doctrine, & je suis docteur quand je veux.

LE DOCTEUR.

Tu es docteur quand tu veux ? Ouais ! Je pense que tu es un plaisant docteur. Tu as la mine de suivre fort ton caprice : des parties d'oraison, tu n'aimes que la conjonction ; des genres, que le masculin ; des déclinaisons, le génitif ; de la syntaxe, *mobile cum fixo* ; & enfin de la quantité, tu n'aimes que le dactyle, *quia constat ex unâ longâ & duabus brevibus*. Venez çà, vous, dites-moi un peu quelle est la cause, le sujet de votre combustion.

LE BARBOUILLÉ.

Monsieur le docteur...

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien commencé ; monsieur le docteur, ce mot a quelque chose de doux à l'oreille, quelque chose plein d'emphase ; monsieur le docteur !

LE BARBOUILLÉ.

A la mienne volonté...

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien... à la mienne volonté ! La volonté présuppose le souhait, le souhait présuppose

des moyens pour arriver à ses fins, & la fin présuppose un objet; voilà qui est bien... à la mienne volonté!

LE BARBOUILLÉ.

J'enrage.

LE DOCTEUR.

Otez-moi ce mot, j'enrage; voilà un terme bas & populaire.

LE BARBOUILLÉ.

Hé! monsieur le docteur, écoutez-moi, de grâce.

LE DOCTEUR.

Audi, quæso, auroit dit Cicéron.

LE BARBOUILLÉ.

Oh! ma foi, si se rompt, si se casse, ou si se brise, je ne m'en mets guère en peine; mais tu m'écouteras, ou je te vais casser ton museau doctoral; & que diable donc est ceci?

Le Barbouillé, Angélique, Gorgibus, Cathau, Villebrequin voulant dire la cause de la querelle, & le Docteur disant que la paix est une belle chose, parlent tous à la fois. Au milieu de tout ce bruit, le Barbouillé attache le Docteur par le pied, & le fait tomber; le Docteur se doit laisser tomber sur le dos: le Barbouillé l'entraîne par la corde qu'il lui a attachée au pied, &, pendant qu'il l'entraîne, le Docteur doit toujours parler, & compter par ses doigts toutes ses raisons, comme s'il n'étoit point à terre.

Le Barbouillé & le Docteur disparoissent.

GORGIBUS.

Allons, ma fille, retirez-vous chez vous, & vivez bien avec votre mari.

VILLEBREQUIN.

Adieu, serviteur, & bonsoir.

Villebrequin, Gorgibus & Angélique s'en vont.

SCÈNE VII.

VALÈRE, LA VALLÉE.

VALÈRE.

Monfieur, je vous fuis obligé du foin que vous avez pris, & je vous promets de me rendre dans une heure à l'affignation que vous me donnez.

LA VALLÉE.

Cela ne peut fe différer ; & fi vous tardez d'un quart d'heure, le bal fera fini dans un moment : vous n'aurez pas le bien d'y voir celle que vous aimez, fi vous n'y venez tout préfentement.

VALÈRE.

Allons donc enfemble de ce pas.

Ils s'en vont.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE.

Cependant que mon mari n'y eft pas, je vais faire un tour à un bal que donne une de mes voifines. Je ferai revenue auparavant lui, car il eft quelque part au cabaret; il ne s'apercevra pas que je fuis fortie; ce maroufle-là me laiffe toute feule à la maifon, comme fi j'étois fon chien.

Elle s'en va.

SCÈNE IX.

LE BARBOUILLÉ.

Je favois bien que j'aurois raifon de ce diable de docteur & de toute fa fichue doctrine. Au diable l'ignorant ! j'ai bien envoyé toute fa fcience par terre. Il faut pourtant que j'aille un peu voir fi notre bonne ménagère m'aura fait à fouper.

Il fort.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE.

Que je fuis malheureufe ! j'ai refté trop tard, l'affemblée eft finie : je fuis arrivée juftement comme tout le monde fortoit; mais il n'importe, ce fera pour une autre fois. Je m'en vais cependant au logis, comme fi de rien n'étoit. Ouais! la porte eft fermée; Cathau, Cathau!

SCÈNE XI.

LE BARBOUILLÉ *à la fenêtre,*
ANGÉLIQUE.

LE BARBOUILLÉ.

Cathau, Cathau! Eh bien! qu'a-t-elle fait, Cathau? & d'où venez-vous, madame la carogne, à l'heure qu'il eft, & par le temps qu'il fait?

ANGÉLIQUE.

D'où je viens? ouvre-moi feulement, & je te le dirai après.

LE BARBOUILLÉ.

Oui, ah! ma foi, tu peux aller coucher là d'où tu viens, ou, fi tu l'aimes mieux, dans la rue; je n'ouvre point à une coureufe comme toi. Comment, diable! être toute feule à l'heure qu'il eft! Je ne fais fi c'eft imagination; mais mon front m'en paroît plus rude de moitié.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! pour être toute feule, qu'en veux-tu dire? Tu me querelles quand je fuis en compagnie: comment faut-il donc faire?

LE BARBOUILLÉ.

Il faut être retirée à la maifon, donner ordre au fouper, avoir foin du ménage, des enfans; mais fans tant de difcours inutiles, adieu, bonfoir, va-t'en au diable & me laiffe en repos.

ANGÉLIQUE.

Tu ne veux pas m'ouvrir?

LE BARBOUILLÉ.

Non, je n'ouvrirai pas.

ANGÉLIQUE.

Hé! mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon cher petit cœur.

LE BARBOUILLÉ.

Ah! crocodile! ah, ferpent dangereux! tu me careffes pour me trahir.

ANGÉLIQUE.

Ouvre, ouvre donc.

LE BARBOUILLÉ.

Adieu, *vade retrò, fatanas.*

ANGÉLIQUE.

Quoi! tu ne m'ouvriras pas?

LE BARBOUILLÉ.

Non.

ANGÉLIQUE.

Et tu n'as point de pitié de ta femme qui t'aime tant?

LE BARBOUILLÉ.

Non, je ſuis inflexible; tu m'as offenſé, je ſuis vindicatif comme tous les diables, c'eſt-à-dire, bien fort, je ſuis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Sais-tu bien que, ſi tu me pouſſes à bout, & que tu me mettes en colère, je ferai quelque choſe dont tu te repentiras?

LE BARBOUILLÉ.

Et que feras-tu, bonne chienne?

ANGÉLIQUE.

Tiens; ſi tu ne m'ouvres, je m'en vais me tuer devant la porte; mes parens qui ſans doute viendront ici auparavant de ſe coucher, pour ſavoir ſi nous ſommes bien enſemble, me trouveront morte, & tu ſeras pendu.

LE BARBOUILLÉ.

Ah, ah, ah, ah, la bonne bête! & qui y perdra le plus de nous deux? Va, va, tu n'es pas ſi ſotte que de faire ce coup-là.

ANGÉLIQUE.

Tu ne le crois donc pas? Tiens, tiens, voilà mon couteau tout prêt; ſi tu ne m'ouvres, je

m'en vais tout à cette heure m'en donner dans le cœur.

LE BARBOUILLÉ.

Prends garde, voilà qui eſt bien pointu.

ANGÉLIQUE.

Tu ne veux donc pas m'ouvrir?

LE BARBOUILLÉ.

Je t'ai déjà dit vingt fois que je n'ouvrirai point; tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en ſoucie pas.

ANGÉLIQUE *faiſant ſemblant de ſe frapper.*

Adieu donc... Ay! je ſuis morte.

LE BARBOUILLÉ.

Seroit-elle bien aſſez ſotte pour avoir fait ce coup-là? il faut que je deſcende avec la chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE.

Il faut que je t'attrape. Si je peux entrer dans la maiſon ſubtilement, cependant que tu me chercheras, chacun aura bien ſon tour.

LE BARBOUILLÉ.

Hé bien! ne ſavois-je pas bien qu'elle n'étoit pas ſi ſotte? Elle eſt morte; & ſi elle court comme le cheval de Pacolet. Ma foi, elle m'avoit fait peur, tout de bon. Elle a bien fait de gagner au pied; car, ſi je l'euſſe trouvée en vie, après m'avoir fait cette frayeur-là, je lui aurois apoſtrophé cinq ou ſix clyſtères de coups de pied dans le cul, pour lui apprendre à faire la bête. Je m'en vais me coucher cependant. Oh! oh! je penſe que le vent

a fermé la porte. Hé! Cathau, Cathau, ouvre-moi.

ANGÉLIQUE.

Cathau, Cathau! Hé bien! qu'a-t-elle fait, Cathau? & d'où venez-vous, monſieur l'ivrogne? Ah! vraiment, va, mes parens qui vont venir dans un moment, ſauront tes vérités, ſac à vin, infâme, tu ne bouges du cabaret, & tu laiſſes une pauvre femme avec des petits enfans, ſans ſavoir s'ils ont beſoin de quelque choſe, à croquer le marmot tout le long du jour.

LE BARBOUILLÉ.

Ouvre vite, diableſſe que tu es, ou je te caſſerai la tête.

SCÈNE XII.

GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, LE BARBOUILLÉ.

GORGIBUS.

Qu'eſt ceci? toujours de la diſpute, de la querelle, & de la diſſenſion!

VILLEBREQUIN.

Hé quoi! vous ne ſerez jamais d'accord?

ANGÉLIQUE.

Mais voyez un peu, le voilà qui eſt ſoûl, & revient, à l'heure qu'il eſt, faire un vacarme horrible; il me menace.

GORGIBUS.

Mais auſſi ce n'eſt pas là l'heure de revenir.

Ne devriez-vous pas, comme un bon père de famille, vous retirer de bonne heure & bien vivre avec votre femme?

LE BARBOUILLÉ.

Je me donne au diable, si j'ai sorti de la maison : demandez plutôt à ces messieurs qui sont là-bas dans le parterre; c'est elle qui ne fait que de revenir. Ah! que l'innocence est opprimée!

VILLEBREQUIN.

Çà, çà; allons, accordez-vous; demandez-lui pardon.

LE BARBOUILLÉ.

Moi, pardon! j'aimerois mieux que le diable l'eût emportée. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

GORGIBUS.

Allons, ma fille, embrassez votre mari, & soyez bons amis.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LE DOCTEUR, *à la fenêtre, en bonnet de nuit & en camisole;* LE BARBOUILLÉ, VILLEBREQUIN, GORGIBUS, ANGÉLIQUE.

LE DOCTEUR.

Hé quoi! toujours du bruit, du désordre, de la dissension, des querelles, des débats, des différens, des combustions, des altercations éter-

nelles? Qu'eſt-ce? qu'y a-t-il donc? On ne ſauroit avoir du repos.

VILLEBREQUIN.

Ce n'eſt rien, monſieur le docteur; tout le monde eſt d'accord.

LE DOCTEUR.

A propos d'accord, voulez-vous que je vous liſe un chapitre d'Ariſtote, où il prouve que toutes les parties de l'univers ne ſubſiſtent que par l'accord qui eſt entre elles?

VILLEBREQUIN.

Cela eſt-il bien long?

LE DOCTEUR.

Non, cela n'eſt pas long: cela contient environ ſoixante ou quatre-vingts pages.

VILLEBREQUIN.

Adieu, bonſoir, nous vous remercions.

GORGIBUS.

Il n'en eſt pas beſoin.

LE DOCTEUR.

Vous ne le voulez pas?

GORGIBUS.

Non.

LE DOCTEUR.

Adieu donc, puiſqu'ainſi eſt; bonſoir: *latinè, bona nox*.

VILLEBREQUIN.

Allons-nous-en ſouper enſemble, nous autres.

FIN.

LE
MÉDECIN VOLANT.

COMÉDIE

Imprimée pour la première fois
en 1819.

PERSONNAGES.

GORGIBUS, père de Lucile.

LUCILE, fille de Gorgibus.

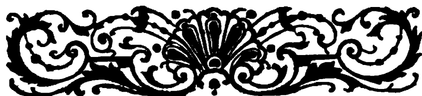
VALÈRE, amant de Lucile.

SABINE, cousine de Lucile.

SGANARELLE, valet de Valère.

GROS-RENÉ, valet de Gorgibus.

UN AVOCAT.



LE MÉDECIN VOLANT,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, SABINE.

VALÈRE.

Hé bien! Sabine, quel confeil me donnes-tu?

SABINE.

Vraiment, il y a bien des nouvelles. Mon oncle veut réfolument que ma coufine époufe Villebrequin, & les affaires font tellement avancées, que je crois qu'ils euffent été mariés dès aujourd'hui, fi vous n'étiez aimé; mais, comme ma coufine m'a confié le fecret de l'amour qu'elle vous porte, & que nous nous fommes vues à l'extrémité par l'avarice de mon vilain oncle, nous nous fommes avifées d'une bonne invention pour différer le mariage. C'eft que ma coufine, dès l'heure que je

vous parle, contrefait la malade; & le bon vieillard, qui eſt aſſez crédule, m'envoie querir un médecin. Si vous en pouviez envoyer quelqu'un qui fût de vos bons amis, & qui fût de notre intelligence, il conſeilleroit à la malade de prendre l'air à la campagne. Le bon homme ne manquera pas de faire loger ma couſine à ce pavillon qui eſt au bout de notre jardin; &, par ce moyen, vous pourriez l'entretenir à l'inſu de notre vieillard, l'épouſer, & le laiſſer peſter tout ſon ſoûl avec Villebrequin.

VALÈRE.

Mais le moyen de trouver ſitôt un médecin à ma poſte, & qui voulût tant haſarder pour mon ſervice! Je te le dis franchement, je n'en connois pas un.

SABINE.

Je ſonge à une choſe; ſi vous faiſiez habiller votre valet en médecin: il n'y a rien de ſi facile à duper que le bon homme.

VALÈRE.

C'eſt un lourdaud qui gâtera tout; mais il faut s'en ſervir faute d'autre. Adieu, je le vais chercher: où diable trouver ce maroufle à préſent? mais le voici tout à propos.

SCÈNE II.

VALÈRE, SGANARELLE.

VALÈRE.

Ah! mon pauvre Sganarelle, que j'ai de joie de te voir! J'ai befoin de toi dans une affaire de conféquence; mais, comme je ne fais pas ce que tu fais faire...

SGANARELLE.

Ce que je fais faire, monfieur? employez-moi feulement en vos affaires de conféquence, ou pour quelque chofe d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il eft à une horloge, voir combien le beurre vaut au marché, abreuver un cheval, c'eft alors que vous connoîtrez ce que je fais faire.

VALÈRE.

Ce n'eft pas cela; c'eft qu'il faut que tu contrefaffes le médecin.

SGANARELLE.

Moi, médecin, monfieur! Je fuis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira; mais, pour faire le médecin, je fuis affez votre ferviteur pour n'en rien faire du tout; & par quel bout m'y prendre, bon Dieu? Ma foi, monfieur, vous vous moquez de moi.

VALÈRE.

Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai dix piftoles.

SGANARELLE.

Ah! pour dix piftoles, je ne dis pas que je ne fois médecin; car voyez-vous bien, monfieur, je n'ai pas l'efprit tant, tant fubtil, pour vous dire la vérité; mais, quand je ferai médecin, où irai-je?

VALÈRE.

Chez le bon homme Gorgibus, voir fa fille qui eft malade; mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire, pourrois bien...

SGANARELLE.

Hé! mon Dieu, monfieur, ne foyez point en peine; je vous réponds que je ferai auffi bien mourir une perfonne qu'aucun médecin qui foit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : après la mort le médecin; mais vous verrez que, fi je m'en mêle, on dira : après le médecin gare la mort! Mais néanmoins, quand je fonge, cela eft bien difficile de faire le médecin; & fi je ne fais rien qui vaille?

VALÈRE.

Il n'y a rien de fi facile en cette rencontre; Gorgibus eft un homme fimple, groffier, qui fe laiffera étourdir de ton difcours, pourvu que tu parles d'Hippocrate & de Galien, & que tu fois un peu effronté.

SGANARELLE.

C'eft-à-dire, qu'il lui faudra parler philofophie, mathématique. Laiffez-moi faire, s'il eft un homme facile, comme vous le dites, je vous réponds de tout; venez feulement me faire avoir

un habit de médecin, & m'inftruire de ce qu'il me faut faire, & me donner mes licences qui font les dix piftoles promifes.

Valère & Sganarelle s'en vont.

SCÈNE III.

GORGIBUS, GROS-RENÉ.

GORGIBUS.

Allez vitement chercher un médecin; car ma fille eft bien malade, & dépêchez-vous.

GROS-RENÉ.

Que diable auffi! pourquoi vouloir donner votre fille à un vieillard? Croyez-vous que ce ne foit pas le défir qu'elle a d'avoir un jeune homme qui lá travaille? Voyez-vous la connexité qu'il y a, &c. *Galimatias.*

GORGIBUS.

Va-t'en vite; je vois bien que cette maladie-là reculera bien les noces.

GROS-RENÉ.

Et c'eft ce qui me fait enrager; je croyois refaire mon ventre d'une bonne carrelure, & m'en voilà fevré. Je m'en vais chercher un médecin pour moi, auffi-bien que pour votre fille; je fuis défefpéré.

Il fort.

SCÈNE IV.

SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE.

SABINE.

Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui fait les plus beaux fecrets, & qui fans doute guérira ma coufine. On me l'a indiqué par bonheur, & je vous l'amène. Il eft fi favant, que je voudrois de bon cœur être malade, afin qu'il me guérît.

GORGIBUS.

Où eft-il donc?

SABINE.

Le voilà qui me fuit; tenez, le voilà.

GORGIBUS.

Très-humble ferviteur à monfieur le médecin. Je vous envoie querir pour voir ma fille qui eft malade; je mets toute mon efpérance en vous.

SGANARELLE.

Hippocrate dit, & Galien, par vives raifons, perfuade qu'une perfonne ne fe porte pas bien quand elle eft malade. Vous avez raifon de mettre votre efpérance en moi; car je fuis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui foit dans la faculté végétable, fenfitive & minérale.

GORGIBUS.

J'en fuis fort ravi.

SGANARELLE.

Ne vous imaginez pas que je fois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne font, à mon égard, que des avortons de médecins. J'ai des talens particuliers, j'ai des fecrets. Salamalec, falamalec. Rodrigue, as-tu du cœur? *fignor, fi; fignor, no. Per omnia fæcula fæculorum.* Mais encore voyons un peu.

SABINE.

Eh! ce n'eft pas lui qui eft malade, c'eft fa fille.

SGANARELLE.

Il n'importe; le fang du père & de la fille ne font qu'une même chofe; &, par l'altération de celui du père, je puis connoître la maladie de la fille. Monfieur Gorgibus, y auroit-il moyen de voir de l'urine de l'égrotante?

GORGIBUS.

Oui-dà; Sabine, vite allez querir de l'urine de ma fille. *Sabine fort.* Monfieur le médecin, j'ai grand'peur qu'elle ne meure.

SGANARELLE.

Ah! qu'elle s'en garde bien! il ne faut pas qu'elle s'amufe à fe laiffer mourir fans l'ordonnance de la médecine. *Sabine rentre.* Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les inteftins; elle n'eft pas tant mauvaife pourtant.

GORGIBUS.

Eh quoi! monfieur, vous l'avalez?

SGANARELLE.

Ne vous étonnez pas de cela : les médecins d'ordinaire fe contentent de la regarder; mais, moi qui fuis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je difcerne bien mieux la caufe & les fuites de la maladie; mais, à vous dire la vérité, il y en avoit trop peu pour avoir un bon jugement : qu'on la faffe encore piffer.

SABINE *fort & revient.*

J'ai eu bien de la peine à la faire piffer.

SGANARELLE.

Que cela! voilà bien de quoi! Faites-la piffer copieufement, copieufement. Si tous les malades piffent de la forte, je veux être médecin toute ma vie.

SABINE *fort & revient.*

Voilà tout ce qu'on peut avoir; elle ne peut pas piffer davantage.

SGANARELLE.

Quoi! monfieur Gorgibus, votre fille ne piffe que des gouttes? voilà une pauvre piffeufe que votre fille; je vois bien qu'il faudra que je lui ordonne une potion piffatrice. N'y auroit-il pas moyen de voir la malade?

SABINE.

Elle eft levée; fi vous voulez, je la ferai venir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LUCILE.

SGANARELLE.

Hé bien! mademoiſelle, vous êtes malade?

LUCILE.

Oui, monſieur.

SGANARELLE.

Tant pis, c'eſt une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs, à la tête, aux reins?

LUCILE.

Oui, monſieur.

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait. Oui, ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit... cent belles choſes; &, comme les humeurs qui ont de la connexité, ont beaucoup de rapport; car, par exemple, comme la mélancolie eſt ennemie de la joie, & que la bile qui ſe répand par le corps nous fait devenir jaunes, & qu'il n'eſt rien plus contraire à la ſanté que la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille eſt fort malade. Il faut que je vous faſſe une ordonnance.

GORGIBUS.

Vite une table, du papier, de l'encre.

SGANARELLE.

Y a-t-il quelqu'un qui ſache écrire?

GORGIBUS.

Eſt-ce que vous ne le ſavez point?

SGANARELLE.

Ah! je ne m'en ſouvenois pas; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié... Je crois qu'il ſeroit néceſſaire que votre fille prît un peu l'air, qu'elle ſe divertît à la campagne.

GORGIBUS.

Nous avons un fort beau jardin, & quelques chambres qui y répondent; ſi vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

SGANARELLE.

Allons viſiter les lieux.

Ils ſortent tous.

SCÈNE VI.

L'AVOCAT.

J'ai ouï dire que la fille de monſieur Gorgibus étoit malade; il faut que je m'informe de ſa ſanté, & que je lui offre mes ſervices, comme ami de toute ſa famille. Holà, holà! monſieur Gorgibus y eſt-il?

SCÈNE VII.

GORGIBUS, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Ayant appris la maladie de mademoiſelle votre fille, je ſuis venu vous témoigner la part que j'y

prends, & vous faire offre de tout ce qui dépend de moi.

GORGIBUS.

J'étois là dedans avec le plus ſavant homme !...

L'AVOCAT.

N'y auroit-il pas moyen de l'entretenir un moment?

SCÈNE VIII.

GORGIBUS, L'AVOCAT, SGANARELLE.

GORGIBUS.

Monſieur, voilà un fort habile homme de mes amis, qui ſouhaiteroit de vous parler, & vous entretenir.

SGANARELLE.

Je n'ai pas le loiſir, monſieur Gorgibus; il faut aller à mes malades. Je ne prendrai pas la droite avec vous, monſieur.

L'AVOCAT.

Monſieur, après ce que m'a dit monſieur Gorgibus de votre mérite & de votre ſavoir, j'ai eu la plus grande paſſion du monde d'avoir l'honneur de votre connoiſſance, & j'ai pris la liberté de vous ſaluer à ce deſſein; je crois que vous ne le trouverez pas mauvais. Il faut avouer que ceux qui excellent en quelque ſcience ſont dignes de grande louange, & particulièrement ceux qui font profeſſion de la médecine, tant à cauſe de ſon utilité,

que parce qu'elle contient en elle plusieurs autres sciences; ce qui rend sa parfaite connoissance fort difficile : & c'est fort à propos qu'Hippocrate dit dans son premier aphorisme : *Vita brevis, ars vero longa, occasio autem præceps, experimentum periculosum, judicium difficile.*

SGANARELLE *à Gorgibus.*

Ficile tantinapota baril cambustibus.

L'AVOCAT.

Vous n'êtes pas de ces médecins qui ne s'appliquent qu'à la médecine qu'on appelle rationale ou dogmatique, & je crois que vous l'exercez tous les jours avec beaucoup de succès, *experientia magistra rerum.* Les premiers hommes qui firent profession de la médecine furent tellement estimés d'avoir cette belle science, qu'on les mit au nombre des dieux pour les belles cures qu'ils faisoient tous les jours. Ce n'est pas qu'on doive mépriser un médecin qui n'auroit pas rendu la santé à son malade, puisqu'elle ne dépend pas absolument de ses remèdes, ni de son savoir; *interdum doctâ plus valet arte malum.* Monsieur, j'ai peur de vous être importun : je prends congé de vous, dans l'espérance que j'ai qu'à la première vue j'aurai l'honneur de converser avec vous avec plus de loisir. Vos heures vous sont précieuses, &c.

L'avocat sort.

GORGIBUS.

Que vous semble de cet homme-là?

SGANARELLE.

Il fait quelque petite chofe. S'il fût demeuré tant foit peu davantage, je l'allois mettre fur une matière fublime & relevée. Cependant je prends congé de vous. *Gorgibus lui donne de l'argent.* Hé! que voulez-vous faire?

GORGIBUS.

Je fais bien ce que je vous dois.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous, monfieur Gorgibus? Je n'en prendrai pas, je ne fuis pas un homme mercenaire. *Il prend l'argent.* Votre très-humble ferviteur.

Sganarelle fort, & Gorgibus rentre dans fa maifon.

SCÈNE IX.

VALÈRE.

Je ne fais ce qu'aura fait Sganarelle : je n'ai point eu de fes nouvelles, & je fuis fort en peine où je le pourrois rencontrer. *Sganarelle revient en habit de valet.* Mais bon, le voici. Hé bien! Sganarelle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai pas vu?

SCÈNE X.

VALÈRE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Merveille fur merveille; j'ai fi bien fait, que Gorgibus me prend pour un habile médecin. Je me fuis introduit chez lui; je lui ai confeillé de faire prendre l'air à fa fille, laquelle eft à préfent dans un appartement qui eft au bout de leur jardin, tellement qu'elle eft fort éloignée du vieillard, & que vous pourrez l'aller voir commodément.

VALÈRE.

Ah, que tu me donnes de joie! Sans perdre de temps, je la vais trouver de ce pas. *Il fort.*

SGANARELLE.

Il faut avouer que ce bon homme de Gorgibus eft un vrai lourdaud de fe laiffer tromper de la forte. *Apercevant Gorgibus.* Ah! ma foi, tout eft perdu; c'eft à ce coup que voilà la médecine renverfée; mais il faut que je le trompe.

SCÈNE XI.

SGANARELLE, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Bonjour, monfieur.

SGANARELLE.

Monfieur, votre ferviteur; vous voyez un pauvre

garçon au défefpoir : ne connoiffez-vous pas un médecin qui èft arrivé depuis peu en cette ville, qui fait des cures admirables ?

GORGIBUS.

Oui, je le connois ; il vient de fortir de chez moi.

SGANARELLE.

Je fuis fon frère, monfieur : nous fommes jumeaux ; &, comme nous nous reffemblons fort, on nous prend quelquefois l'un pour l'autre.

GORGIBUS.

Je me donne au diable fi je n'y ai été trompé. Et comment vous nommez-vous ?

SGANARELLE.

Narciffe, monfieur, pour vous rendre fervice. Il faut que vous fachiez qu'étant dans fon cabinet j'ai répandu deux fioles d'effence qui étoient fur le bord de fa table ; auffitôt il s'eft mis dans une colère fi étrange contre moi, qu'il m'a mis hors du logis ; il ne me veut plus jamais voir, tellement que je fuis un pauvre garçon à préfent fans appui, fans fupport, fans aucune connoiffance.

GORGIBUS.

Allez, je ferai votre paix ; je fuis de fes amis, & je vous promets de vous remettre avec lui ; je lui parlerai d'abord que je le verrai.

SGANARELLE.

Je vous ferai bien obligé, monfieur Gorgibus.

Sganarelle fort & rentre auffitôt avec fa robe de médecin.

SCÈNE XII.

SGANARELLE, GORGIBUS.

SGANARELLE.

Il faut avouer que, quand ces malades ne veulent pas ſuivre l'avis du médecin, & qu'ils s'abandonnent à la débauche...

GORGIBUS.

Monſieur le médecin, très-humble ſerviteur. Je vous demande une grâce.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il, monſieur? eſt-il queſtion de vous rendre ſervice?

GORGIBUS.

Monſieur, je viens de rencontrer monſieur votre frère qui eſt tout à fait fâché de...

SGANARELLE.

C'eſt un coquin, monſieur Gorgibus.

GORGIBUS.

Je vous réponds qu'il eſt tellement contrit de vous avoir mis en colère...

SGANARELLE.

C'eſt un ivrogne, monſieur Gorgibus.

GORGIBUS.

Eh! monſieur, voulez-vous déſeſpérer ce pauvre garçon?

SGANARELLE.

Qu'on ne m'en parle plus; mais voyez l'impu-

dence de ce coquin-là, de vous aller trouver pour faire fon accord; je vous prie de ne m'en pas parler.

GORGIBUS.

Au nom de Dieu, monfieur le médecin; faites cela pour l'amour de moi. Si je fuis capable de vous obliger en autre chofe, je le ferai de bon cœur. Je m'y fuis engagé, &...

SGANARELLE.

Vous m'en priez avec tant d'inftance... Quoique j'euffe fait ferment de ne lui pardonner jamais, allez, touchez là, je lui pardonne. Je vous affure que je me fais grande violence, & qu'il faut que j'aie bien de la complaifance pour vous. Adieu, monfieur Gorgibus.

Gorgibus rentre dans fa maifon & Sganarelle s'en va.

SCÈNE XIII.

VALÈRE, SGANARELLE.

VALÈRE.

Il faut que j'avoue que je n'euffe jamais cru que Sganarelle fe fût fi bien acquitté de fon devoir. *Sganarelle rentre avec fes habits de valet.* Ah! mon pauvre garçon, que je t'ai d'obligation! que j'ai de joie! & que...

SGANARELLE.

Ma foi, vous parlez fort à votre aife. Gorgibus m'a rencontré; &, fans une invention que j'ai

trouvée, toute la mèche étoit découverte. *Appercevant Gorgibus.* Mais fuyez-vous-en, le voici.

Valère sort.

SCÈNE XIV.

GORGIBUS, SGANARELLE.

GORGIBUS.

Je vous cherchois partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère : il m'a assuré qu'il vous pardonnoit ; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence ; entrez dans mon logis, & je l'irai chercher.

SGANARELLE.

Eh! monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent ; & puis je ne resterai pas chez vous : je crains trop de sa colère.

GORGIBUS.

Ah! vous y demeurerez, car je vous enfermerai. Je m'en vais à présent chercher votre frère ; ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché.

Gorgibus sort.

SGANARELLE *de la fenêtre.*

Ma foi, me voilà attrapé ce coup-là ; il n'y a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, & j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton ; ou que, par quelque ordonnance plus forte que toutes

celles des médecins, on ne m'applique tout au moins un cautère royal fur les épaules. Mes affaires vont mal : mais pourquoi fe défefpérer? puifque j'ai tant fait, pouffons la fourbe jufqu'au bout. Oui, oui, il en faut encore fortir, & faire voir que Sganarelle eft le roi des fourbes.

Sganarelle faute par la fenêtre & s'en va.

SCÈNE XV.

GROS-RENÉ, GORGIBUS, SGANARELLE.

GROS-RENÉ.

Ah! ma foi, voilà qui eft drôle! comme diable on faute ici par les fenêtres! Il faut que je demeure ici, & que je voie à quoi tout cela aboutira.

GORGIBUS.

Je ne faurois trouver ce médecin; je ne fais où diable il s'eft caché. *Apercevant Sganarelle qui revient en habit de médecin.* Mais le voici. Monfieur, ce n'eft pas affez d'avoir pardonné à votre frère; je vous prie, pour ma fatisfaction, de l'embraffer : il eft chez moi, & je vous cherchois partout pour vous prier de faire cet accord en ma préfence.

SGANARELLE.

Vous vous moquez, monfieur Gorgibus; n'eft-ce pas affez que je lui pardonne? je ne le veux jamais voir.

GORGIBUS.

Mais, monfieur, pour l'amour de moi.

SGANARELLE.

Je ne vous faurois rien refufer : dites-lui qu'il defcende.

Pendant que Gorgibus entre dans fa maifon par la porte, Sganarelle y rentre par la fenêtre.

GORGIBUS *à la fenêtre.*

Voilà votre frère qui vous attend là-bas : il m'a promis qu'il fera tout ce que vous voudrez.

SGANARELLE *à la fenêtre.*

Monfieur Gorgibus, je vous prie de le faire venir ici ; je vous conjure que ce foit en particulier que je lui demande pardon, parce que fans doute il me feroit cent hontes, cent opprobres devant tout le monde.

Gorgibus fort de fa maifon par la porte, & Sganarelle par la fenêtre.

GORGIBUS.

Oui-dà, je m'en vais lui dire... Monfieur, il dit qu'il eft honteux, & qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer ; je vous fupplie de ne me pas refufer, & de me donner ce contentement.

SGANARELLE.

Il n'y a rien que je ne faffe pour votre fatisfaction : vous allez entendre de quelle manière je le vais raiter. *A la fenêtre.* Ah ! te voilà, coquin.

— Monfieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. — Pilier de débauche, coquin, va, je t'apprendrai à venir avoir la hardieffe d'importuner monfieur Gorgibus, de lui rompre la tête de tes fottifes. — Monfieur mon frère... — Tais-toi, te dis-je. — Je ne vous défoblig... — Tais-toi, coquin.

GROS-RENÉ.

Qui diable penfez-vous qui foit chez vous à préfent ?

GORGIBUS.

C'eft le médecin & Narciffe fon frère ; ils avoient quelque différent, & ils font leur accord.

GROS-RENÉ.

Le diable emporte ! ils ne font qu'un.

SGANARELLE *à la fenêtre.*

Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à vivre. Comme il baiffe la vue ! il voit bien qu'il a failli, le pendard. Ah ! l'hypocrite, comme il fait le bon apôtre !

GROS-RENÉ.

Monfieur, dites-lui un peu par plaifir qu'il faffe mettre fon frère à la fenêtre.

GORGIBUS.

Oui-dà... Monfieur le médecin, je vous prie de faire paroître votre frère à la fenêtre.

SGANARELLE *de la fenêtre.*

Il eft indigne de la vue des gens d'honneur, & puis je ne le faurois fouffrir auprès de moi.

GORGIBUS.

Monſieur, ne me refuſez pas cette grâce, après toutes celles que vous m'avez faites.

SGANARELLE *de la fenêtre.*

En vérité, monſieur Gorgibus, vous avez un tel pouvoir ſur moi, que je ne vous puis rien refuſer. Montre, montre-toi, coquin. *Après avoir diſparu un moment, il ſe remontre en habit de valet.* Monſieur Gorgibus, je ſuis votre obligé. *Il diſparoît encore, & reparoît auſſitôt en habit de médecin.* Hé bien! avez-vous vu cette image de la débauche?

GROS-RENÉ.

Ma foi, ils ne ſont qu'un; &, pour vous le prouver, dites-lui un peu que vous les voulez voir enſemble.

GORGIBUS.

Mais faites-moi la grâce de le faire paroître avec vous, & de l'embraſſer devant moi à la fenêtre.

SGANARELLE *de la fenêtre.*

C'eſt une choſe que je refuſerois à tout autre qu'à vous; mais, pour vous montrer que je veux tout faire pour l'amour de vous, je m'y réſous, quoiqu'avec peine, & veux auparavant qu'il vous demande pardon de toutes les peines qu'il vous a données. — Oui, monſieur Gorgibus, je vous demande pardon de vous avoir tant importuné, & vous promets, mon frère, en préſence de monſieur Gorgibus que voilà, de faire ſi bien déſor-

mais, que vous n'aurez plus lieu de vous plaindre, vous priant de ne plus ſonger à ce qui s'eſt paſſé.

Il embraſſe ſon chapeau & ſa fraiſe, qu'il a mis au bout de ſon coude.

GORGIBUS.

Hé bien ! ne les voilà pas tous deux ?

GROS-RENÉ.

Ah ! par ma foi, il eſt forcier.

SGANARELLE *ſortant de la maiſon, en médecin.*

Monſieur, voilà la clef de votre maiſon que je vous rends ; je n'ai pas voulu que ce coquin ſoit deſcendu avec moi, parce qu'il me fait honte ; je ne voudrois pas qu'on le vît en ma compagnie, dans la ville où je ſuis en quelque réputation. Vous irez le faire ſortir quand bon vous ſemblera. Je vous donne le bon jour, & ſuis votre, &c.

Il feint de s'en aller, &, après avoir mis bas ſa robe, rentre dans la maiſon par la fenêtre.

GORGIBUS.

Il faut que j'aille délivrer ce pauvre garçon ; en vérité, s'il lui a pardonné, ce n'a pas été ſans le bien maltraiter.

Il entre dans ſa maiſon & en ſort avec Sganarelle en habit de valet.

SGANARELLE.

Monſieur, je vous remercie de la peine que

vous avez prise, & de la bonté que vous avez eue; je vous en ferai obligé toute ma vie.

GROS-RENÉ.

Où pensez-vous que soit à présent le médecin?

GORGIBUS.

Il s'en est allé.

GROS-RENÉ *qui a ramassé la robe de Sganarelle.*

Je le tiens sous mon bras. Voilà le coquin qui faisoit le médecin, & qui vous trompe. Cependant qu'il vous trompe & joue la farce chez vous, Valère & votre fille sont ensemble qui s'en vont à tous les diables.

GORGIBUS.

Oh! que je suis malheureux! mais tu seras pendu, fourbe, coquin.

SGANARELLE.

Monsieur, qu'allez-vous faire de me pendre? Écoutez un mot, s'il vous plaît; il est vrai que c'est par mon invention que mon maître est avec votre fille; mais, en le servant, je ne vous ai point désobligé : c'est un parti sortable pour elle, tant pour la naissance que pour les biens. Croyez-moi, ne faites point un vacarme qui tourneroit à votre confusion, & envoyez à tous les diables ce coquin-là avec Villebrequin. Mais voici nos amans.

SCÈNE DERNIÈRE.

VALÈRE, LUCILE, GORGIBUS, SGANARELLE.

VALÈRE.

Nous nous jetons à vos pieds.

GORGIBUS.

Je vous pardonne, & fuis heureufement trompé par Sganarelle, ayant un fi brave gendre. Allons tous faire noces, & boire à la fanté de toute la compagnie.

FIN.





POÉSIES DIVERSES.

REMERCIMENT

AV ROY.



A PARIS,

Chez GVILLAVME DE LVYNES, au bout de la Gallerie des Merciers, à la Iuſtice. ET GABRIEL QVINET, dans la Gallerie des Priſonniers à S. Raphaël. au Palais.

M. DC. LXIII.

VIII. 40



REMERCIMENT
AV ROY.

Voſtre pareſſe enfin me ſcandaliſe,
Ma Muſe obeïſſez-moy;
Il faut ce matin, ſans remiſe,
Aller au leuer du Roy :
Vous ſçauez bien pourquoy,
Et ce vous eſt vne honte,
De n'auoir pas eſté plus prompte,
A le remercier de ſes fameux bienfaits :
Mais il vaut mieux tard, que iamais;
Faites donc voſtre conte,
D'aller au Louure accomplir mes ſouhaits.

Gardez-vous bien d'eſtre en Muſe baſtie;
Vn air de Muſe eſt choquant dans ces lieux:
On y veut des obiets à réjoüir les yeux,
Vous en deuez eſtre auertie,
Et vous ferez voſtre cour beaucoup mieux,

Lors qu'en Marquis vous ferez trauestie.
Vous ſçauez ce qu'il faut pour paroiſtre Marquis.
N'oubliez rien de l'air, ny des habits :
Arborez vn Chapeau chargé de trente plumes
Sur vne Perruque de pris ;
Que le rabat ſoit des plus grands Volumes,
Et le pourpoint des plus petits :
Mais ſur tout ie vous recommande
Le Manteau d'vn ruban ſur le dos retrouſſé :
La galanterie en eſt grande,
Et parmi les Marquis de la plus haute bande,
C'eſt pour eſtre placé.

Auec vos brillantes hardes,
Et voſtre ajuſtement,
Faites tout le trajet de la Salle des Gardes,
Et vous peignant galamment.
Portez de tous coſtez vos regards bruſquement,
Et ceux que vous pourrez connoiſtre,
Ne manquez pas d'vn haut ton,
De les ſaluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puiſſent eſtre ;
Cette familiarité
Donne, à quiconque en vſe, vn air de qualité.

Gratez du peigne à la porte
De la Chambre du Roy,
Ou ſi, comme ie preuoy,
La preſſe s'y trouue forte ;
Monſtrez de loin voſtre Chapeau,
Ou montez ſur quelque choſe,
Pour faire voir voſtre muſeau,

Et criez, fans aucune paufe,
D'vn ton rien moins que naturel,
Monfieur l'Huiffier pour le Marquis vn tel.
Iettez-vous dans la foule, & tranchez du notable.
Coudoyez vn chacun; point du tout de quartier.
Preffez, pouffez, faites le Diable,
Pour vous mettre le premier:
Et quand mefme l'Huiffier,
A vos defirs inexorable,
Vous trouueroit en face vn Marquis repouffable,
Ne demordez point pour cela,
Tenez toûjours ferme là;
A déboucher la porte il iroit trop du voftre:
Faites qu'aucun n'y puiffe penetrer,
Et qu'on foit obligé de vous laiffer entrer,
Pour faire entrer quelqu'autre.

Quand vous ferez entré, ne vous relafchez pas.
Pour affieger la chaife, il faut d'autres combats.
Tafchez d'en eftre des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas;
Et fi des affiegeans le preuenant amas
En boûche toutes les approches,
Prenez le party doucement,
D'attendre le Prince au paffage:
Il connoiftra voftre vifage,
Malgré voftre déguifement,
Et lors, fans tarder dauantage,
Faites-luy voftre compliment.

Vous pourriez ayfément l'étendre,
Et parler des tranfports, qu'en vous font éclater

Les ſurprenants bien-faits, que ſans les meriter,
Sa liberale main ſur vous daigne reſpandre,
Et des nouueaux efforts, où s'en va vous porter
L'excez de cét honneur où vous n'oſiez pretendre;
Luy dire comme vos deſirs
Sont, apres ſes bontez, qui n'ont point de pareilles,
D'employer à ſa gloire, ainſi qu'à ſes plaiſirs
Tout voſtre art & toutes vos veilles;
Et là-deſſus luy promettre merueilles.
Sur ce chapitre on n'eſt iamais à ſec:
Les Muſes ſont de grandes prometteuſes,
Et comme vos Sœurs les cauſeuſes,
Vous ne manqueriez pas, ſans doute, par le bec:
Mais les Grands Princes n'ayment gueres,
Que les complimens, qui ſont courts;
Et le noſtre ſur tout a bien d'autres affaires,
Que d'eſcouter tous vos diſcours.
La loüange & l'encens n'eſt pas ce qui le touche,
Dés que vous ouurirez la bouche,
Pour luy parler de grace, & de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire,
Et ſe mettant doucement à ſouſrire,
D'vn air, qui ſur les cœurs fait vn charmant effet,
Il paſſera comme vn trait,
Et cela vous doit ſuffire,
Voila voſtre compliment fait.

FIN.





A Monſieur de la Mothe le Vayer, ſur la mort de Monſieur ſon fils.

SONNET.

Aux larmes, le Vayer, laiſſe les yeux ouverts,
Ton deüil eſt raiſonnable encor qu'il ſoit extréme,
Et lors que pour tousjours on perd ce que tu perds
La ſageſſe, croy moy, peut pleurer elle-meſme.

On ſe propoſe à tort cent preceptes divers
Pour vouloir d'un œil ſec voir mourir ce qu'on ayme:
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſupréme.

On ſçait bien que les pleurs ne rameneront pas
Ce cher fils que t'enleve un impréveu trépas,
Mais la perte par la n'en eſt pas moins cruelle:

Ses vertus d'un chacun le faiſoient reverer,
Il avoit le cœur grand, l'eſprit beau, l'ame belle,
Et ce ſont des ſujets à tousjours le pleurer.

Vous voyez bien, Monſieur, que je m'écarte fort du chemin qu'on ſuit d'ordinaire en pareille rencontre, & que le Sonnet que je vous envoye n'eſt rien moins qu'une conſolation; mais j'ay crû

qu'il falloit en user de la sorte avec vous, & que c'est consoler un Philosophe que de luy justifier ses larmes, & de mettre sa douleur en liberté. Si je n'ay pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir vostre tendresse des severes leçons de la Philosophie, & pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'eloquence d'un homme qui ne sçauroit persuader ce qu'il sçait si bien faire.

MOLIERE.





VERS

Placés au bas d'une estampe de Le Doyen, d'après F. Chauveau, représentant *La Confrairie de l'esclavage de Nostre Dame de la Charité establie en l'Eglise des Religieux de la Charité Par nostre S. P. le Pape Alexandre VII, l'an 1665.*

Brisez les tristes fers du honteux esclauage
Où vous tient du peché le commerce odieux,
Et venez receuoir le glorieux seruage
Que vous tendent les mains de la Reyne des Cieux.
L'vn sur vous à vos sens donne pleine victoire,
L'autre sur vos desirs vous fait regner en Roys;
L'vn vous tire aux Enfers, & l'autre dans la gloire:
Helas! peut-on, Mortels, balancer sur ce Chois?

I. B. P. Molière.





STANCES GALANTES.

Souffrez qu'Amour cette nuit vous réueille,
Par mes foûpirs laiffez vous enflamer:
Vous dormez trop, adorable merueille,
Car c'eft dormir, que de ne point aimer.

-oo-

Ne craignez rien dans l'amoureux Empire,
Le mal n'eft pas fi grand que l'on le fait;
Et lors qu'on aime, & que le cœur foûpire,
Son propre mal fouuent le fatisfait.

-oo-

Le mal d'aimer, c'eft de le vouloir taire;
Pour l'éuiter, parlez en ma faueur,
Amour le veut, n'en faites point myftere;
Mais vous tremblez, & ce Dieu vous fait peur.

-oo-

Peut-on fouffrir vne plus douce peine?
Peut-on fubir vne plus douce Loy?
Qu'eftant des cœurs l'vnique Souueraine,
Deffus le voftre Amour agiffe en Roy.

-oo-

Rendez-vous donc, ô diuine Amarante,
Soûmettez-vous aux volontez d'Amour;
Aimez pendant que vous eftes charmante,
Car le temps paffe, & n'a point de retour.

MOLIERE.



BOUTS-RIMEZ COMMANDEZ

ſur le bel Air.

Que vous m'embarraſſez avec voſtre... grenoüille,
Qui traiſne à ſes talons le doux mot d'... hipocras,
Je hay des bouts-rimez le pueril... fatras,
Et tiens qu'il vaudroit mieux filer une... quenoüille.

La gloire du bel air n'a rien qui me... chatoüille,
Vous m'aſſommez l'eſprit avec un gros... platras,
Et je tiens heureux ceux qui ſont morts à... Coutras,
Voyant tout le papier qu'en Sonnets on... barboüille.

M'accable derechef la haine du... cagot,
Plus méchant mille fois, que n'eſt un vieux... magot,
Plûtoſt qu'un bout-rimé me faſſe entrer en... dance.

Je vous le chante clair, comme un... chardonneret,
Au bout de l'Univers je fuys dans une... manſe,
Adieu, grand Prince, adieu, tenez-vous... guilleret.





AU ROI,

SUR

LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ.

Ce ſont faits inouïs, GRAND ROI, que tes victoires !
L'avenir aura peine à les bien concevoir ;
Et de nos vieux héros les pompeuſes hiſtoires
Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir.

Quoi ! preſque au même inſtant qu'on te l'a vu réſoudre,
Voir toute une province unie à tes États !
Les rapides torrents, & les vents, & la foudre,
Vont-ils, dans leurs effets, plus vite que ton bras ?

N'attends pas, au retour d'un ſi fameux ouvrage,
Des ſoins de notre muſe un éclatant hommage.
Cet exploit en demande, il le faut avouer.
Mais nos chanſons, GRAND ROI, ne ſont pas ſitôt prêtes ;
Et tu mets moins de temps à faire tes conquêtes
Qu'il n'en faut pour les bien louer.



LA GLOIRE

DV

VAL-DE-GRACE.



A PARIS,

Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis-à-vis la
Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
à l'Image S. Louis.

M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAIESTÉ.



LA GLOIRE

DV

VAL-DE-GRACE.

Digne fruit de vingt ans de travaux ſomptueüs,
Auguſte Baſtiment, Temple majeſtueüs,
Dont le Dome ſuperbe, élevé dans la nuë,
Pare du grand Paris la magnifique veuë,
Et parmy tant d'objets ſemez de toutes parts,
Du Voyageur ſurpris prend les premiers regards,
Fais briller à iamais, dans ta noble richeſſe,
La ſplendeur du ſaint Vœu d'vne grande Princeſſe;
Et porte vn témoignage à la Poſterité
De ſa Magnificence, & de ſa Pieté.
Conſerve à nos Neveux vne montre fidelle
Des exquiſes beautez que tu tiens de ſon zele.
Mais défens bien ſur tout de l'injure des ans
Le Chef-d'œuvre fameux de ſes riches Preſens;

Cet éclatant morceau de sçavante Peinture,
Dont elle a couronné ta noble Architecture.
C'est le plus bel effet des grans soins qu'elle a pris,
Et ton marbre, & ton or ne sont point de ce pris.
Toy qui dans cette Coupe à ton vaste genie,
Comme vn ample Theatre, heureusement fournie,
Es venu déployer les precieux tresors,
Que le Tibre t'a veu ramasser sur ses bords,
Dy-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautez de tes nobles pensées;
Et dans quel fonds tu prends cette varieté,
Dont l'esprit est surpris, & l'œil est enchanté?
Dy-nous quel feu divin, dans tes fecondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles?
Quel charme ton pinceau répand dans tous ses traits?
Quelle force il y mesle à ses plus doux attraits?
Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes,
Qui sçait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et d'un peu de mélange, & de bruns, & de clairs,
Rendre esprit la couleur, & les pierres des chairs?
Tu te tais, & pretens que ce sont des matieres,
Dont tu dois nous cacher les sçavantes lumieres;
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coustent vn peu trop pour estre répandus.
Mais ton Pinceau s'explique, & trahit ton silence.
Malgré toy de ton Art il nous fait confidence;
Et dans ses beaux efforts à nos yeux étalez,
Les mysteres profonds nous en sont révelez.
Vne pleine lumiere icy nous est offerte;
Et ce Dome pompeux est vne école ouverte,
Où l'ouvrage faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand Art les souveraines loix.

Il nous dit fortement les trois nobles Parties *
Qui rendent d'vn Tableau les beautez afforties;
Et dont, en s'vniffant les talens relevez
Donnent à l'Vnivers les Peintres achevez.
Mais des trois, comme Reine, il nous expofe celle, **
Que ne peut nous donner le travail, ny le zele;
Et qui comme vn prefent de la faveur des Cieux,
Eft du nom de divine appellée en tous lieux.
Elle, dont l'effor monte au deffus du tonnerre;
Et fans qui l'on demeure à ramper contre terre;
Qui meut tout; regle tout; en ordonne à fon choix;
Et des deux autres meine, & regit les emplois.
Il nous enfeigne à prendre vne digne matiere,
Qui donne au feu du Peintre vne vafte carriere,
Et puiffe recevoir tous les grands ornemens,
Qu'enfante vn beau genie en fes accouchemens,
Et dont la Poëfie, & fa fœur la Peinture
Parent l'inftruction de leur docte impofture;
Compofent avec art ces attraits, ces douceurs,
Qui font à leurs leçons vn paffage en nos cœurs,
Et par qui de tout temps, ces deux Sœurs fi pareilles
Charment, l'vne les yeux, & l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuïr vn difcord apparent
Du lieu que l'on nous donne, & du fujet qu'on prend,
Et de ne point placer dans vn tombeau des feftes,
Le Ciel contre nos piez, & l'Enfer fur nos teftes.
Il nous apprend à faire avec détachement,
De groupes contraftez vn noble ageancement,
Qui du champ du Tableau faffe vn jufte partage,

* L'Invention, Deffein, & Coloris.

** I. L'Invention premiere Partie de la Peinture.

En conſervant les bords vn peu legers d'ouvrage :
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux,
Qui rompe ce repos ſi fort amy des yeux :
Mais où, ſans ſe preſſer, le groupe ſe raſſemble,
Et forme vn doux concert, faſſe vn beau tout-enſemble,
Où rien ne ſoit à l'œil mandié, ny redit ;
Tout s'y voyant tiré d'vn vaſte fonds d'eſprit,
Aſſaiſonné du ſel de nos graces antiques,
Et non du fade gouſt des ornemens gothiques :
Ces monſtres odieux des Siecles ignorans,
Que de la barbarie ont produits les torrens ;
Quand leur cours inondant preſque toute la terre,
Fit à la politeſſe vne mortelle guerre,
Et de la grande Rome abbatant les remparts,
Vint avec ſon empire, étouffer les beaux Arts.
Il nous montre à poſer avec nobleſſe, & grace
La premiere Figure à la plus belle place ;
Riche d'vn agrément, d'vn brillant de grandeur,
Qui s'empare d'abord des yeux du Spectateur :
Prenant vn ſoin exact, que dans tout vn ouvrage,
Elle jouë aux regards le plus beau perſonnage ;
Et que par aucun role au ſpectacle placé,
Le Heros du Tableau ne ſe voye effacé.
Il nous enſeigne à fuïr les ornemens débiles
Des epiſodes froids, & qui ſont inutiles.
A donner au ſujet toute ſa verité.
A luy garder par tout pleine fidelité ;
Et ne ſe point porter à prendre de licence,
A moins qu'à des beautez elle donne naiſſance.
Il nous dicte amplement les leçons du Deſſein,*

* II. Le Deſſein ſeconde Partie de la Peinture.

Dans la maniere Grecque, & dans le gouſt Romain:
Le grand choix du beau vray, de la belle nature,
Sur les reſtes exquis de l'antique Sculpture,
Qui prenant d'vn ſujet la brillante beauté,
En ſçavoit ſeparer la foible verité,
Et formant de pluſieurs vne beauté parfaite,
Nous corrige par l'Art la Nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ſes inſtructions,
L'vnion de la grace, & des proportions :
Les figures par tout doctement dégradées,
Et leurs extremitez ſoigneuſement gardées;
Les contraſtes ſçavans des membres agroupez,
Grands, nobles, étendus, & bien dévelopez;
Balancez ſur leur centre en beauté d'attitude;
Tous formez l'vn pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimatias,
Où la teſte n'eſt point de la jambe, ou du bras;
Leur juſte attachement aux lieux qui les font naiſtre,
Et les muſcles touchez, autant qu'ils doivent l'eſtre.
La beauté des contours obſervez avec ſoin;
Point durement traitez, amples, tirez de loin,
Inégaux, ondoyans, & tenans de la flâme,
Afin de conſerver plus d'action, & d'ame.
Les nobles airs de teſte amplement variez,
Et tous au caractere avec choix mariez.
Et c'eſt là qu'vn grand Peintre, avec pleine largeſſe,
D'vne feconde idée étale la richeſſe;
Faiſant briller par tout de la diverſité,
Et ne tombant iamais dans vn air repeté :
Mais vn Peintre commun trouve vne peine extréme
A ſortir, dans ſes airs, de l'amour de ſoy-meſme,
De redites ſans nombre il fatigue les yeux,

Et plein de son image il se peint en tous lieux.
Il nous enseigne aussi les belles draperies
De grans plis bien jettez suffisamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nû :
Mais qui pour le marquer soit vn peu retenu ;
Qui ne s'y cole point, mais en suive la grace,
Et sans la serrer trop, la carresse, & l'embrasse.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions,
Se distinguent à l'œil toutes les passions ;
Les mouvemens du cœur, peints d'vne adresse extrême,
Par des gestes puisez dans la passion mesme,
Bien marquez, pour parler, appuyez, forts, & nets ;
Imitans en vigueur les gestes des muets,
Qui veulent reparer la voix que la Nature
Leur a voulu nier ainsi qu'à la Peinture.
Il nous étale enfin les mysteres exquis
De la belle partie où triompha Zeuxis,*
Et qui le revestant d'vne gloire immortelle,
Le fit aller du pair avec le grand Apelle.
L'vnion, les concerts, & les tons des couleurs,
Contrastes, amitiez, ruptures & valeurs :
Qui font les grans effets, les fortes impostures,
L'achevement de l'Art, & l'ame des Figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau,
On peut prendre le jour, & le champ du Tableau.
Les distributions, & d'ombre, & de lumiere,
Sur chacun des objets, & sur la masse entiere.
Leur dégradation dans l'espace de l'air,
Par les tons differens de l'obscur & du clair ;
Et quelle force il faut aux objets mis en place,

* III. Le Coloris troisiéme Partie de la Peinture.

Que l'approche diftingue, & le lointain efface;
Les gracieux repos, que par des foins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns.
Avec quel agrément d'infenfible paffage
Doivent ces oppofez entrer en affemblage;
Par quelle douce cheute ils doivent y tomber,
Et dans vn milieu tendre aux yeux fe dérober;
Ces fonds officieux qu'avec art on fe donne,
Qui reçoivent fi bien ce qu'on leur abandonne.
Par quels coups de pinceau formant de la rondeur,
Le Peintre donne au plat le relief du Sculpteur;
Quel adouciffement des teintes de lumiere
Fait perdre ce qui tourne, & le chaffe derriere,
Et comme avec vn champ fuyant, vague & leger,
La fierté de l'obfcur fur la douceur du clair
Triomphant de la toile, en tire avec puiffance
Les figures que veut garder fa refiftance,
Et malgré tout l'effort qu'elle opofe à fes coups,
Les détache du fond, & les ameine à nous.
Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage :
Mais, illuftre Mignard, n'en prens aucun ombrage,
Ne crains pas que ton Art, par ta main découvert,
A marcher fur tes pas tienne vn chemin ouvert;
Et que de fes leçons les grans, & beaux oracles
Elevent d'autres mains à tes doctes miracles.
Il y faut les talens que ton merite joint;
Et ce font des fecrets qui ne s'apprennent point.
On n'acquiert point, Mignard, par les foins qu'on fe donne,
Trois chofes dont les dons brillent dans ta perfonne;
Les paffions, la grace, & les tons de couleur,
Qui des riches Tableaux font l'exquife valeur.
Ce font prefens du Ciel, qu'on voit peu, qu'il affemble,

Et les Siecles ont peine à les trouver ensemble.
C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantez,
De ton noble travail n'atteindront les beautez.
Malgré tous les pinceaux, que ta gloire réveille,
Il sera de nos jours la fameuse merveille;
Et des bouts de la terre, en ses superbes lieux,
Attirera les pas des Sçavans curieux.
O vous, dignes objets de la noble tendresse,
Qu'a fait briller pour vous cette Auguste Princesse,
Dont au grand Dieu naissant, au veritable Dieu,
Le zele magnifique a consacré ce lieu;
Purs Esprits, où du Ciel sont les graces infuses,
Beaux Temples des vertus, admirables Réclufes,
Qui dans vostre retraite, avec tant de ferveur,
Meslez parfaitement la retraite du cœur;
Et par vn choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers luy nulle de vos pensées,
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux;
D'y nourrir par vos yeux les précieuses flâmes,
Dont si fidellement brûlent vos belles ames;
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos desirs;
D'y donner à toute heure vn encens de soûpirs;
Et d'embrasser du cœur vne image si belle
Des celestes beautez de la gloire éternelle,
Beautez qui dans leurs fers tiennent vos libertez,
Et vous font mépriser toutes autres beautez.
Et toy qui fus jadis la Maistresse du Monde,
Docte & fameuse Ecole en raretez féconde;
Où les Arts déterrez ont par vn digne effort,
Reparé les degasts des Barbares du Nort;
Source des beaux débris des Siecles memorables,

O Rome, qu'à tes ſoins nous ſommes redevables !
De nous avoir rendu façonné de ta main,
Ce grand Homme chez toy devenu tout Romain,
Dont le pinceau celebre, avec magnificence,
De ſes riches travaux vient parer noſtre France;
Et dans vn noble luſtre y produire à nos yeux
Cette belle Peinture inconnuë en ces lieux,
La Freſque, dont la grace à l'autre preferée
Se conſerve un éclat d'éternelle durée :
Mais dont la promptitude, & les bruſques fiertez
Veulent vn grand genie à toucher ſes beautez.
De l'autre, qu'on connoiſt, la traittable methode
Aux foibleſſes d'vn Peintre aiſément s'accommode.
La pareſſe de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif genie attend la peſanteur.
Elle ſçait ſecourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire vn Pinceau, qui tatonne;
Et ſur cette Peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage,
Aux Peintres chancelans eſt vn grand avantage :
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la Freſque eſt preſſante, & veut ſans complaiſance
Qu'vn Peintre s'accommode à ſon impatience;
La traitte à ſa maniere, & d'un travail ſoudain
Saiſiſſe le moment, qu'elle donne à ſa main.
La ſevere rigueur de ce moment, qui paſſe,
Aux erreurs d'vn Pinceau ne fait aucune grace.
Avec elle il n'eſt point de retour à tenter;
Et tout au premier coup ſe doit executer.
Elle veut vn eſprit, où ſe rencontre vnie

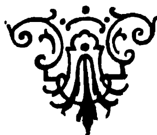
La pleine connoiſſance avec le grand genie ;
Secouru d'vne main propre à le ſeconder,
Et maiſtreſſe de l'Art juſqu'à le gourmander ;
Vne main prompte à ſuivre vn beau feu qui la guide,
Et dont comme vn éclair, la juſteſſe rapide
Répande dans ſes fonds, à grands traits non taſtez,
De ſes expreſſions les touchantes beautez.
  C'eſt par là que la Freſque éclatante de gloire
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les Sçavans, en Iuges délicats,
Donnent la préference à ſes maſles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la loüange ;
Et Iules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,
Les Mignards de leur ſiecle, en illuſtres Rivaux
Ont voulu par la Freſque anoblir leurs travaux.
  Nous la voyons icy doctement reveſtuë
De tous les grands attraits qui ſurprennent la veuë.
Iamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux ;
Et la belle inconnuë a frapé tous les yeux.
Elle a non ſeulement, par ſes graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoiſſeurs habiles,
Et touché de la Cour le beau monde ſçavant :
Ses miracles encor ont paſſé plus avant ;
Et de nos Courtiſans les plus legers d'étude
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude ;
Arreſté leur eſprit ; attaché leurs regards,
Et fait deſcendre en eux quelque gouſt des beaux Arts.
  Mais ce qui plus que tout éleve ſon merite,
C'eſt de l'auguſte Roy l'éclatante viſite.
Ce Monarque dont l'ame aux grandes qualitez
Ioint vn gouſt delicat des ſçavantes beautez,
Qui ſeparant le bon d'avec ſon apparence

Décide fans erreur, & louë auec prudence;
Loüis, le grand Loüis, dont l'Efprit fouverain
Ne dit rien au hazard, & voit tout d'vn œil fain,
A verfé de fa bouche à fes graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatoüillantes;
Et l'on fçait qu'en deux mots ce Roy judicieux
Fait des plus beaux travaux l'Eloge glorieux.
Colbert, dont le bon gouft fuit celuy de fon Maiftre,
A fenty mefme charme, & nous le fait paroiftre.
Ce vigoureus genie au travail fi conftant,
Dont la vafte prudence, à tous emplois s'étend;
Qui du choix fouverain tient, par fon haut merite,
Du Commerce & des Arts la fuprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le deffein,
Qu'il confie aux talens de cette docte main;
Et dont il veut par elle attacher la richeffe
Aux facrez murs du Temple, où fon cœur s'intereffe.*
La voilà, cette main, qui fe met en chaleur :
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empafte, adoucit, touche, & ne fait nulle pofe :
Voilà qu'elle a finy; l'Ouvrage aux yeux s'expofe;
Et nous y découvrons, aux yeux des grans experts,
Trois miracles de l'Art en trois tableaux divers;
Mais parmy cent objets d'vne beauté touchante,
Le Dieu porte au refpect, & n'a rien qui n'enchante;
Rien en grace, en douceur, en vive majefté,
Qui ne prefente à l'œil vne divinité.
Elle eft toute en fes traits, fi brillans de nobleffe.
La grandeur y paroift, l'équité, la fageffe,
La bonté, la puiffance; enfin ces traits font voir

* S. Euftache.

Ce que l'eſprit de l'homme a peine à concevoir.
 Pourſuis, ô grand Colbert, à vouloir dans la France
Des Arts que tu régis établir l'excellence;
Et donne à ce projet, & ſi grand, & ſi beau,
Tous les riches momens d'vn ſi docte pinceau.
Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme,
Les reſtes précieux des jours de ce grand Homme.
Tels Hommes rarement ſe peuvent preſenter;
Et quand le Ciel les donne il en faut profiter.
De ces mains, dont les temps ne ſont gueres prodigues,
Tu dois à l'Vnivers les ſçavantes fatigues.
C'eſt à ton miniſtere à les aller ſaiſir;
Pour les mettre aux emplois, que tu peus leur choiſir;
Et pour ta propre gloire il ne faut point attendre,
Qu'elles viennent t'offrir, ce que ton choix doit prendre.
Les grands Hommes, Colbert, ſont mauvais courtiſans;
Peu faits à s'acquiter des devoirs complaiſans.
A leurs reflexions tout entiers ils ſe donnent,
Et ce n'eſt que par là, qu'ils ſe perfectionnent.
L'étude & la viſite ont leurs talens à part.
Qui ſe donne à ſa Cour, ſe dérobe à ſon Art.
Vn eſprit partagé rarement s'y conſomme;
Et les emplois de feu demandent tout vn Homme.
Ils ne ſçauroient quitter les ſoins de leur meſtier,
Pour aller chaque jour fatiguer ton Portier;
Ny par tout prés de toy, par d'aſſidus hommages,
Mandier des profneurs les éclatans ſuffrages.
Cet amour de travail, qui toûjours regne en eux,
Rend à tous autres ſoins leur eſprit pareſſeux;
Et tu dois conſentir à cette negligence,
Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
[illegible] dans leur Art s'avançant chaque jour,

Par leurs Ouvrages ſeuls ils te faſſent leur cour.
Leur merite à tes yeux y peut aſſez paroiſtre.
Conſultes-en ton gouſt ; il s'y connoiſt en maiſtre,
Et te dira toûjours, pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verſer l'éclat des grands emplois.
C'eſt ainſi que des Arts la renaiſſante gloire
De tes illuſtres ſoins ornera la memoire,
Et que ton nom porté dans cent travaux pompeux
Paſſera triomphant à nos derniers Neveux.







NOTES ET VARIANTES.

LES FEMMES SÇAVANTES.

Page 1. Cette comédie fut repréſentée la première fois à Paris, ſur le théâtre de la ſalle du Palais-Royal, le 11 mars 1672, & fut imprimée au mois de décembre de la même année.

P. 8. La ſcène II du premier acte a dû être inſpirée à Molière par le ſouvenir de ſon ancienne inclination pour la Du Parc. Comme l'a fait judicieuſement remarquer M. Henri de Lapommeraye (*Les Amours de Molière,* Paris, 1873, p. 18), Clitandre joue entre les deux ſœurs, Armande & Henriette, le même rôle que Molière joua entre les deux demoiſelles Du Parc & De Brie.

P. 13. Triſſotin déſigne l'abbé Cotin, de l'Académie françaiſe, dont il eſt ſi ſouvent queſtion dans les *Satires* de Boileau.

P. 14. *Le Palais.* Il s'agit du Palais de Juſtice, qui était alors le rendez-vous à la mode.

P. 25. ... Hélas l'*on* dit bien vray...
— J'ay que l'*on* me donne aujourd'huy mon congé.

P. 28. Vaugelas, mort en 1650, auteur des *Remarqves ſvr la langve françoiſe vtiles à cevx qvi vevlent bien parler & bien eſcrire. Paris, M. DC. XLVII,* était

encore confidéré à cette époque comme le légiflateur du langage.

P. 34. *A connoiftre un Pourpoint d'avec un Haut-de-chauffe.* Allufion à un paffage de Montaigne (livre I, chap. XXIV), relatif à François, duc de Bretagne, qui prétendait « qu'vne femme eftoit affez fçauante, quand elle fçauoit mettre difference entre la chemife & le pourpoint de fon mary. » (Éd. Courbet & Royer, t. I, p. 169.)

P. 45. BELISE.

Silence, ma Niéce.

ARMANDE.

Ah! laiffez-le donc dire.

Ce demi-vers, qui manque dans les éditions de 1672, 1673 & 1682, a été ajouté par les éditeurs modernes.

P. 46. Ce fonnet, intitulé « Sonnet à Mademoifelle de Longueville, à prefent Ducheffe de Nemours Sur fa fiévre quarte, » fe trouve page 386 des *Œvvres galantes, en profe & en vers. De Monfievr Cotin. A Paris, chez Eftienne Loyfon, M. DC. LXIII.* In-12.

P. 51. L'épigramme, qui fe trouve page 443 du même volume que le fonnet, a pour titre : « Svr vn Caroffe de couleur amarante, acheté pour vne Dame. Madrigal. »

P. 54. *Petits Corps.* Il s'agit ici des atomes d'Épicure.

P. 57. Sous le nom de Vadius, Molière peint Ménage, favant & bel efprit de cette époque, qui mourut en 1692.

P. 62. *Rimeur de Bale.* C'eft-à-dire rimeur fans capacité, fans valeur.

P. 63. ... *Je te renvoye à l'Autheur des Satires.* Boileau n'a pas ménagé l'abbé Cotin, dont il cite plufieurs fois le nom dans fes ouvrages, furtout dans la fatire IX.

— *Il me donne en paffant une atteinte légere.* En effet Boileau fait fouvent allufion à Ménage, mais il ne le

nomme qu'une fois (ſatire IV) dans l'édition de 1701, la dernière publiée de ſon vivant.

P. 79. *Rafius & Baldus.* Ce ſont des noms forgés par Molière.

P. 80. Et de qui j'ay l'honneur *d'eſtre l'humble* Valet.

P. 95. *Mon congé cent fois me fut-il hoc.* C'eſt-à-dire aſſuré; cette expreſſion eſt empruntée au jeu de cartes, le hoc, qui faiſait alors fureur.

LE MALADE IMAGINAIRE.

P. 105. Cette comédie, dont les repréſentations furent ſuſpendues pendant ſept jours après la mort de l'auteur, & enſuite à cauſe de la ſemaine ſainte, ne fut repriſe que le 4 mai 1674. Cette même année on en publia trois éditions imparfaites (à Amſterdam, chez D. Elzevir, à Cologne, chez J. Sambix, & à Paris, chez Loyſon); mais ce fut ſeulement en 1675 qu'il en parut une moins fautive par les ſoins de la veuve de Molière. D'après le plan que nous avons adopté, nous reproduiſons le texte de l'édition de 1682, qui ne diffère eſſentiellement de celle de 1675 que dans deux ſcènes du premier acte & dans le troiſième acte tout entier.

P. 109. *Louis eſt de retour.* Louis XIV revenait de conquérir trois provinces de la Hollande, que l'on perdit l'année ſuivante; auſſi Molière fut-il obligé de compoſer un autre prologue qui ſe trouve page 116.

P. 122. *Carne.* Angle ſaillant d'une pierre, d'une porte, d'un volet, &c.

P. 123. *Camon.* Oui vraiment, oui ma foi.

P. 146. *La Coûtume y reſiſte.* Il s'agit ici de l'ancienne coutume de Paris, dont les articles 280 & 282 ſont reproduits preſque textuellement.

P. 171. *Que vous ferez bien engendré!* Cette expreſſion d'*engendrer*, dans le ſens de prendre un gendre, ſe trouve déjà dans l'*Eſtourdy*, acte II, ſcène v. (Voir t. I, p. 36.)

P. 179. *La Circulation du ſang*. Il y avait alors de grandes diſcuſſions entre les circulateurs & les anti-circulateurs, au ſujet de la découverte d'Harvey.

P. 180. *Elle eſt toûjours bonne à prendre pour l'image*. A cette époque, les thèſes de médecine, de droit & de théologie étaient ornées le plus ſouvent de belles gravures deſſinées & gravées par des artiſtes célèbres.

P. 195. *Vas breve*. Petit vaiſſeau.

— *Pylore*. Orifice inférieur de l'eſtomac.

— *Meats cholidoques*. On nomme méat cholédoque un conduit ſitué au devant de la veine porte & au-deſſous de l'artère hépatique.

P. 197. *Le conte de peau-d'Aſne*. Il ne s'agit pas ici d'un conte de Perrault, car l'*Hiſtoire & Contes du temps paſſé, avec des moralitez*, n'ont paru qu'en 1697 & ce conte n'y figure pas.

P. 208. *A noſtre poſte*. C'eſt-à-dire à notre diſpoſition, à notre convenance.

P. 224. *Bradypepſie*. Digeſtion lente & difficile.

— *Dyſpepſie*. Synonyme de bradypepſie.

P. 225. *Apepſie*. Mauvaiſe digeſtion ; mot employé quelquefois comme ſynonyme de dyſpepſie.

— *Lienterie*. Diarrhée réſultant de mauvaiſes digeſtions.

P. 239. *Souffrez que je luy montre ſon bec-jaune*. C'eſt-à-dire que je lui montre qu'il ſe trompe.

P. 249. Ce troiſième intermède avait paru à part, avec quelques variantes, en 1673, ſous le titre ſuivant : *Receptio*

publica unius juvenis medici, in Academia burlesca, Joannis Baptistæ Moliere, doctoris comici. Editio deuxième. Revisa, & de beaucoup augmentata, super manuscriptos trovatos post suam mortem. A Rouen, chez Henri-François Viret. M. DC. LXXIII.

LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ.

P. 259. Cette farce & la fuivante ont paru pour la première fois fous le titre de : *Deux pièces inédites de J.-B. P. Molière. Paris, Th. Desoer, libraire, rue Christine,* 1819. Elles ont été publiées par Auger d'après un manufcrit qui aurait appartenu à J.-B. Rouffeau. Ces deux petites comédies font de ces farces dans le goût italien que Molière fit repréfenter pendant fes excurfions en province.

P. 265. *Jouer à la mourre.* Jeu d'Italie, qui confifte à montrer rapidement une partie des doigts levée & l'autre fermée, afin de donner à deviner le nombre de ceux qui font élevés. (Littré.)

P. 273. *Quia constat ex unâ longâ & duabus brevibus.* Parce qu'il fe compofe d'une longue & de deux brèves.

P. 279. *Le cheval de Pacolet.* Nom propre qui figure dans les anciens livres de féerie. C'eft le cheval de Pacolet, c'eft un homme qui va très-vite. (Littré.)

LE MÉDECIN VOLANT.

P. 283. Voyez, au fujet de cette pièce, la note de la page 259.

P. 291. *L'égrotante.* Mot tiré du latin *ægrotans*, qui fignifie étant malade.

P. 296. *Vita brevis, ars vero longa, occasio autem præceps, experimentum periculosum, judicium difficile.* La vie eft

[illegible]

REMERCIMENT AU ROY.

[illegible]

A MONSIEUR DE LA MOTHE LE VAYER.

[illegible] François de la Mothe le Vayer [illegible] Le texte [illegible] de l'édition d'Amsterdam. [illegible] deux quatrains de ce sonnet ont été [illegible] avec quelques modifications, acte II, scène I, de [illegible]

STANCES GALANTES.

[illegible] Ces Stances ont paru pour la première fois [illegible] page [illegible] de *La Deffence de la Poësie galante. Des plus Celebres Autheurs de ce Temps. A Paris, Chez Jean Ribou, M. DC. LXVI.*

BOUTS-RIMEZ.

P. 323. Cette poéſie, demandée à Molière par le prince de Condé, fut publiée dans l'édition de 1682, tome VII, page 120, à la ſuite de *La Comteſſe d'Eſcarbagnas*.

AU ROI, SUR LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ.

P. 324. Ce compliment, d'après Aimé Martin, a paru dans l'édition d'*Amphitryon*, ſur l'imprimé à Paris, chez Jean Ribou, 1670. Malgré nos recherches dans les bibliothèques publiques de Paris & dans les bibliothèques particulières les plus importantes, il nous a été impoſſible de nous procurer cette édition. Ces quatorze vers ſeront les ſeuls que nous n'aurons pas pu revoir ſur l'original.

LA GLOIRE DV VAL-DE-GRACE.

P. 325. La gloire DU DOSME du val-de-grace.

— *La ſplendeur du ſaint Vœu d'vne grande Princeſſe.* Le Val-de-Grâce fut fondé par Anne d'Autriche, qui avait fait le vœu de conſtruire une magnifique égliſe, ſi Dieu mettait un terme à ſa ſtérilité. Cette égliſe commencée en 1645, ſur les deſſins de François Manſard, ne fut achevée qu'en 1665; la peinture du dôme a été exécutée par Nicolas Mignard.

P. 329. Parant l'inſtruction...

P. 336. *Iules.* Jules Romain, peintre, né à Rome en 1492, mort en 1546, qui fut élève de Raphaël.

— *Annibal.* Annibal Carrache, peintre, né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609.







TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



CETTE ÉDITION DE MOLIÈRE

DONT LE PREMIER VOLUME A PARU LE 15 NOVEMBRE 1872

a été achevée d'imprimer

PAR J. CLAYE

LE 1er OCTOBRE 1874

POUR ALPHONSE LEMERRE

LIBRAIRE A PARIS



courte, mais l'art eſt long, l'occaſion fugitive, l'expérience trompeuſe, le jugement difficile.

P. 296. *Experientia magiſtra rerum.* L'expérience maîtreſſe des choſes.

Interdum doctâ plus valet arte malum. Quelquefois le mal eſt plus fort que la docte ſcience.

P. 303. *Un cautère royal.* C'eſt-à-dire la marque que l'on infligeait à quelques condamnés.

REMERCIMENT AV ROY.

P. 313. Molière compoſa cette poéſie à propos de la penſion que lui donna le roi en 1663. Ce remercîment ſe trouve auſſi dans l'édition de 1682, à la ſuite de la *Critique de l'École des Femmes.*

A MONSIEUR DE LA MOTHE LE VAYER.

P. 319. Ce ſonnet fut compoſé en 1664, à l'occaſion de la mort du fils unique de François de la Mothe le Vayer, écrivain & philoſophe français, né à Paris en 1588, mort en 1672. Il fut publié, 2e partie, page 270 du *Recueil de pieces galantes, En Proſe & en Vers, de Madame la Comteſſe de la Suze, D'une autre Dame, & de Monſieur Peliſſon. Augmenté de pluſieurs Elegies.* Le texte que nous donnons eſt celui de l'édition d'Amſterdam, J. Rips, 1695. Les deux quatrains de ce ſonnet ont été reproduits avec quelques modifications, acte II, ſcène 1, de *Pſiché.* (Voir t. VII, p. 176.)

STANCES GALANTES.

P. 322. Ces ſtances ont paru pour la première fois, 1re partie, page 201 de : *Les Delices de la Poëſie galante, Des plus Celebres Autheurs de ce Temps. A Paris, Chez Iean Ribov, M. DC. LXVI.*

BOUTS-RIMEZ.

P. 323. Cette poéſie, demandée à Molière par le prince de Condé, fut publiée dans l'édition de 1682, tome VII, page 120, à la ſuite de *La Comteſſe d'Eſcarbagnas.*

AU ROI, SUR LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ.

P. 324. Ce compliment, d'après Aimé Martin, a paru dans l'édition d'*Amphitryon,* ſur l'imprimé à Paris, chez Jean Ribou, 1670. Malgré nos recherches dans les bibliothèques publiques de Paris & dans les bibliothèques particulières les plus importantes, il nous a été impoſſible de nous procurer cette édition. Ces quatorze vers feront les ſeuls que nous n'aurons pas pu revoir ſur l'original.

LA GLOIRE DV VAL-DE-GRACE.

P. 325. LA GLOIRE DU DOSME DU VAL-DE-GRACE.

— *La ſplendeur du ſaint Vœu d'vne grande Princeſſe.* Le Val-de-Grâce fut fondé par Anne d'Autriche, qui avait fait le vœu de conſtruire une magnifique égliſe, ſi Dieu mettait un terme à ſa ſtérilité. Cette égliſe commencée en 1645, ſur les deſſins de François Manſard, ne fut achevée qu'en 1665; la peinture du dôme a été exécutée par Nicolas Mignard.

P. 329. Parant l'inſtruction...

P. 336. *Iules.* Jules Romain, peintre, né à Rome en 1492, mort en 1546, qui fut élève de Raphaël.

— *Annibal.* Annibal Carrache, peintre, né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609.

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs) imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume : 4 fr. & 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice & des notes par M. A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes par M. A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

REGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 & de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 volume (épuisé).

MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).

BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1 vol. 4 fr.
— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol. 4 fr.

DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY. 1 volume. . . . . 5 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice & notes par M.-A. PAULY, 8 vol. Chaque volume. 5 fr.

35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière*. Prix. . . . . . 30 fr.

RACINE. Œuvres complètes. Notice de A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume. . . . . 5 fr.

HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE, avec le texte latin. 2 vol . . . . 10 fr.

En préparation :

Voltaire (*Romans & Contes*).
Corneille. — Boileau. — Paul-Louis Courier. — La Bruyère.
Hamilton. — De Maistre. — Marivaux.
Paul & Virginie. — Voyages de Gulliver.
Robinson Crusoé. — Don Quichotte. — La Princesse de Clèves.
Marianne. — Etc., &c., &c.

Il est fait un tirage sur papier Whatman, au prix de 20 fr. le vol., & un tirage à 25 fr. le vol. sur papier de Chine.

2

Paris. — J. CLAYE, imprimeur, 7, rue Saint-Benoît. — [1]

